

Malades et médecins dans le Valais napoléonien

par
Michel SALAMIN

Le respect pour les traditions ainsi que l'esprit routinier que les Valaisans manifestent, à l'époque napoléonienne, dans tous les domaines de l'économie, se retrouvent dans leur attitude à l'égard de la médecine et dans le comportement de leurs médecins*. Pourtant, la présence française dans le Valais et le souffle de modernisme qu'elle y répand incitent la population à penser que les sciences médicales peuvent lui apporter du mieux-être. Au fil des années, le nombre des jeunes gens qui se destinent à l'art de soigner semble s'accroître. Leur savoir est de plus en plus respecté.

L'Etat réglemente l'exercice de la médecine. Pourtant, les adeptes de la tradition demeurent nombreux et les guérisseurs ne sont jamais à court de travail. Leur audience régresse néanmoins. Des succès indéniables, quoique peu nombreux, s'observent dans la création d'un Conseil de santé, dans la formation des sages-femmes, dans l'étude du goitre et du crétinisme, dans la lutte contre la petite vérole et dans les pratiques médicales de tous les jours.

*Pour la connaissance du cadre politique, voir notre étude *Le clergé et la vie religieuse dans le Valais napoléonien*, dans *Annales valaisannes*, 1989, pp. 43-98.

Les médecins

Au terme de leurs études gymnasiales dans l'un des trois collèges valaisans, les futurs médecins sont contraints de fréquenter des universités étrangères¹. Pour une population de quelque soixante mille âmes, le Valais compte une dizaine de médecins. L'un d'eux, le Dr Chrétien Desloges, apprécie leur formation et caractérise la mentalité de leurs patients:

«Les médecins du Valais étudient dans les plus fameuses universités de l'Europe, et comme ce pays n'est pas riche, ils n'y vont pas simplement pour s'y amuser ou se faire voir; au reste il faut être habile médecin pour faire une belle cure dans les campagnes où l'on ne suit aucun régime, où l'aisance et le luxe pharmaceutique manquent, où enfin des hommes simples n'entendent rien au charlatanisme scientifique, ne veulent point de phrases, mais être vite guéris; ils n'aiment pas mourir suivant les règles de l'art, encore moins appeler quatre médecins où il n'en faut qu'un ou point.»²

Les Valaisans désireux de devenir médecins s'immatriculent le plus souvent à l'Université de Montpellier quand ils sont issus de milieux francophones et à celle de Vienne quand ils proviennent des dizains alémaniques. Les ressources financières de leurs familles sont généralement modestes. Ils se trouvent donc dans l'obligation de subvenir, partiellement au moins, à leur entretien.

Un de ces étudiants, Antoine Kaempfen, a rédigé des mémoires intéressants, intitulés «Souvenirs de ma vie». Ce qui en subsiste a été publié par M. Georges Foëx³. Nous connaissons ainsi qui fut ce chirurgien-major de l'armée impériale que le hasard de la vie conduisit de Brigue à Paris où il exerça la médecine de 1830 jusqu'à sa mort en 1856, après avoir parcouru l'Europe, de Gênes aux steppes de la Russie dans les rangs de l'armée napoléonienne.

Son père fut son premier instituteur. A force de soufflets répétés, il apprit la lecture à son fils qui, à l'âge de dix ans, en 1794, fut placé au collège de Brigue pour apprendre le latin. Les pères piaristes, responsables de l'enseignement, y appliquaient la méthode des jésuites: discipline exigeante, travaux scolaires sérieux, formation religieuse soutenue. Les insurrections contre le régime helvétique, en 1798 et 1799, entravent les progrès des élèves. Comme les cours sont suspendus en automne 1799, Antoine Kaempfen s'inscrit au collège de Sion. Il y apprend le français mais surtout la nécessité de ne jamais se laisser séduire par «l'impiété des philosophes et leurs dangereuses doctrines»⁴. C'est alors qu'il envisage de s'engager à l'abbaye de Saint-Maurice en qualité d'étudiant en théologie. Il écarte pourtant la perspective d'une prêtrise prochaine quand il se laisse envahir par l'idée de se consacrer à la médecine. Il se

¹ Michel SALAMIN, *Dans les écoles valaisannes, 1798-1815*, dans *Annales valaisannes*, 1990, pp. 45-80.

² DESLOGES, p. 61.

³ KAEMPFFEN, pp. 1-120.

⁴ KAEMPFFEN, p. 46.

lie d'amitié avec François-Xavier Hasler, étudiant en théologie, qui rêve d'un avenir laïc. Ensemble, ils décident de se rendre à Vienne pour en revenir médecin ou chirurgien.

Vers la mi-octobre 1803, les deux jeunes gens se mettent en route. Après avoir franchi la Gemmi, ils traversent les cantons de Berne, de Lucerne et de Zurich avant d'atteindre Constance. Puis, en char à bancs, ils rallient Ulm où ils s'embarquent sur un bateau qui les conduit à Vienne. Une vie pleine d'imprévus et de difficultés commence pour Antoine Kaempfen. Les soucis financiers lui sont quotidiens. Il s'efforce donc d'obtenir un travail rémunérateur. L'abbé Nicolas Dufour, son compatriote et prévôt mitré de la riche abbaye de Nikolsbourg, l'accueille avec chaleur mais ne lui dispense que des conseils de bonne conduite:

«Vous venez à Vienne pour étudier la médecine, eh bien, que votre premier pas soit fait pour visiter l'hôpital des vénériens, pour apprendre à connaître le ravage affreux qu'occasionne une certaine maladie lorsqu'on se met en contact avec certaines personnes de l'autre sexe. Vous êtes jeune et sans expérience, gardez-vous bien de vous livrer aux sollicitations de ce sexe que vous rencontrerez journellement sous vos pas. Je suis bien loin de vous insinuer à fuir les femmes; il faut au contraire que les jeunes gens apprennent dans leur société la politesse, la prévenance et la douceur, mais pour cela il ne faut se mêler que dans les cercles de femmes honnêtes. Ainsi, en un mot, apprenez à distinguer dans les femmes les vertus et les vices; recherchez celles qui pratiquent les premières et fuyez les autres.»⁵

Kaempfen avoue franchement que cette leçon de morale venait à propos car, écrit-il, «j'étais très disposé à m'abandonner» au torrent des passions «dans une ville où je n'avais plus à craindre d'être puni pour mes écarts».

Notre jeune universitaire n'obtient pas la place tant espérée d'instituteur chez Joseph-Alexis Julier, baron de Badenthal. Le naturaliste Arnold qui, de Brigue, avait émigré à Vienne où il s'était acquis une réputation de savant, ne lui procure aucun gagne-pain. Il s'engage finalement comme secrétaire chez une compatriote, Catherine Varonier, qui, dit-il, «m'offrit pour ma peine tout l'argent qui pourrait m'être nécessaire et m'engagea même à ne plus chercher mes moyens d'existence ailleurs, pour être à même de lui donner tout le temps dont je pouvais disposer dans l'intervalle de mes cours»⁶.

Accompagné de son ami Hasler, Kaempfen se rend à l'Université de Landshut, au début d'octobre 1805. Le 17 de ce mois, il est reçu docteur en médecine et en chirurgie. Il regagne aussitôt Vienne pour y compléter ses connaissances pratiques dans les domaines de l'obstétrique, de l'ophtalmologie et de la pathologie. Pendant son séjour viennois, il se lie d'amitié avec son compatriote Bonaventure Bonvin qui ne tardera pas à quitter la carrière médicale pour l'administration cantonale valaisanne.

⁵ KAEMPFFEN, p. 65.

⁶ KAEMPFFEN, p. 66.

A la fin de l'année 1806, Kaempfen revient au pays pour y exercer la médecine. Le premier avantage qu'il en tire est de recevoir le titre d'Excellence. Quelle satisfaction! Mais ses insuccès de débutant rabattent bien vite son orgueil. Écoutons-le raconter ses expériences de novice:

«Le premier février [1807], je fus appelé pour un malade à Rarogne. Il avait une pleuro-pneumonie la plus intense. Cette maladie, grave chez un homme déjà avancé en âge (il avait 60 ans), donnait lieu à un mauvais pronostic et pouvait, avec le meilleur traitement, devenir mortelle; mais il était presque impossible de guérir avec celui que j'employai. Les crachats étaient rares et rouillés, la respiration très gênée, l'oppression grande, la douleur profonde, la fièvre très forte; eh bien, malgré ces indices de pratiquer des émissions sanguines, abondantes et répétées (on ne connaissait pas alors l'utilité du tarte stibié), ne voyant qu'une asthénie, je donnai des stimulants et une décoction de quinquina. Le malade mourut le surlendemain de ma visite. Ici, j'ai évidemment contribué à augmenter le mal, mais c'était par une fausse théorie, par les principes que j'avais reçus à Vienne, où je vis traiter un grand nombre de péripneumonies par des excitants et, comme il arrive toujours, les premiers échecs ne corrigent pas.

«A peu près à la même époque, j'ai commis une grande imprudence en appliquant à une dame un grand vésicatoire sur la poitrine, sans une nécessité très urgente. Cette dame qui était belle et coquette ne m'a jamais pardonné de lui avoir altéré la peau, qui était très blanche et qui a toujours conservé, dans l'endroit du vésicatoire, une marque foncée.

«Quoique, dans ces deux circonstances, j'aie commis d'un côté une faute grave et de l'autre une étourderie, il n'en est cependant résulté aucune suite pour ma réputation médicale, et ma pratique s'étendait tous les jours davantage; d'abord parce que le public avait été généralement prévenu en ma faveur par les prix que j'avais obtenus précédemment pendant mes études, et ensuite par plusieurs succès incontestables et frappants. Ainsi, je venais d'obtenir la confiance du couvent des piaristes en soignant le père Ignace [Dillmann] qui venait d'être traité pendant plusieurs jours par M. [Jean] Volmar sans aucune amélioration, et que je guéris, pour ainsi dire subitement, en lui administrant le tarte stibié. J'avais eu encore ici une fausse idée de la maladie qui n'était qu'un embarras gastrique, et que je pris pour un typhus, contre lequel j'administrai l'émétique dans le simple but d'imprimer une secousse et nullement dans celui de remplir une indication essentielle.

«Quelque temps après, je fus appelé à Mörel pour le châtelain [Adrien] Walker, première autorité de l'endroit; il était immobile dans son lit pour un rhumatisme d'un genou qui lui causa la douleur la plus violente. Un large sinapisme le débarrassa dans les 24 heures de cette maladie et il vint me remercier lui-même à Brigue huit jours après, et vanta chez tout le monde ma cure qu'il exagéra. Vers le mois d'avril, le père [Henri] Gyon, aumônier des religieuses, qui était devenu pour ainsi dire mon ennemi parce que je n'avais pas voulu croire aux miracles d'une soi-disant sainte de la Savoie (...), tomba malade et se confia d'abord à M. Volmar, mais voyant que son état empirait et que M. Volmar ne caractérisait pas la maladie et semblait la négliger, je fus

appelé. Ayant reconnu immédiatement une goutte remontée dans les intestins, qui se présentait déjà avec les symptômes les plus graves, je posai nettement mon diagnostic et annonçai clairement tout le danger, et fis demander à Sierre le Dr [Mathias] Monnier en consultation. En attendant l'arrivée de mon collègue, je prodiguai les soins les plus assidus au malade et je parvins par des révulsifs, des opiacés et des sudorifiques à rappeler la goutte aux extrémités, et à faire disparaître tout à fait la métastase des intestins et du péritoine, de manière que le Dr Monnier étant arrivé 30 heures après, déclara le malade sauvé en approuvant en tout mon traitement. Malheureusement, une nouvelle métastase survint le lendemain et le malade mourut. Le père Gyon était âgé; on avait vu évidemment que je ne m'étais pas mépris dans la maladie, ni dans le traitement qui venait d'être approuvé par un praticien très estimé, et cette mort, loin de nuire à ma réputation, ne fit que l'augmenter, et on me tint sur-tout bon compte de tout le dévouement que j'avais montré dans cette circonstance.»⁷

A la suite de ces succès, Kaempfen peut espérer une clientèle de plus en plus nombreuse malgré sa jeunesse, ses opinions religieuses peu conformes à l'orthodoxie valaisanne et son peu de retenue avec les femmes. Convient-il d'ajouter qu'il confesse en outre un autre travers?

«A ces défauts, je venais de joindre le vice du pays, celui de me laisser entraîner facilement à des parties de goûter avec les oisifs de Brigue, dans lesquels on fit presque toujours des excès de vin. Privé de toute distraction dans un pays monotone, et de toute société de gens instruits et éclairés, et naturellement facile à être entraîné, je ne me livrais malheureusement que trop fréquemment à cette société qui se rassembla journellement autour d'une table garnie de bouteilles et je serais peut-être devenu un véritable ivrogne si j'étais resté à Brigue, mais ma carrière devait changer encore cette année.»⁸

En effet, en 1807, la charge de chirurgien-major dans le bataillon valaisan au service de France l'éloigne du pays. Pendant des années, il exerce son activité en Italie, en Espagne et en Russie. Il participe à la campagne de la Grande Armée, puis à celles qui se déroulent durant les Cent Jours. Sous la Restauration, il s'engage dans les troupes suisses au service du roi. Après la Révolution de 1830, il est licencié, mis au bénéfice d'une pension et autorisé à s'établir à Paris pour y pratiquer la médecine. C'est là qu'il décède, le 17 janvier 1856.

Pendant l'époque de ses études universitaires, puis durant ses années d'activité en Valais, Kaempfen apprend à connaître plusieurs compatriotes médecins.

Son ami François-Xavier Hasler décède à Vienne en 1807. Au terme de ses études, il préfère suivre la pente de son cœur et demeurer dans la capitale autrichienne en dépit de toutes les instances de Kaempfen et de Bonaventure Bonvin. Tout comme ses amis Hasler et Kaempfen, le Dr Bonvin a commencé par s'engager dans la carrière ecclésiastique. Né en 1775, il vit à Sion où il

⁷ KAEMPFFEN, pp. 80-82.

⁸ KAEMPFFEN, p. 82.

fréquente le collège classique⁹. Il reçoit les ordres mineurs en 1797. Il obtient le rectorat du Saint-Rosaire à l'église Saint-Théodule de sa ville. Pour assurer ses besoins matériels, il enseigne au collège en même temps qu'il travaille comme secrétaire, copiste et traducteur à la Chambre administrative, de 1798 jusqu'à la fin de l'année 1801. Pendant ces quelques années, il se lie d'amitié avec son collègue, l'abbé Jean-Baptiste Amstaad, dont les tendances libérales déteignent sur le jeune enseignant. Il s'éprend alors d'une jeune fille que M. André Donnet pense être Sophie de Kalbermatten. Orphelin de père depuis quelques mois à peine, Bonaventure Bonvin vit sous l'autorité de sa mère Marie-Louise, née Bay. Celle-ci ne veut rien entendre des sentiments de son fils pour celle qu'il appelle «l'idole de son cœur». Dans les familles séduisoises, l'idylle contrecarrée alimente les papotages. Il y a de quoi impatienter Bonaventure Bonvin qui décide une nouvelle orientation pour son existence:

«Lorsque, libéré des chaînes de l'amour, libéré des intrigues des partis politiques, libéré des liens d'un état qui était contraire à ma manière de penser et à mon tempérament, libéré de l'habit noir et du surplus qui m'étaient à charge, libéré des soucis du professorat, des conditions désagréables d'un misérable rectorat, je me décidai de me vouer à l'exercice de la médecine; c'est ainsi que je quittai ma ville natale le 9 janvier [1802] avec, pour compagnon, mon neveu [Meinrad] Werra, pour me rendre à Innsbruck en vue d'y entreprendre mes études.»

En octobre 1804, il les poursuit à Vienne, puis à Landshut où il est reçu docteur en médecine le 17 octobre 1805. Il revient à Vienne pour y parfaire ses connaissances pratiques. A la fin du mois de septembre 1806, il regagne le Valais en compagnie du Dr Kaempfen. Il ouvre son cabinet médical à Sion. Moins de deux ans plus tard, il provoque un scandale car il veut prendre pour épouse, si l'on abonde dans les accusations de sa parenté, «une fille sans biens puisqu'elle n'en a d'autres que son corps vénal et ses haillons en grande partie gagés de ses prévarications et son cortège scandaleux». Pourtant, le 7 novembre 1809, il épouse à Sion Marie-Louise-Lucie Blanchoud.

Dès l'effondrement du régime napoléonien, le Dr Bonaventure Bonvin abandonne sa profession. Il devient secrétaire d'Etat adjoint et traducteur du gouvernement. Ce n'est qu'en 1860, à l'âge de 85 ans, qu'il prend sa retraite. Il décède à Sion, le 4 juin 1863. Il n'était fait, ni pour les activités ecclésiastiques, ni pour le professorat, ni pour la médecine. Selon son ami Kaempfen, seule lui convenait «la vie tranquille d'un savant qui s'occupait constamment de poésie et de littérature»¹⁰.

⁹ DONNET, N° 1, pp. 3-34.

¹⁰ KAEMPFFEN, p. 83. Voir en outre, M 7, Abscheid de la Diète de mai 1807, Décret portant présentation à la place de chirurgien-major dans le bataillon valaisan au service de France en faveur de M. Antoine Kaempfen, de Brigue. AV, Service étranger, thèque 37: pour le message du Conseil d'Etat à la Diète, pp. 209-210 ; pour le projet de décret, p. 211 ; pour les notes de la commission, p. 215 ; pour le décret, pp. 219-220.

Plus âgé que ses confrères Antoine Kaempfen et Bonaventure Bonvin, puisqu'il naît à Vissoie le 22 octobre 1767, Mathias Monnier appartient à l'une des familles les plus influentes du val d'Anniviers. On ignore presque tout de sa biographie. Le recensement de 1829 le mentionne comme domicilié à Sierre et le *Bulletin officiel* du 11 janvier 1832 le signale comme décédé. Très vraisemblablement, il suit ses classes au couvent de Géronde où des prêtres religieux et séculiers dispensent leur enseignement dans le séminaire diocésain. Attiré par la médecine, il se rend à Vienne où il obtient son grade de docteur, en 1795. De retour en Valais, il s'établit à Sierre. Trois ans plus tard, le régime helvétique bouleverse l'ancienne organisation politique. Après avoir présidé le comité central d'administration provisoire du district de Sierre, Mathias Monnier est nommé sous-préfet du même district par Charles-Emmanuel de Rivaz, le 8 août 1798. Cette charge lui pèse et, de plus, elle l'écarte trop de ses obligations professionnelles. Au mois de juillet 1799, puis au mois de mai 1800, il donne sa démission qui est chaque fois refusée. Dans la diète constituante valaisanne, au mois d'août 1801, il représente le district de Sierre. Plus tard, quand le général Turreau impose sa dictature, il est destitué par la Chambre administrative d'organisation militaire, le 6 février 1802¹¹. Sous le régime de la République indépendante, il exerce les fonctions de grand châtelain de son dizain et lorsque le Valais devient département du Simplon, il poursuit ses fonctions judiciaires en qualité de juge de paix du canton de Sierre¹². L'administration impériale tient à conserver dans ses effectifs un homme qu'elle qualifie élogieusement: «Assez bon médecin, jurisconsulte estimé, citoyen sage, M. Monnier est un plébéien placé au milieu de la noblesse (Courten et Preux) qui remplit tout Sierre. Ce magistrat acquiert une considération méritée, et qu'il est dans la politique du gouvernement d'accroître en toute occasion.»¹³

De Sierre, où il s'est établi, le Dr Monnier se rend souvent auprès de patients dans le val d'Anniviers et dans les communes de la Contrée. Son rayon d'activité s'étend aussi dans le district de Loèche. Il lui arrive même, si l'on se réfère à ce qu'a relaté Antoine Kaempfen, de se déplacer jusqu'à Brigue quand on l'y appelle.

Egalement natif d'Anniviers, puisqu'il voit le jour à Grimentz, dans la paroisse de Vissoie, au mois de novembre 1760, le Dr Chrétien Desloges est le médecin le plus pittoresque et le plus intéressant du Valais de cette époque¹⁴. Marginal peu désireux de se ranger, jaloué et incompris par de très nombreux

¹¹ SALAMIN, N° 1, p. 268. Voir en outre, Michel SALAMIN, *Pierre-Joseph de Chastonay et l'insurrection de 1799*, dans *Annales valaisannes*, II^e Série, XXX^e Année, pp. 241-270, voir p. 244.

¹² Erasme ZUFFEREY, *Le passé du Val d'Anniviers. L'époque contemporaine 1798-1925*, présenté et amendé par Michel SALAMIN, Sierre, 1973, (*Le passé retrouvé*, t. 3), 268 p. Voir p. 256.

¹³ DONNET, N° 2, p. 227.

¹⁴ DONNET, N° 3, vol. 1, pp. 62-71 où se trouvent des repères biographiques nombreux et précis ainsi que les renseignements bibliographiques essentiels pour la connaissance de Chrétien Desloges.

compatriotes, détesté par les esprits religieux, il incarne plusieurs tendances essentielles de son époque: l'hostilité à l'égard du dogmatisme, l'aversion pour les gouvernements d'Ancien Régime, la curiosité scientifique et la propension des premiers romantiques à cultiver en eux le sentiment d'ennui et de dégoût de la vie.

Son père, Chrétien Loye, et sa mère, Catherine Massy, le font instruire chez un ecclésiastique local auprès duquel, si l'on accorde crédit à son autobiographie, «dans l'espace de deux ans sous l'esclavage le plus atroce», il acquiert «toutes les imperfections». Il entreprend, puis il poursuit ses études secondaires au séminaire épiscopal de Géronde et au collège de Sion. Vers quelle carrière faut-il ensuite s'orienter? Une année de théologie le convainc qu'il n'a pas la vocation ecclésiastique. Le barreau lui semble plus attirant. Il se décide pourtant pour la médecine. Il s'immatricule donc à l'Université de Montpellier. C'est alors qu'il abandonne son patronyme Loye et qu'il adopte celui de Desloges. Est-ce une volonté de rompre ses attaches, de renaître grâce à une identité nouvelle? Aux psychologues d'en décider...

Trois ans s'écoulent et, le 20 décembre 1784, Desloges soutient sa première thèse *Nova peripneumoniae sanguineae distinctio, cum brevi pulmonum historia et quibusdam observationibus* (Nouvelle distinction de la péripneumonie saignante, avec une brève histoire et quelques observations relatives aux poumons). Au moins d'avril de l'année suivante, il défend sa thèse de doctorat *De mortuorum revocatione oratio* (Exposé sur le retour des morts). Le sujet sent le fagot. L'évêque de Sion, M^{gr} Blatter, y discerne «des idées scandaleuses, contraires à la religion». Déjà précédé d'une réputation de «franc-maçon avoué» pour s'être affilié à la loge maçonnique des étudiants de Montpellier ¹⁵, il est illusoire pour le jeune médecin de vouloir s'établir dans le diocèse de Sierre. Au dogmatisme, il préfère les recherches expérimentales. Il fait sienne l'attitude des abbés Nollet et de Leclerc qui attendent patiemment que l'observation leur «apporte le levier fatal qui doit renverser de fond en comble l'édifice de l'erreur et ensevelir sous ses ruines son architecte infortuné» ¹⁶.

Le conseil bourgeois de Saint-Maurice accepte qu'il s'installe dans cette ville à la condition «qu'il se conduise sans donner de plaintes». Pendant trois ans, il soigne ses patients et accumule des notes qu'il rassemble en un volume intitulé *Medicina agaunensis seu Observationes practicae Agauni factae* (Médecine agaunoise ou Observations pratiques effectuées à Saint-Maurice). Deux ans plus tard, en 1798, il fait paraître sous son nom, par inélégance ou par malhonnêteté, les *Essais historiques sur le Mont Saint-Bernard* rédigés par Jean-Jérôme Darbellay, prieur de Bourg-Saint-Pierre.

¹⁵ BERTRAND, p. 657. Voir en outre, p. 415, Jules-Bernard BERTRAND, *Notes sur l'influence étrangère sur les événements de septembre 1790 dans le Bas-Valais*, dans *Annales valaisannes*, t. 2, (1931-1935), pp. 404-417.

¹⁶ Cité, p. 99, dans Daniel MORNET, *La Pensée française au XVIII^e siècle*, Paris, 1969, 220 p.

Dans son aversion pour le gouvernement de la République des VII dizains, Desloges se fait le propagandiste des idées révolutionnaires. Selon le mémorialiste Anne-Joseph de Rivaz, «il a fait ce vil métier à assez bon marché; il y a gagné beaucoup de déshonneur et peu d'argent». Le résident Helfflinger invite son successeur à «être sur la défiance avec cet individu»¹⁷. Mangourit tient compte de ce conseil. N'écrit-il pas à Talleyrand qu'il n'a en Desloges «qu'une demi-confiance»¹⁸? Il renchérit, quelques jours plus tard: «Desloges, dès le premier moment que je l'ai vu, m'a paru un homme très dangereux par les moyens qu'il m'a développés en conversation et par écrit, d'établir en Valais un nouvel ordre de choses.»¹⁹ On comprend pourquoi Talleyrand s'oppose à voir le médecin valaisan s'établir à Paris²⁰. Dès que le Valais est incorporé à la République helvétique, Desloges retourne à ses activités médicales. Il revit à la vie politique quand la France, au mois de mai 1801, s'efforce d'obtenir à son profit la cession d'une partie du Valais. Le préfet national de Rivaz relève à cette occasion la précision suivante: «Un agitateur nommé Desloges, esprit inquiet qui ne savait être content d'aucun gouvernement, ne négligeait aucune insinuation ni aucune supercherie pour propager cette persuasion et engager par ce moyen les communes à faire des avances à la France.»²¹ Mais la chance le boude. Le Valais est érigé en République indépendante. Desloges se retire à Genève où il exerce la médecine en même temps qu'il poursuit ses publications spécialisées: en 1802, *Observationes Christiani Desloges medici* (Observations du médecin Chrétien Desloges), en 1806 *Observations sur les épidémies les plus meurtrières*.

A l'annonce que le Valais sera incorporé à l'Empire sous le nom de département du Simplon, Desloges déménage. Il prend demeure à Sous-Vent, entre Saint-Maurice et Bex où «il exerce la médecine en charlatan et en arabe». L'évolution politique l'oblige de nouveau à l'errance. Napoléon abdique une première, puis une seconde fois. Desloges se déplace à Morat avant de regagner Genève où il décède le 7 septembre 1821.

Peu d'année plus tôt, en 1813, il publiait le *Voyage d'un convalescent dans le département du Simplon* dont la préface traduit la neurasthénie de l'auteur et la sensibilité de l'époque romantique naissante: «Travaillé par des accès de mélancolie, ballotté entre l'ennui et le dégoût de la vie, je traînais l'existence la plus malheureuse; mais, comment enter ma bonne santé sur les débris d'une mauvaise constitution?» Outre la pauvreté du style, ce n'est qu'un mauvais crayon de René de Chateaubriand et l'anticipation fort terne des larmes de Musset.

¹⁷ DONNET, N° 4, p. 92.

¹⁸ DONNET, N° 4, p. 94, du 25 pluviôse an VI (13 février 1798).

¹⁹ DONNET, N° 4, pp. 107-108, du 1^{er} ventôse an VI (19 février 1798).

²⁰ DONNET, N° 4, pp. 123-124, au ministre de la Police générale, du 14 ventôse an VI (4 mars 1798).

²¹ Ch.-E. de RIVAZ, p. 26.

De tous ses contemporains médecins, il n'en est aucun qui, auprès du public, soit affligé de plus de discrédit que le Dr Hildebrand Schiner. On ne possède à son sujet que de rares indications biographiques. Il voit le jour à Ernen en 1754. Après des études secondaires suivies vraisemblablement à Brigue, il s'immatricule à l'Université de Montpellier où il reçoit son diplôme de médecin en 1778. De retour au pays, il s'établit à Sion. Très tôt, il se laisse happer par la politique. On le voit administrer la grande châtellesie abbatiale de Bagnes. En 1789 et 1790, il exerce les fonctions de gouverneur de Monthey. Dans ses *Mémoires*, Anne-Joseph de Rivaz assure qu'il le fit «peu honorablement»²². Les Montheysans se révoltent, le 8 septembre 1790, et l'expulsent.

A Saint-Maurice, le gouverneur et médecin Schiner interrompt sa fuite le temps d'informer le bailli bernois de résidence à Aigle, Nicolas de Diesbach, du malheur qui l'accable: «C'est une émeute de mon gouvernement contre ma personne et les miens, dans laquelle on m'a chassé à coups de pieds, et des chaises brisées sur mon corps, hors du château, en attendant à mes jours, et de laquelle je n'ai pu me sauver, avec ma femme, que par un miracle visible de Dieu.»²³ Pour son compte, le vicaire Jean-Maurice Clément apporte une touche de pittoresque à sa relation: «Le gouverneur renversé voulut demander pardon au Gros-Bellet qui, tout proche, tenait une chaise levée comme prêt à l'en frapper, avec un air terrible, quoique sans l'exécuter; mais on ne lui donna aucun quartier. Cependant il put s'échapper très à la hâte et sans chapeau avec madame son épouse et fut se réfugier chez M. l'avocat et châtelain [Barthélemy] Galley, traversant la place presque en courant, avec son épouse sous le bras, en criant justement effrayé: «Sauvons-nous, nous sommes perdus»; quelquefois aussi, en se détournant: «Peuple, je vous demande pardon.»²⁴

Les excès qu'il commet en qualité de gouverneur l'écartent de la politique durant quelques années. Il y revient au terme du régime helvétique, quand les places sont occupées par des gens «plus ou moins tarés et notés non seulement pour leur esprit exagérément révolutionnaire, mais encore pour hommes de mauvaises mœurs et de petite conscience»²⁵. Le 31 janvier 1802, il est nommé sous-préfet d'organisation militaire²⁶. De ce fait, il devient lieutenant du préfet national et participe ainsi à de nombreux abus de droit²⁷.

²² A.-J. de RIVAZ, p. 129.

²³ Lettre du 9 septembre 1790 citée p. 113, par Louis JUNOD, *Berne et les troubles du Bas-Valais en 1790*, dans *Vallesia*, t. XI, 1956, pp. 107-153. Le point des connaissances sur ces événements se trouve dans Pierre DEVANTHEY, *La Révolution bas-valaisanne de 1790*, Martigny, 1972, (*Bibliotheca Vallesiana*, t. 11), 475 p.

²⁴ Voir p. 330 de Pierre DEVANTHEY, *Le récit de la révolution bas-valaisanne de 1790*, de l'abbé J.-M. Clément, vicaire de Val-d'Illiez, dans *Vallesia*, t. XIX, Sion, 1964, pp. 315-366.

²⁵ A.-J. de RIVAZ, p. 129.

²⁶ Ch.-E. de RIVAZ, p. 97.

²⁷ Ch.-E. de RIVAZ, p. 104: violences contre la municipalité de Sion; p. 140: violences contre la Chambre administrative; pp. 142-143: menaces d'exécution militaire contre Conthey; p. 145: envoi de troupes à Savièse; pp. 156-157: extorsions de signatures en faveur de la France à Saint-Martin et à Bramois.

Emporté par son jacobinisme, il va jusqu'à proposer au général Turreau de contraindre ses adversaires «en faisant tomber quelques têtes sous le tranchant de la guillotine»²⁸. A la fin du mois de juin 1802, il est en disgrâce auprès du préfet Joseph-Louis Pittier qui le relève de ses fonctions²⁹. Sa carrière politique est dès lors terminée. Le régime impérial ne s'attarde pas à l'utiliser. On le comprend quand on lit cette fiche envoyée par le préfet du Simplon au gouvernement de Napoléon:

«M. Schiner, natif de Conches, gouverneur de Monthey, avocat et médecin, domicilié à Sion.

»Médecin distingué, avocat très instruit, mais d'une éloquence brutale et populaire, esprit original, ambitieux, intrigant, méprisé.

»M. Schiner (...) passe pour le plus habile homme de loi du pays, ses opinions sont versatiles, ses mœurs basses, sa misère, née de son inconduite, est dégoûtante, sa vénalité profonde.»³⁰

De cet homme déconsidéré, il subsiste sa *Description du département du Simplon* que les contemporains jugèrent parfois avec sévérité et qui constitue aujourd'hui une mine de renseignements sur cette époque tourmentée. Le 26 juillet 1819, le Dr Hildebrand Schiner décède à Sion.

La vie du Dr Emmanuel Gay se déroule également dans les deux domaines de l'art médical et de la politique. Après avoir obtenu son diplôme de médecin à Montpellier, en 1791, il s'engage dans les troupes piémontaises en qualité de chirurgien. A l'époque de la République helvétique, il exerce en Valais les fonctions de greffier du tribunal de Martigny et de juge cantonal suppléant en 1798³¹. Il préside le Bureau de santé où siègent ses confrères Hildebrand Schiner et Maurice Odet. En 1802, il est élu député à la diète constituante du 26 août. Puis, lors de la République indépendante, il obtient la présidence de la ferme des postes en 1803, le fauteuil de vice-conseiller d'Etat en 1805 et le siège de député à la Diète en 1809. Son opposition au grand bailli Augustini lui vaut, de la part du résident français Derville-Malécharde, ce portrait sévère:

«Très habile médecin et chirurgien, honnête homme, ami chaud mais cupide, violent et intrigant dangereux; de l'esprit, de la facilité, point de jugement, à peine de la raison, ennemi irréconciliable de la France et de toute idée libérale.»³²

Le préfet du département du Simplon, Rambuteau, pour obliger le Dr Gay, accoucheur de son épouse, lui donne la surintendance des bains de Loèche³³. En 1821, il revient au Conseil d'Etat. Il décède à Sion, le 10 mars 1842.

²⁸ A.-J. de RIVAZ, p. 130.

²⁹ Ch.-E. de RIVAZ, p. 304.

³⁰ DONNET, N° 2, p. 255.

³¹ Voir pp. 235, 244 et 263 de SALAMIN, N° 1. Voir en outre A.-J. de RIVAZ, p. 91.

³² DONNET, N° 2, p. 214.

³³ A.-J. de RIVAZ, p. 282.

Pendant une quinzaine d'années, le Dr Jacques Robatel ³⁴ exerce aussi la médecine dans notre pays. Il naît à Samoëns, en Savoie, le 14 septembre 1788, au cours d'un bref séjour de ses parents en visite chez des amis. Il passe son enfance à Saint-Maurice puis il accomplit ses études de médecine à Turin avant de se rendre à Paris pour y suivre les cours de chirurgie du célèbre professeur Pierre-Joseph Desault. Dès son retour en Valais, il s'engage dans les troupes suisses au service d'Espagne en qualité de chirurgien-major. Il y demeure jusqu'à sa mise à la retraite en 1806. Il se rapatrie, s'établit à Martigny et y pratique la médecine jusqu'en 1821. C'est alors, à l'âge de 58 ans, qu'il s'enrôle comme chirurgien-major au 2^e régiment d'infanterie suisse au service de France pour y remplacer le Dr Antoine Kaempfen. Quatre ans plus tard, il décède à Montpellier, le 6 décembre 1825.

D'autres médecins n'apparaissent qu'incidemment dans les documents contemporains ou dans la littérature qui s'y rapporte. Pour trois d'entre eux, on connaît le thème de leur doctorat. En 1803, Charles-Melchior Macognin de la Pierre, de Saint-Maurice, présente sa *Dissertation sur la pneumorragie, ou crachement du sang*. C'est un jeune homme intelligent et actif qui, dix ans plus tard, exerce les fonctions de vice-président de sa localité. Il est fort bien noté par le préfet Derville-Malécharde, en 1811, puisqu'il le dit «jeune magistrat, d'une éducation soignée, des manières nobles, d'un caractère élevé, d'un esprit médiocre, ne néglige aucune occasion de se rendre utile à sa ville qu'il administre sous la direction du maire et de mériter la confiance des autorités supérieures» ³⁵. Sous le régime de la Restauration, il devient président de sa commune et, en 1830, il représente le Valais à la Diète fédérale.

Frère du médecin Maurice Odet, docteur en médecine de la faculté de Pavie et décédé en 1799 des suites «de son zèle à soigner les malades à l'hôpital de Sion» ³⁶, le Dr François Odet soutient sa thèse de doctorat à l'Université de Montpellier, intitulée *Idées sur le crétinisme*, le 9 juillet 1805.

En 1807, c'est au tour du Dr Pierre-Germain Rey de présenter à Montpellier une thèse dont les liens avec la médecine semblent fort ténus: *Considérations sur l'amour et ses effets sur l'économie humaine*. De retour en Valais, il est nommé chirurgien-major au bataillon valaisan au service de France. Il préfère pourtant s'établir dans les environs de Lyon. Pour le Valais, c'est un médecin de perdu. Pour Antoine Kaempfen, c'est la chance de voir s'ouvrir une belle carrière puisqu'il lui succède ³⁷.

³⁴ Louis ROBATEL, *Mémoires de Louis Robatel (1788-1877), officier valaisan au service d'Espagne, puis de France*, Martigny, 1966, (*Bibliotheca Vallesiana*, t. 3), 294 p., publiés par André DONNET. On y trouve de nombreux renseignements sur les activités du père de l'auteur, le Dr Jacques Robatel.

³⁵ DONNET, N° 2, p. 248.

³⁶ PUTALLAZ, N° 1, t. 1, p. 38.

³⁷ KAEMPFFEN, p. 83. Donnet, N° 5, pp. 26-27.

Né au Châble en 1776, le Dr Eugène-Arnold Gard subsiste dans les écrits contemporains parce qu'il pratique l'inoculation de la vaccine contre la petite vérole dans le val d'Illiez, en 1805. Quand le Dr Jacques Robatel obtient sa retraite de chirurgien-major dans les troupes suisses au service d'Espagne, le Dr Gard lui succède en 1807 ³⁸. Sa carrière se déroule dès lors à l'étranger.

La lecture des *Souvenirs* du Dr Antoine Kaempfen signale l'existence de quelques autres médecins en Valais durant cette période. Le Dr Joseph-Antoine-Aloïs Arnold soigne ses patients à Brigue, sans se mêler «jamais de chirurgie». Le médecin Joseph Süss, établi à Sion, pratique de la «médecine noire». Personne s'en inquiète. Le chirurgien Johann Volmar s'est installé à Brigerberg. Au dire de son parent, le Dr Kaempfen, c'était «le plus effronté et le plus ignorant charlatan qu'on pût voir, ce qui ne l'a pas empêché d'avoir une grande réputation» ³⁹.

Voici plus d'un demi-siècle déjà, Jules-Bernard Bertrand publiait ses *Notes sur la Santé publique et la Médecine en Valais jusqu'au milieu du XIX^e siècle* ⁴⁰. On y apprend la présence, à Saint-Maurice, du Dr Jean-Népomucène Beck dont la date de décès, 1826, doit être corrigée en 1817 ⁴¹. Pour le dizain de Monthey, l'auteur relève la présence du médecin Hyacinthe Vuilloud et, pour celui de Viège, celle du Dr Johann Baptist Mengis.

Pour le Conseil d'Etat, il semble qu'il y ait suffisamment de médecins en Valais. Est-ce la conclusion qu'il faille tirer de la réponse qu'il donne au Dr Four, de Lausanne, désireux de pratiquer dans notre pays:

«Je suis chargé de vous répondre que le nombre considérable des médecins et chirurgiens très savants et expérimentés que nous avons dans ce pays paraît rendre votre présence ici aussi inutile que peu avantageuse pour vous-même. (...)

»Encore dois-je vous prévenir que l'examen serait très rigoureux et que ce n'est qu'après son issue qu'il serait délibéré si vous seriez admis à exercer ou non puisqu'on a adopté pour principe de ne plus admettre en ce pays aucun médecin ou chirurgien que ceux qui posséderaient des talents tout à fait rares.» ⁴²

A la stupéfaction du commissaire helvétique Franz Samuel Wild, qui en informe le préfet Charles-Emmanuel de Rivaz, le chapelain de Viège, Bartholomée Zimmermann, s'improvise médecin et pharmacien sans se soucier beaucoup du sort de sa clientèle:

«Il serait sans doute à désirer que tous les ecclésiastiques en fissent autant, pourvu que ce fût avec connaissance de cause et probité. Mais ici le cas doit être différent. Le citoyen Zimmermann doit avoir acheté à bon compte de vieilles pharmacies de campagne dont il débite les remèdes sans les connaître,

³⁸ Dans note 34, ci-dessus, voir p. 51. Voir aussi p. 358 de Jacques SCHALBETTER, *Le régiment valaisan au service de l'Espagne, 1796-1808*, dans *Annales valaisannes*, 1969, pp. 283-369.

³⁹ KAEMPFFEN, où chacun de ces médecins est identifié dans l'Index des noms de personne.

⁴⁰ BERTRAND, pp. 603-662.

⁴¹ La rectification est apportée par DONNET, N° 1, p. 31, note 126.

⁴² AV, H 48, pp. 88-89.

ce qui a causé depuis peu plusieurs accidents fâcheux. On m'a nommé un homme mort au bout de quatre jours et une jeune femme dont on désespère actuellement pour avoir pris des pilules dudit chapelain, malgré les avertissements qui lui furent donnés de ne pas s'y fier.»⁴³

À la fin de l'année 1801, au moment où la France s'efforce d'annexer le Valais, Charles Pagnot, «se disant chirurgien-major d'un régiment de husards», prend domicile dans une auberge de Saint-Maurice où il reçoit des malades. Par voie d'affiche, il annonce qu'il y donne des consultations gratuites aux personnes nécessiteuses quand elles sont munies d'une recommandation de leurs autorités. «Le seul plaisir de leur rendre la santé, lorsque ce sera possible, le satisfera assez de ses peines.» La conclusion du placard devait susciter bien des espérances:

«Les autres personnes qui voudront le consulter pourront se transporter dans sa demeure et il leur donnera toute satisfaction sur la nature et les causes pour lesquelles il pourrait leur être utile, surtout pour certaines maladies regardées comme incurables par quelques gens, mais que douze ans de pratique et de recherches, tant aux armées qu'aux hôpitaux et au régiment, l'ont mis à même de guérir. De ce nombre sont la paralysie naissante, l'hydropisie, restes de couches, laits répandus, vieilles plaies et quantité d'autres.»⁴⁴

La lecture du *Bulletin officiel* nous instruit enfin de l'existence de quelques autres médecins. Ainsi, le Dr Jentsch, qui se dit médecin et chirurgien à Viège, «offre de nouveau ses services au public pour toutes sortes de cures médicinales et opérations chirurgicales, mais spécialement pour le traitement des fièvres intermittentes invétérées telles que de une, deux ou trois années. Il reçoit les malades en pension et leur administre les remèdes convenables et, comme il ne demande que les frais de pension s'il ne réussit pas, les malades ne sauraient attendre que du soulagement d'un bon régime auquel il a soin de les assujettir»⁴⁵. N'est-ce pas une habile publicité?

En 1805, c'est un pédicure qui s'engage à extirper les cors aux pieds «avec la racine tout entière, sans douleur et sans faire saigner». Mieux encore, le patient pourra «après l'opération, marcher et danser sans craindre des suites fâcheuses»⁴⁶. Quant au professeur Duchelard, il opère de la cataracte par extraction et «n'emploie qu'une minute à rendre la vue aux aveugles, le fusent-ils de la naissance»⁴⁷. Dans son annonce publicitaire, il pousse la générosité jusqu'à soigner gratuitement les pauvres et «il prie les amis de l'humanité de les prévenir de ses intentions».

⁴³ AV, H 12, N° 307, du 19 juillet 1800.

⁴⁴ Ch.-E. de RIVAZ, pp. 56-59. Michel SALAMIN, *Correspondance du sous-préfet Joris durant le régime Turreau (5 décembre 1801-18 août 1802)*, dans *Vallesia*, t. XXI, Sion, 1966, pp. 189-278. L'annonce de Charles Pagnot s'y trouve *in extenso*, p. 208.

⁴⁵ *Bulletin officiel*, du 30 octobre 1803.

⁴⁶ *Bulletin officiel*, du 20 octobre 1805.

⁴⁷ *Bulletin officiel*, du 7 septembre 1806.

Un opticien de Wetterheim, près de Worms, propose aux Sédunois des lunettes qui «procurent à l'œil non seulement le jour nécessaire pour bien distinguer les objets, mais fortifient encore en peu de temps la vue»⁴⁸. Par un avis officiel, le Conseil d'Etat informe le public et les autorités locales qu'il autorise Georges Widmann, originaire de la Bavière, à pratiquer la médecine dentaire et que ce praticien «est dans le cas d'être amendé s'il a fait ou ferait d'autres cures que celles relatives aux dentistes, dont nous manquons dans ce pays»⁴⁹.

Une seule fois, un particulier fait à titre personnel de la publicité pour un médecin. On la doit au président d'Evolène, Jean-Baptiste Maître:

«Je me fais un plaisir d'informer le public que M. le Docteur Cottier, domicilié à Sion, a guéri le nommé Jean Favre de ma paroisse, qui depuis 10 mois était attaqué des douleurs de rhumatisme et entièrement perclus de ses membres.(...) Le Docteur Cottier, l'ayant entrepris dans ce triste état, l'a très bien rétabli avec un beaume et une toile balsamique de sa composition.»⁵⁰

Guérisseurs et charlatans

Quand l'oculiste Duchelard prétend rendre la vue aux aveugles-nés, qu'un médecin hôtelier n'exige de ses patients que les frais de pension en cas d'insuccès de ses soins, qu'un espion français se prévaut d'un vaste savoir médical pour inciter des particuliers à la francophilie, qu'un ecclésiastique s'improvise médecin quitte à devenir pourvoyeur de l'au-delà, comment ne pas s'interroger sur les mérites respectifs de ce genre de médecins d'une part et des guérisseurs et des charlatans d'autre part? Excellence! C'est par ce titre que l'on s'adresse au médecin qui en impose toujours par sa science. En sa présence, on éprouve du respect, presque de la gêne. Quant au médecin ambulancier, il tire une aura de son extranéité mais il est trop souvent absent quand on a besoin de ses connaissances. Les guérisseurs inspirent une confiance mystique, mêlée parfois de crainte. Mais ils offrent l'avantage d'être toujours à portée de main. Les autorités s'en méfient et tiennent à surveiller l'exercice de la médecine. Les personnes sensées, tel l'abbé Jean-Maurice Clément, n'ont que propos sévères et critiques violentes à leur égard:

«Ces gens-là sont de misérables imposteurs, presque toujours de fidèles ignorants, dont le savoir et la capacité consistent dans une orgueilleuse témérité, une sordide et insatiable avarice et une effronterie insupportable, soutenue par plus ou moins de babil et mille faits supposés, par d'industrielles supercheries, des vanteries et louanges empruntées, des suffrages mendiés, achetés ou extorqués; par de fausses lettres ou attestations et que ces misérables

⁴⁸ *Bulletin officiel*, des 12 et 19 janvier 1806.

⁴⁹ *Bulletin officiel*, des 20 et 27 juillet 1806.

⁵⁰ *Bulletin officiel*, du 7 décembre 1806.

imposteurs ont la précaution de publier et de faire publier de toutes parts, soit par d'autres vauriens vendus à l'intérêt, soit par un petit nombre de bonnes gens qui, plus heureux que prudents, ont eu le bonheur singulier d'être guéris ou soulagés par un pur effet du hasard et non point par le savoir ou la juste application des remèdes dans un téméraire et un ignorant.»⁵¹

Ces considérations du début de la décennie 1780, quand les habitants du district de Monthey se passionnent pour le guérisseur Jean-Joseph Rochey coupable d'avoir assassiné Louis Durier, traduisent une profonde émotion. Assurément, elles sont aussi le fruit d'une réflexion soutenue que pendant près d'un quart de siècle l'abbé Clément entretient sur ce sujet. Peut-être lui paraît-il que le Bureau de santé, sous l'Helvétique, et que le Conseil de santé, au temps de la République indépendante, font preuve de laxisme à l'égard des guérisseurs puisqu'il accuse maintenant les autorités de négligence quand ce n'est pas de connivence avec eux? Quoi qu'il en soit, le ton des reproches est vif:

«Voici une notice des soi-disant médecins ou chirurgiens de cette paroisse du Val-d'Illiez que j'ai connus sous le nom vulgaire ici de *meige* ou *medicatri*, vrais empiriques, tous de vrais ignorants dans un art aussi difficile et délicat qu'il est précieux, mais infiniment dangereux entre les mains des ignorants qui n'agissent qu'à tâtons, à l'aventure, n'ayant pas la moindre connaissance ni d'anatomie ni d'aucune des autres parties nécessaires et presque innombrables de la médecine, mais en place de ces connaissances indispensables, une témérité et un fond d'orgueil insupportable; en un mot, ce sont de vrais bourreaux, des empoisonneurs, les fléaux de l'humanité que tout pays policé devrait se faire un devoir, non seulement d'interdire comme on le fait quelquefois, mais [de] les punir sévèrement comme des meurtriers qu'ils sont souvent. Il n'y a guère de paroisses dans le pays où il ne se rencontre quelques-uns de ces êtres dangereux, jusqu'à des femmes, car c'est cet art, le plus difficile de tous et qui exige une plus grande étendue de lumières et de connaissances variées, que chacun se croit en droit d'exercer hardiment et impunément, abus sur lequel il semble que l'autorité civile se plaît à fermer les yeux, comme si l'intérêt d'un Etat bien policé n'était pas de veiller à [la] conservation de la vie de tous les membres qui le composent.»⁵²

Chaque vallée possède ses guérisseurs dont le renom s'étend parfois fort loin. Les gens les consultent aussi bien pour eux-mêmes que pour leurs troupeaux. Ils les préfèrent bien souvent au médecin car, plus que celui-ci, ils sont du pays. Ne partagent-ils pas la vie des petites gens dont ils connaissent les soucis, les préoccupations? Ils les entretiennent de leurs travaux, de leurs familles et ils n'ignorent aucun potin des villages. On leur fait confiance

⁵¹ AV, Manuscrits Clément, N° 29, *Réflexions ou mémoire sur le charlatanisme, avec un précis d'examen sur les charlatans, septembre 1781*, 52 p. Voir pp. 20-21. Sur les écrits du vicaire Clément, voir Pierre DEVANTHEY, *Manuscrits de l'abbé Jean-Maurice Clément (1736-1810): inventaire des pièces rassemblées aux Archives cantonales, à Sion, dans Annales valaisannes*, 1988, pp. 39-54.

⁵² DONNET, N° 5, p. 24.

quand ils dispensent leurs secrets; on les trouve amusants quand ils dévoilent la vie d'autrui; ils oublient qu'on clabaudera plus loin contre eux-mêmes; on les craint bien un peu quand ils jouent aux empiriques.

Selon les sources accessibles, peu de régions possèdent autant de guérisseurs que la vallée d'Illezieux⁵³. De ceux qu'énumère l'abbé Clément, il suffit de mentionner ceux dont la réputation demeure ancrée dans le public de cette époque et ceux qui sont encore vivants pendant ces années bouleversées.

Louis Marclay n'a droit qu'au mépris de l'abbé Clément. Il est «le grand *Vantard*, toujours bouffi de la plus insipide et ennuyeuse jactance malgré toute son ignorance souvent mêlée de superstition». Son attitude est déplaisante; son caractère, détestable; ses connaissances, inexistantes. «Son orgueil intarissable à se louer par mille contes faux ou exagérés sur les prétendues cures et opérations dont il ne cessait d'ennuyer tout le monde, il avait, malgré tous ces défauts..., acquis une certaine réputation dans les environs, même assez loin dans ce pays où le peuple est très crédule sur cet article. On peut ajouter à ce portrait, sans lui faire tort, qu'outre l'ignorance et l'arrogante vanité qui lui en tenait lieu, il était encore excessivement jaloux si on s'adressait à d'autres, cruel et sans pitié dans ses opérations, donnant pour l'ordinaire des médecines violentes, souvent funestes, beaucoup de saignées mal faites, etc., etc., en deux mots: un brailard excessivement dangereux.»⁵⁴

Ce portrait n'est que l'évocation de la personnalité de Louis Marclay. Du vivant même du guérisseur, l'abbé Clément s'exprime à son égard avec une verve plus soutenue et une violence plus coléreuse. Sa bile s'échauffe à la seule pensée des méfaits d'un ressortissant de sa vallée natale. Le réquisitoire est long. Heureusement, puisqu'il nous apporte des détails à foison:

«Quant au sieur Louis Marclay, de Fenela, qui, sans exception, se croit le plus habile et le plus savant de tous en fait de médecine et chirurgie ou de rhabillage, se comparant très souvent, se préférant même à plusieurs médecins de profession qu'il cite et se flatte d'avoir connus; se donnant sans cesse et aussi longtemps qu'on a la patience de l'écouter, toutes les louanges et les éloges les plus outrés et de la manière la plus ennuyeuse; se flattant de mille cures surprenantes et prodigieuses qu'il n'a certainement jamais faites, mais dont il endort les bonnes gens du peuple; ayant d'ailleurs l'effronterie d'assurer ces mêmes prétendues guérissons merveilleuses, avec la même gravité aux gens lettrés et instruits, on voit évidemment qu'il en impose très souvent; de sorte qu'il est permis de révoquer en doute une grande partie de ce qu'il avance avec le ton le plus décisif. C'est un vantadoure insupportable. Il est

⁵³ DONNET, N° 5, p. 24. Jules-Bernard BERTRAND, *Une curieuse lignée de guérisseurs*, dans *Annales valaisannes*, 1935, pp. 440-442. AV, Manuscrits Clément, N°s 29, 65 et 72, tout particulièrement.

⁵⁴ DONNET, N° 5, p. 25.

certain qu'il emploie souvent divers remèdes superstitieux. J'en ai découvert moi-même de très évidents. Si je ne me trompe, il compte 300 ou 400 différents membres fracturés qu'il se flatte d'avoir guéris. Mais je sais aussi certainement qu'il a plusieurs fois déclaré des fractures ou des dislocations où il n'y en avait pas seulement l'ombre. Faute de connaissances, il tirailla, entre autres, à deux différentes époques, il y a quelques années, une pauvre fille, à force de bras, avec des aides plus forts que lui, manœuvre aussi cruelle qu'imprudente et dont elle a été très sensiblement incommodée depuis lors tandis que son mal était une contusion à l'épaule mêlée d'un peu d'extension, en voulant se retenir dans une chute. Qu'on interroge Françoise Torrenté de Troistorrents!

»Marclay fait ordinairement de trop petites ouvertures dans la saignée, ce qui occasionne souvent des ecchymoses considérables, comme je l'ai vu dans plusieurs personnes qu'il avait saignées. Sa coutume, outre cela, est de porter presque toujours des jugements extravagants sur le sang qu'il tire pour se donner un air de savant aux yeux de ceux qui n'y entendent rien, non plus que lui. *Hors cela*, il ne saigne pas mal.

»Une de ses abominables coutumes, c'est d'exagérer presque toujours considérablement le moindre mal aux yeux de celui qui l'a, avec des contes et des exclamations extravagantes, capables d'épouvanter et même de rendre malade. Il met tout à l'excès: un léger panaris, à son dire, est un chancre, etc. Une grande ignorance, jointe à une bonne dose de vanité lui dictent ces sortes de décisions effrayantes, bizarres et intéressées. Car si son malade ne guérit pas, alors il passe pour être comme incurable; et si par un grand coup du hasard il guérit, il se flatte hautement d'avoir guéri un grand mal, une maladie difficile et dangereuse, qui par conséquent mérite un bon salaire, quoique dans la réalité ce ne serait qu'un furoncle. Il est encore trop prodigue et même cruel en incisions à tous propos qu'il fait partout sans nombre. Il est certain que la méthode des incisions est très souvent d'un grand secours, mais elle doit être employée avec connaissance et discrétion.

»Le bonhomme Louis Marclay n'entend pas plus d'anatomie que des enfants, malgré ses vanteries insupportables là-dessus et toute sa bonne opinion. Ce qu'il a de bon et louable, c'est la coutume où il est de porter d'abord ses malades à recevoir les sacrements; mais ce qu'il a encore de très mauvais dans sa pratique aveugle, c'est l'usage habituel de purger trop fortement ses malades, souvent violemment, *cum euphoria et periculo mortis* (avec plaisir et au péril de la mort). Sa maxime constante, quand une médecine ne purge pas à son gré ou à celui du malade, est toujours de redoubler, de tripler ou quadrupler la dose, en dût-on crever; car il ne sait ce que c'est que de varier et changer de remèdes suivant les tempéraments, le sexe, l'âge et tant d'autres circonstances qui le demandent, dans les différentes maladies qui s'offrent.

»La prudence exige souvent de changer un remède et non point d'en augmenter étourdiment la dose, d'autant plus que l'on ferait plutôt sauter l'estomac de certains sujets que de les purger avec certaines drogues; du moins n'avance-t-on rien que de leur exciter des efforts violents, mais inutiles et dangereux.

»Cependant, on sait que ledit sieur Marclay n'a guère qu'une seule espèce de médecine, j'entends de purgation favorite dont il fait une selle à tous chevaux, laquelle doit convenir (selon sa tête) à toutes sortes de maladies, d'âges et de tempéraments. C'est une composition antimoniale, en forme de pain ou de tablettes, sans figure constante, dont il fabrique pendant un ou deux jours pour toute l'année, sous le beau nom et titre spécieux de pain bénit; ce qui rebute moins ceux qui n'en ont pas encore fait usage, car ses effets violents dans plusieurs personnes font souvent tomber le crédit de ce prétendu pain bénit. Il est rare que M. Louis Marclay purge avec la manne, rhubarbe, senné, etc., sans doute parce que cette préparation gêne davantage. Les antimoniaux ne conviennent point indistinctement à tout le monde et il faut de la prudence dans leur administration aussi bien que dans celle de tous les minéraux puisqu'il en faut dans l'usage de toutes sortes de remèdes.»⁵⁵

Bien souvent, les effets trop violents de la médecine qu'il pratique discréditent Louis Marclay auprès de ses malades. Mais celui-ci n'en a cure et il continue à plastronner dans les cabarets et dans les familles. Bien après son décès survenu en 1785, le souvenir de ce charlatan perdurera dans sa vallée.

A quelques mois près, un autre guérisseur décède à Val-d'Illez. L'abbé Clément dit qu'il fait partie des «quatre membres de la faculté de médecine et de chirurgie» de la vallée⁵⁶. Il se nomme Pierre Rochey. Clément le qualifie de «sage garçon, d'assez bonne conduite, d'une bonne et simple foi». Néanmoins, il l'estime «réellement fort dangereux en fait de médecine et de chirurgie par la véritable ignorance où il est de ces deux sciences». Infatué au plus haut point, assuré de son savoir parce qu'il comprend passablement les vieux livres de médecine hérités de son père, déjà guérisseur, il pratique librement son art. Pour satisfaire notre curiosité à son sujet, il n'est que de lire le portrait qu'en trace l'abbé Clément:

«Il agit sans mauvaise foi, mais avec une opiniâtre présomption. Le plus grand mal qu'il fait, dont chacun est témoin et se plaint même dans cette paroisse, ce sont les saignées fort copieuses et fort multipliées qu'il pratique à tort et à travers, sans raison, ni aucun discernement dans toutes sortes de maladies ou de simples incommodités, fort souvent même contre les objections bien fondées des malades et, pour ainsi dire, malgré eux; et cela, de l'aveu d'un chacun, avec des instruments, c'est-à-dire des lancettes toutes émoussées, rouillées et mal en état, si peu tranchantes que de l'aveu de tous ceux qu'il a écorchés ou qui l'ont vu saigner, on entend déchirer la peau comme une toile neuve à plusieurs toises de distance. Il replante assez communément sa mauvaise et dangereuse lancette jusqu'à trois fois au même endroit avant que d'avoir du sang. Nous en avons dans qui le membre saigné est demeuré tout incommodé depuis plusieurs années; en saignant au bras une fille qui vit encore, Marie-Antoinette Défago, il lui sortit entièrement la veine avec sa lancette, comme un petit bourrelet. Je frémis et ne puis continuer d'autres détails semblables de ses dangereuses saignées.

⁵⁵ AV, Manuscrits Clément, N° 29, pp. 45-49.

⁵⁶ AV, Manuscrits Clément, N° 29, p. 41.

»A tout moment, il propose la saignée et je connais plusieurs personnes, sans parler de celles que j'ai oubliées, qui ont été jetées dans une langueur, une faiblesse et un épuisement notable et bien dangereux. On tient même que la mort a visiblement été accélérée à quelques-uns par ses copieuses et imprudentes saignées qu'il cherche toujours à réitérer, tandis qu'il prescrit non seulement un régime scrupuleux, mais qu'il interdit communément, à presque tous ceux qu'il traite, *presque toute nourriture*, sans rime ni raison, sans distinction de maladie, étant dans la cruelle pratique d'affamer et d'affaiblir excessivement des personnes même à qui il faudrait le contraire, ce qui est assez singulier dans un ignorant qui fait le médecin, vu que ces gens-là ne s'embarrassent jamais guère de régime, ne pouvant même en entendre parler.

»Voilà, en attendant la réforme, deux puissants moyens de tuer bien du monde à peu de frais et sans remède: tirer presque tout le sang d'une personne, sans distinction de maladie, d'âge, de sexe ni de tempérament, et l'obliger en même temps à un jeûne continué et rigoureux, soit à une abstinence de fou.

»On conviendra que le prétendu Docteur son frère [Jean-Joseph] agit d'une manière plus intéressée. Cependant, ils ont tous deux le talent et les moyens de tuer ou estropier bien du monde.

»Entre quelques espèces de purgatifs dont se sert *ledit Pierre Roche*y, j'en connais une qui lui est tout à fait familière mais qui devient souvent dangereuse à différents tempéraments, surtout entre ses mains, c'est *la résine de jalap dissoute dans l'esprit de vin*, quoique lui-même ne le dise point.

»Persuader aux bonnes gens, comme il fait, que toutes et quantes fois qu'ils ont besoin de purger, ils ont aussi besoin de saigner c'est une erreur aussi évidente que dangereuse. Mais le *bonhomme Roche*y vous répondra toujours, à qui que ce soit, *les livres enseignent cela ... en voulez-vous savoir plus que les livres?* Avec cette grave sentence, le pauvre peuple imbécile se laisse saigner, couper, écorcher, déchirer, souvent estropier, toujours bourreauder, quelquefois tuer lentement.

»Que Pierre Rochey agisse de bonne foi et sans mauvaise intention, je le crois volontiers. Il est même assez connu que ce n'est pas l'intérêt qui le domine. Cependant, ceux qu'il aura tués ou estropiés ne le seront pas moins. Il se mêle aussi de rhabiller les membres cassés ou disloqués, quoique sans y rien entendre, y voyant souvent un mal imaginaire et n'y apercevant souvent point un mal très réel.»⁵⁷

De vingt-cinq ans plus jeune que son frère Pierre, Jean-Joseph Rochey est le plus mal famé de tous les guérisseurs. Dans trois manuscrits au moins, l'abbé Clément trouve à propos de dénoncer ses agissements. Il l'appelle tour à tour «le meige audacieux», «notre Docteur» ou «le Docteur ignorant». Entre 1781 et 1809, par trois fois à notre connaissance, il parle de cet assassin pendu près de Collombey, le 14 mars 1787, pour avoir tué son beau-frère Louis Durier. L'arrogance, l'ivrognerie, la forfanterie et la cruauté caractérisent Jean-Joseph Rochey. Sans qu'il soit mentionné précisément, c'est de lui qu'il doit s'agir dans les lignes suivantes:

⁵⁷ AV, Manuscrits Clément, N° 29, pp. 42-44.

«Un de ces mêmes empoisonneurs de notre vallée, ayant été consulté il y a environ 3 ou 4 ans par un homme qui peut encore le témoigner, pour sa femme qui se trouvait fort incommodée d'une difficulté d'uriner, provenant en partie d'inflammation, le meige audacieux, ou le Docteur ignorant, décida hardiment, sans avoir ni vu, ni examiné ou interrogé cette femme, qu'elle était atteinte de maladie vénérienne, quoique rien de plus faux. Outre que le mari s'efforçait de lui persuader le contraire, il fallut donc s'en tenir au sentiment erroné du prétendu médecin qui, dans l'opinion de son savoir, donna ses remèdes pour cette maladie, (sans doute, des mercuriaux) de sa façon, qui lui ébranlèrent toutes les dents, lui écorchèrent toute la langue et le palais, au moins en soulevèrent l'épiderme et mirent cette pauvre femme presque aux portes de la mort, état déplorable où je me rappelle encore avec horreur de l'avoir trouvée quelque temps après, que son mari tout désolé vint me prier de l'aller voir et soulager s'il était possible, ce que j'entreprenais bien malgré moi; on en sent toutes les raisons... J'eus cependant le bonheur de la tirer d'embarras. Elle a depuis accouché et se porte bien.

»On a vu, ici, couper ou châtrer des enfants par un de ces abominables meiges, *plein d'eau-de-vie*, et l'un desdits enfants mourir de cette opération dans peu.»⁵⁸

Après bien des pages sur les prétendus médecins «sans âme, sans probité, sans religion», l'abbé Clément dessine à larges traits la carrière de Jean-Joseph Roche y:

«Le peuple aveuglé s' imagine bonnement que Roche y est un bon médecin, un habile homme, parce qu'on le dit bon lecteur des vieux écrits, parchemins, etc. Il est vrai qu'on lui connaît du talent et de la facilité à expliquer ces vieux actes. C'est quelque chose pour un paysan sans étude. Mais cela ne fait point un médecin. Où est-ce donc que ledit Jean-Joseph Roche y a étudié et pris ses grades de médecin, de chirurgien, enfin de Docteur? Le veut-on savoir? Le cours de ses études en ce genre a été une tournée de quelques mois dans le pays de Vaud, avec je ne sais quels charlatans, avec qui il fut, il y a quelques années, manger *quelques louis* et dont quelques opérations hardies et téméraires qu'il aura vu faire lui ont servi de règle et de conduite pour venir bourreauder les bonnes gens des Gouvernements de Monthey et St-Maurice, à qui il a eu l'effronterie de se dire ce qu'il n'est point. Voilà notre Docteur!»⁵⁹

Trois ans après la pendaison de Jean-Joseph Roche y, l'abbé Clément s'emporte une seconde fois contre les activités de ce guérisseur:

«Le célèbre Jean-Joseph Roche y, de Val d'Illiez, après avoir exercé pendant plusieurs années dans tout le Gouvernement de Monthey et ses environs la chirurgie et même la médecine, sans études et sans connaissances nécessaires, mais avec une hardiesse et témérité impardonnable et très punissable, agissant en vrai charlatan, en bourreau et véritable empoisonneur, soutenu

⁵⁸ AV, Manuscrits Clément, N° 29, pp. 15-16.

⁵⁹ AV, Manuscrits Clément, N° 29, p. 40.

d'ailleurs d'une manière honteuse et criminelle par plusieurs de ceux qui étaient en droit, en pouvoir, et même obligés d'y apporter remède, il estropia plusieurs personnes, en tua évidemment plusieurs autres par ses remèdes violents et imprudemment administrés pour ne pas dire sans connaissance de cause, enfin par ses opérations cruelles et téméraires de chirurgie faites en bourreau, quelques fois plein de vin, quoique d'ailleurs, s'il eût été cultivé de bonne heure et bien étudié, il eût de bonnes dispositions naturelles pour cet art. Ce misérable jeune homme devint sujet à presque tous les vices, surtout depuis qu'il eut épousé une des trop fameuses Voland des Crettes, la Cécile. C'était un dangereux espion et délateur auprès des gouverneurs qui le protégeaient. J'omets ici les abominations et les crimes nombreux dont il se rendit coupable, pour dire qu'ayant tué Louis Durier, à qui il en voulait, à Buchelieule, la nuit du 7 février 1787, il fut pris le 18 dudit mois, le dimanche, en Morgins, et reconduit sur la place du Val-d'Illicz, ensuite aux prisons de Monthey où il fut gardé jour et nuit par 8 sentinelles jusqu'au mercredi 14 mars 1787, qu'il fut pendu aux potences de La Barmaz. (...) Quoique d'une petite taille et même naturellement peureux, il s'était rendu redoutable dans toute la vallée d'Illicz et même à Troistorrents. Chacun le craignait, vu qu'on le savait ordinairement être armé d'un pistolet et qu'il faisait à plusieurs des menaces, soit à ceux qui désapprouvaient sa conduite ou à ceux qui ne voulaient pas lui prêter de l'argent.»⁶⁰

Dans les lignes qu'il lui consacre en 1807, l'abbé Clément ajoute qu'«il était très hardi et téméraire dans ses opérations et bourreaudait sans pitié, tuait des enfants voulant guérir des hernies». Puis, il conclut, à la hâte: «On ferait un volume de ses vilains exploits.»⁶¹

Le dernier de la bande des quatre charlatans principaux du val d'Illicz s'appelle Jean-Louis Avanthay. En 1807, l'abbé Clément le dit uniquement «hardi et téméraire»⁶². Il est heureusement plus prolixe à son sujet dans son *Mémoire sur le charlatanisme*:

«Pour ce qui est de Jean-Louis Avanthay, vulgo Jean-Louis à Onestine, de Champéry, qui s'ingère aussi de pratiquer la médecine, la chirurgie ou du moins la saignée et le rhabillage, sans autre étude que de savoir un peu lire, il a déjà risqué plusieurs fois d'estropier plus d'une personne, savoir un des garçons de feu Jean-Maurice Grenon, soit de sa veuve Marie-Christine Meilleret, en lui faisant fondre, dissoudre et pourrir toutes les chairs d'une jambe sous prétexte de lui guérir une fracture. Il risqua d'estropier Cécile Rey-Borrazon par une saignée au bras, voulant trop jouer du leste. Quel remède hypnotique avait-il donné à Jean ou à Pierre Exhenry son frère *qui vix evigilari potuit* (qui put avec peine être maintenu en vie)? Le même Avanthay, étant une fois pour saigner une femme chez laquelle je me trouvais, curieux de voir sa lancette qu'il avait déposée sur la table pendant qu'il faisait la ligature au bras, je frémis de la *trouver crochue au bout*, de sorte que je pouvais me l'accrocher et

⁶⁰ AV, Manuscrits Clément, N° 65, pp. 180-182.

⁶¹ DONNET, N° 5, p. 25.

⁶² DONNET, N° 5, p. 26.

laisser suspendue dans l'ongle; j'eus même bien de la peine de l'en faire convenir; il l'aiguisa un peu sur une pierre car la saignée était pressante. *Nihil tamen mali* (rien de mal cependant)!»⁶³

L'énumération des guérisseurs se poursuit avec la mention de Jean-Antoine Grenon «qui en a expédié deux avec de l'émétique», de Pierre-Maurice Avanthay-Doron, «très hardi et téméraire» avant que de s'établir en Haute-Savoie où il décède en 1829, de Joseph-Maurice Exhenry, enfin, «qui avait tort de se mêler de médecine sans études pour cela»⁶⁴. Au sujet de ce dernier, l'abbé Clément ajoute ailleurs qu'il «ne rougit point de dire en face à Louis Marclay qu'il a tué des tels et tels par ses remèdes de cheval. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il est assez ignorant et assez imprudent pour cela»⁶⁵.

Les empiriques sévissent aussi dans les autres régions du Valais. Orgueilleux de leur art en dépit de leur ignorance, sûrs d'eux-mêmes malgré leurs échecs et incapables de discerner leurs limites, ils opèrent dans presque toutes les localités. On trouve très rarement leur mention dans les écrits contemporains. Ils existent pourtant si l'on fait confiance à l'abbé Clément: «Il n'y a peut-être guère de paroisses dans le pays où il ne se rencontre quelques-uns de ces êtres dangereux.»

Le vicaire de Val-d'Illiez ne se borne pas à relever l'identité des guérisseurs qu'il dénonce, ni à décrire leurs activités répréhensibles. Il réclame, et cela maintes fois, une intervention efficace des autorités pour mettre un terme à leurs agissements:

«Qu'on examine tous ces meiges, ces rhabilleurs, ces charlatans, soit étrangers ou patriotes, tous ces ignorants et téméraires opérateurs, pour ne pas dire ces bouchers ou bourreaux, qui sont la peste de la société humaine, ces meurtriers effrontés, ces sangsues dangereuses et souvent mortelles ou mortifères! Qu'on fasse examiner (par des médecins ou chirurgiens intelligents et capables) cette classe impertinente et si funeste à l'Etat de soi-disant médecins ou chirurgiens! Qu'on leur fasse, tout au moins, subir un examen de bonne chirurgie, sans parler de médecine, et tout sera bientôt décidé, en suivant les règles de la conscience et de l'équité puisqu'ils en sont visiblement incapables!»⁶⁶

Ce type d'exclamations se poursuit pendant plusieurs lignes avant de se terminer par ce vœu: «Que ne puis-je contribuer à détruire le charlatanisme!»

Le Conseil de santé

Quand l'abbé Clément demande la surveillance des guérisseurs et l'examen de leurs connaissances, il n'innove pas. Il se borne à réclamer l'application des dispositions légales que les autorités tiennent souvent pour lettre

⁶³ AV, Manuscrits Clément, N° 29, pp. 49-50.

⁶⁴ DONNET, N° 5, p. 26.

⁶⁵ AV, Manuscrits Clément, N° 29, p. 50.

⁶⁶ AV, Manuscrits Clément, N° 29, p. 13.

morte. Les contraintes de la loi sont codifiées dans un Abscheid de mai 1760. Il est ainsi défendu «à tous médecins étrangers, chirurgiens, rhabilleurs, opérateurs, établis dans le pays ou de passage, de donner ou de vendre des remèdes, d'entreprendre des cures ou des opérations, avant d'avoir été examinés et approuvés par les médecins valaisans» ⁶⁷. Selon J.-B. Bertrand, l'article 18 réserve aux communes le droit d'autoriser ces personnes à pratiquer leur art ⁶⁸.

Au fort de l'automne 1798, quand le régime helvétique s'organise en Valais, la Chambre administrative désigne les trois membres du Bureau de santé, soit les médecins Emmanuel Gay, Hildebrand Schiner et Maurice Odet ⁶⁹. On n'entend plus dès lors parler de l'activité de cet organisme. Tout laisse supposer que le laisser-aller en ce domaine révèle l'incurie des autorités de l'Etat et la faiblesse des pouvoirs locaux. S'adressant à Talleyrand, le 1^{er} janvier 1807, Derville-Malécharde traite de «l'anarchie qui règne parmi ces oligarques illettrés et du despotisme qu'exercent sur les étrangers et leurs concitoyens les communiers demi-sauvages et demi-civilisés du Valais» ⁷⁰. Conscient du mécontentement de la France, le Conseil d'Etat, entreprend, par touches successives, d'assainir la situation.

Dans le domaine de la santé publique, le gouvernement envisage la création d'une institution dont relèveraient tous les aspects de la médecine et de l'hygiène. Il la propose à la Diète, le 1^{er} décembre 1806. Elle ne bouleverse pas les habitudes puisqu'il s'agit d'une mesure «qui doit du moins empêcher que chaque ignorant s'avise de faire le médecin et le chirurgien». Puis il poursuit: «C'est pourquoi nous avons pensé d'établir un protophysicien et un Conseil de santé de la République, et de défendre tout exercice en médecine et chirurgie sans l'approbation du protophysicien.» ⁷¹ La Diète estime qu'elle ne dispose pas de suffisamment de temps, avant la fin de la session, pour étudier cette question. Elle précise sa position aux conseillers d'Etat:

«Elle a donc cru devoir se borner à vous recommander de doubler de surveillance sur les médecins roulants étrangers, en les repoussant autant que possible et en ne leur accordant des patentes ou permissions que dans les cas extrêmement rares où leur capacité et probité vous seraient parfaitement connues. Tous ces motifs réunis ont décidé la Diète à ajourner momentanément ces objets malgré qu'elle paraissait convaincue, sinon de leur nécessité absolue, du moins de leur utilité.» ⁷²

⁶⁷ Extrait, p. 488, de Jean GRAVEN, *Essai sur l'évolution du droit pénal valaisan jusqu'à l'invasion française de 1798, précédé d'une étude générale des sources et des institutions législatives et judiciaires*, Lausanne, 1927, 537 p.

⁶⁸ BERTRAND, p. 637.

⁶⁹ A.-J. de RIVAZ, p. 91.

⁷⁰ Cité, p. 148, dans SALAMIN, N° 2.

⁷¹ AV, Intérieur, vol. 170, pp. 143-144.

⁷² AV, Intérieur, vol. 170, pp. 1-2 et 7, du 3 décembre 1806.

Au cours de la session de mai 1807, les députés et le Conseil d'Etat s'entendent aussitôt sur le libellé de l'article 1 de la loi du 27 mai 1807:

«Art. 1. Le Conseil d'Etat est autorisé à nommer un protomédecin de la République et lui adjoindre deux membres de l'art pour les cas qui méritent des délibérations et ces trois membres formeront le Conseil de santé.»⁷³

Des divergences s'élèvent à propos de l'article 2. On est unanime à exiger un examen pour tout praticien étranger ou valaisan venant de l'étranger. La Diète propose l'adjonction suivante: «Sont néanmoins exceptés les médecins et chirurgiens du voisinage, lesquels pourront exercer leur art s'ils sont approuvés par leur gouvernement et auxquels le protomédecin expédiera l'approbation nécessaire sur la simple exhibition d'une copie authentique de leurs diplômes.» Le Conseil d'Etat recommande l'omission de cette disposition. Les Valaisans, dit-il, n'ont pas à accorder des faveurs aux Vaudois: «Nos voisins ne peuvent au reste pas se plaindre si l'on les traite comme ils traitent les nôtres et comme nous traitons les nôtres.» En outre, tandis que les députés demandent qu'aucun candidat «ne pourra exercer son art sans avoir été auparavant approuvé par le protomédecin», le Conseil d'Etat préfère la formulation «sans avoir été auparavant approuvé par le Conseil de santé»⁷⁴. Finalement, l'article 2 attribue au Conseil de santé le pouvoir d'agréer les candidats sous réserve d'examen. Il se termine par la réserve suivante: «Sont néanmoins exceptés les médecins et chirurgiens du voisinage approuvés par leur gouvernement et qui seraient appelés par un malade, lesquels pourront continuer leur art, sauf la réciprocité.» Par l'article 4, les rhabilleurs sont compris dans la classe des chirurgiens. Pour conclure, les contrevenants sont passibles d'une amende « dont le minimum sera de 25 francs et le maximum de 50; en cas de récidive, l'amende sera de 100 francs et le maximum de 200.»

La législation relative au Conseil de santé ne subit plus de modification avant l'époque de la Restauration. Du fait du rôle qui lui est attribué, ce Conseil n'a pas à proposer des mesures prophylactiques quand sévissent des épidémies, ni à rechercher des remèdes aux affections qui touchent particulièrement la population: les goitres et le crétinisme. Dans deux domaines au moins, il apporte sa contribution bénéfique: la formation des sages-femmes et la lutte contre la petite vérole.

La formation des sages-femmes

Ignorantes de toute connaissance médicale et souvent indifférentes à l'hygiène même élémentaire, trop de femmes se sentent des dons d'accoucheuses et deviennent pour les parturientes aussi dangereuses que les «meiges» et les charlatans. L'abbé Jean-Maurice Clément les dénonce donc et souhaite, contre elles, l'intervention de l'Etat:

⁷³ *Lois de la République du Valais*, t. 1, pp. 253-254.

⁷⁴ AV, Intérieur, vol. 170, notes de la commission dans pp. 3-5 et 129-130. Mêmes notes de la commission dans AV, M 28, pp. 92-94.

«On doit mettre dans la même classe les prétendues sages-femmes, aussi ignorantes dans cette profession dangereuse et importante. Pourquoi n'y a-t-il pas ici comme dans la plupart des autres Etats bien policés, un ordre rigoureux qui oblige chaque communauté de faire donner par un chirurgien habile ou par une femme bien instruite, les instructions les plus nécessaires à cet égard à un certain nombre de femmes, et cela en proportion de la population de chaque paroisse? Cette sage mesure épargnerait bien des maux spirituels et corporels! A quoi servent à ce sujet les ordonnances épiscopales, si elles ne sont pas appuyées par l'autorité séculière?»⁷⁵

Ce n'est qu'à l'occasion de la diète de novembre 1804 que le souhait de l'abbé Clément se réalise en partie. Dans son message aux députés, du 26 novembre, le Conseil d'Etat reconnaît «l'ignorance de la plus grande partie des sages-femmes dans ce pays aussi bien que la nécessité d'y remédier»⁷⁶. Le même jour, les députés décident l'organisation de cours de formation pour les accoucheurs et les sages-femmes. La loi autorise le Conseil d'Etat à désigner un professeur chargé de donner «des leçons sur l'art d'accoucher à toutes les femmes qui voudraient y assister». Chaque dizain a l'obligation d'envoyer à ses frais «une personne intelligente» pour suivre cet enseignement. Une fois revenue dans son dizain, celle-ci se fera le professeur des femmes que chaque commune doit former à ses frais en cette matière.

Six mois après la fin du cours organisé par l'Etat, la profession d'accoucheur et de sage-femme est réglementée comme suit, selon l'article 5 de la loi:

«Il est défendu, sous peine de 30 francs, d'exercer l'état d'accoucheur ou de sage-femme, à toutes les personnes qui ne seraient pas nanties d'une attestation constatant qu'elles en ont les qualités et les connaissances nécessaires, signées du professeur ou de la personne de son dizain instruite par lui, et visées par le président du dizain respectif, sauf le cas de nécessité.»⁷⁷

L'ouverture du cours est prévue pour le 1^{er} avril 1805. Le Dr Emmanuel Gay est désigné pour le donner. Afin que son enseignement soit efficace, le Département de l'intérieur insiste pour que les sages-femmes envoyées à l'école sachent lire. Et l'autorité de poursuivre: «Le professeur regarde cette condition comme assez essentielle, afin qu'elles puissent profiter, et pendant leur séjour à Sion et après leur retour dans leur domicile, des livres que le gouvernement leur mettra dans les mains pour leur instruction.»⁷⁸

Le Conseil du dizain de Sierre craint des dépenses élevées. Réuni le 25 février 1805, il suggère que le Dr Mathias Monnier instruisse les candidates

⁷⁵ Cité, p. 178, dans J.-E. TAMINI et Pierre DÉLÈZE, *Essai d'histoire de la Vallée d'Illicz*, St-Maurice, 1924, 422 p.

⁷⁶ AV, Intérieur, vol. 170, pp. 127-128, du 26 novembre 1804.

⁷⁷ AV, Intérieur, vol. 170, pp. 135-137, loi du 26 novembre 1804. *Lois de la République du Valais*, t. 1, pp. 202-203 et *Bulletin officiel*, du 3 février 1805.

⁷⁸ AV, M 59, N° 19, du 23 février 1805.

à Sierre même et que celles-ci soient formées, pour la pratique, par une sage-femme de Venthône dénommée Berclaz, née Walther ⁷⁹. Trois personnes seulement se présentent à l'ouverture du cours. Elles viennent des dizains de Loèche, de Monthey et d'Hérémente. Il ne leur reste qu'à retourner chez elles car le Département estime qu'il ne vaut «pas la peine de salarier un professeur pour 3 personnes seules» ⁸⁰. Dans sa séance du 9 avril, le Conseil d'Etat diffère le cours au 1^{er} novembre ⁸¹.

Le président du dizain de Monthey, Jean Devantéry, n'est pas certain de trouver une candidate pour cette date. Il fonde son opinion sur l'esprit routinier de la population, dont il donne un exemple adéquat. Du vivant du banneret Pierre-Louis Du Fay, mort en 1788, on avait envoyé une jeune monthey-sanne dans le Pays de Vaud pour y apprendre la profession d'accoucheuse. «Elle a dû, poursuit-il dans sa lettre à Charles-Emmanuel de Rivaz, revenir très instruite; on la poussait beaucoup comme telle et aucune femme n'a plus voulu s'en servir au bout de quelques mois. Ce qui est arrivé, dit un proverbe arabe, est ce qui arrivera. Pour lui donner l'exclusion, on la disait indiscreète; mais au fond, c'était que les femmes voulaient accoucher à l'ancienne mode. Par là, ses talents devinrent inutiles. Voilà une esquisse du génie valaisan qui perce toujours.» ⁸²

Mathias Tabin, président du dizain de Sierre, doute de trouver des candidates qui sachent à la fois lire et écrire. «Je crains, dit-il, que des personnes de bonne maison ou famille ne voudront pas se laisser employer et les personnes de la campagne ou des habitantes de bourgs seront rares qui sachent lire et écrire comme il devrait être.» ⁸³ Il semble qu'il y ait un peu de mauvaise foi dans cette attitude car le Conseil d'Etat n'exigeait que la connaissance de la lecture.

Une nouvelle chance est apportée ensuite à l'ouverture du cours. Elle est due au Dr Emmanuel Gay qui demande son report au 1^{er} décembre car «les récoltes se trouvent toutes retardées par une suite du mauvais temps» ⁸⁴. Le Conseil d'Etat accède à cette proposition. Tous les dizains ne sont pourtant pas satisfaits. Ainsi, celui de Monthey dont le nouveau président, Pierre-Louis Du Fay, réclame pour ses communes le remboursement des 24 francs versés à l'élève qui s'est déplacée à Sion pour le cours du mois d'avril. Son dizain estime qu'il n'est pas «naturel qu'il soit victime de la désobéissance ou de la négligence des autres dizains. Il demande en outre qu'on lui assure le remboursement des frais inutiles qu'il serait dans le cas de faire à l'avenir au même sujet» ⁸⁵. Le 4 janvier 1806, le dizain de Monthey veut bien «se désister

⁷⁹ AV, Intérieur, thèque 176, fasc. 1, N° 1, Adrien Bonivini, président du dizain de Sierre au Conseil d'Etat, du 7 mars 1805.

⁸⁰ AV, M 74 bis, au 9 avril 1805.

⁸¹ AV, M 59, N° 113.

⁸² AV, Intérieur, thèque 176, fasc. 7, N° 1, du 2 mai 1805. Voir aussi BERTRAND, p. 662.

⁸³ AV, Intérieur, thèque 176, fasc. 1, N° 2, au conseiller d'Etat chargé de l'Intérieur, du 11 juillet 1805.

⁸⁴ AV, M 59, N° 209, lettre circulaire du 5 octobre 1805.

⁸⁵ AV, Intérieur, thèque 176, fasc. 7, N° 3, au conseiller d'Etat chargé de l'Intérieur, du 22 novembre 1805.

de sa réclamation sous la condition qu'on ne lui occasionnera pas de nouveaux frais frustratoires contre lesquels il proteste de la manière la plus formelle en envoyant la personne qu'il a choisie pour être instruite dans l'art des accouchements et qui sera actuellement rendue à sa destination»⁸⁶.

Finalement, le cours de formation se déroule durant les mois de janvier et de février 1806. Il se termine le 3 mars par une cérémonie officielle au cours de laquelle des prix sont distribués aux quatre meilleures élèves⁸⁷.

En dépit des efforts des autorités, les empiriques poursuivent leurs méfaits. Leur ignorance entraîne parfois la mort. L'on comprend aisément la profonde tristesse de Jean-Louis Collomb dont l'épouse pâtit de l'activité éhontée du faux accoucheur de Vouvry, Emmanuel Carraux. Voici l'essentiel de la lettre que l'ancien secrétaire de la Chambre administrative écrit au Dr Emmanuel Gay, le 8 janvier 1807, pour lui expliquer son drame:

«Mon épouse, ayant, il y a quelques mois, accouché assez heureusement, l'ignorante sage-femme que nous avons dans cette commune, ne sachant venir à bout de retirer l'arrière-faix, après une heure de soins à cela, sans user d'aucun remède extérieur, s'en va appeler un particulier d'ici nommé Emmanuel Carraux qui, comme vous ne manquez point de le savoir, se mêle de médecine, de chirurgie, de symbologie, etc., sans patente, sans théorie, sans connaissances anatomiques, en un mot, sans avoir subi aucun examen quelconque, (car à peine sait-il lire sa prière).

»Cet homme-là arrive et, sans éprouver aucun remède ni aucune industrie quelconque, se met d'abord en ouvrage d'entrer avec le bras et, à quatre ou cinq voyages, il enlève avec les griffes tout ce qu'il veut, de sorte qu'après le dernier voyage la patiente se mit à expirer et tout fut fini.»

Aussi Collomb pleure-t-il la perte de son épouse «qui pouvait passer pour une des plus agréables et des meilleures femmes de la commune». Puis il poursuit:

«Mon but principal est ici de vous faire observer avec quelle insouciance et impolice les autorités laissent travailler sur la vie des citoyens tout charlatan qui ose se mettre en avant, des gens qui n'ont, je ne dis pas seulement subi aucun examen, mais même qui n'ont jamais fait aucune étude. (...) Un coquin pareil à celui que j'annonce devrait être pendu et, dans ce pays-ci, je n'ose pas seulement espérer de le voir interdire.»⁸⁸

Quelques jours plus tard, il revient sur son malheur dans une lettre à Charles-Emmanuel de Rivaz qu'il a bien connu à l'époque de la République helvétique. Après avoir raconté la fin tragique de son épouse, il exprime des réflexions dignes d'intérêt:

«La commune a tort de n'avoir envoyé personne à l'école subir un examen d'accoucheur à Sion, malgré les publications faites par les autorités il y a quelques années. On a laissé le village exposé à des ignorantes femmes qui

⁸⁶ AV, Intérieur, thèque 176, fasc. 7, N° 4, du même au même.

⁸⁷ AV, M 52, N° 1811, le Département de l'intérieur au président du dizain d'Entremont, François-Emmanuel Joris, du 23 mars 1806.

⁸⁸ AV, Intérieur, thèque 183, fasc. 1, N° 2.

sont très savantes quand il n'y a rien à savoir, quand tout va bien de lui-même; et quand il survient le moindre embarras, elles ne savent qu'appeler un autre ignorant que vous connaissez aussi bien que moi pour Emmanuel Carraud qui exerce imprudemment la médecine, la chirurgie, la symbologie, etc., sans aucune étude, théorie, ni examen quelconque.»⁸⁹

L'opinion du président Jean Devantéry et les réflexions de Jean-Louis Collomb coïncident avec les observations du Conseil d'Etat aux députés, contenues dans son message du 1^{er} décembre 1806:

«Nous remarquons avec douleur que notre pays est celui où l'on s'inquiète le moins de cette belle partie d'humanité, de veiller à la conservation de ses semblables. Un chacun peut y faire le médecin et le chirurgien, estropier, peut-être tuer par le défaut de connaissances, et nous voyons reprendre personne.»⁹⁰

Il déplore ensuite le désintérêt des communes pour les cours de formation des sages-femmes et il avoue «qu'on méprise impunément le dispositif» de la loi du 26 novembre 1804. Qu'ils sont insistants, les souhaits qu'il exprime finalement!

«Il faut prolonger cette instruction intéressante pour l'humanité et pour les principes de notre sainte religion; il faut tâcher que l'on augmente chaque année le nombre des accoucheurs et des femmes instruites; il faut tâcher enfin que dans chaque commune il y en ait une par la suite du temps.»

Comme la session d'hiver s'achève le 3 décembre, les députés préfèrent différer jusqu'au mois de mai 1807 l'adoption d'une loi additionnelle à celle du 26 novembre 1804. Au cours des débats, les députés constatent «l'épuisement où se trouvent la plupart des communes sous le rapport financier»; ils considèrent aussi «combien le peuple valaisan montre de répugnance à toutes les mesures de contrainte»; ils se bornent donc à rendre facultative la fréquentation du cours et à permettre au Conseil d'Etat «d'accorder des primes modérées» aux participantes⁹¹. Vraiment, la loi du 27 mai 1807 n'apporte qu'un progrès insignifiant.

L'application des lois du 26 novembre 1804 et du 27 mai 1807 implique la collaboration des présidents des dizains et des communes. Mais les susceptibilités locales, les rivalités de personnes, la crainte des dépenses, la force de l'esprit de routine, tout concourt à rendre vaines ces lois pourtant fort utiles. Le Conseil d'Etat le regrette avec amertume dans son message aux députés, du 1^{er} décembre 1808:

«Si le Conseil d'Etat ne peut obtenir que MM. les présidents de dizain mettent de l'exactitude à exécuter la loi et à correspondre avec lui dans des choses où il n'y a ni intérêt local, ni considération personnelle à ménager, que sera-ce dans les choses qui rencontrent de la résistance dans les esprits? Le gouvernement devrait être secondé dans ceci par le vénérable clergé. C'est une

⁸⁹ AV, Rz, cart. 55, fasc. 26, N° 3, du 13 janvier 1806.

⁹⁰ AV, Intérieur, vol. 170, pp. 143-144.

⁹¹ AV, Intérieur, vol. 170, notes de la commission dans pp. 4 et 130-131, texte de la loi dans pp. 155-156. Mêmes notes de la commission dans AV, M 28, pp. 94-95.

des choses prescrites aux curés et aux communes dans les visites épiscopales que d'établir une sage-femme. Ne serait-il pas naturel que les pasteurs veillasent à ce que leurs paroisses envoyassent de suite à l'instruction publique ouverte par le gouvernement? Car qu'est-ce qu'une sage-femme si elle n'est pas instruite?»⁹²

Des souhaits à la réalité, la marge est importante. Le président du dizain d'Entremont détaille au responsable du Département de l'intérieur les raisons des réticences dont se plaint le gouvernement:

«Primo, les personnes qui, par leurs dispositions naturelles, par leur éducation, seraient vraiment propres sont rares et difficiles à trouver; ensuite, parmi celles-ci, celles qui veulent se prêter à quitter leur endroit pour aller dans une ville où tout les gêne et les embarrasse sont encore plus rares et enfin, qu'est-ce qui peut les engager à quitter leurs ménages, leurs douces habitudes? Rien.»⁹³

De fait, le Conseil d'Etat se rend compte qu'il importe au plus haut point que les autorités ecclésiastiques soutiennent ses efforts dans ce domaine de la santé publique. Le 21 novembre 1809, dans une lettre aux députés, il déplore que seules douze personnes ont suivi le cours pour accoucheuses. La plupart proviennent de la partie francophone du pays. Aussi les frais ne sont-ils supportés que par une fraction de la République. Les dizains intéressés pourraient rechigner à cause du montant de la dépense et souhaiter l'abandon du cours. Ne faudrait-il pas intervenir auprès de l'évêché?

«Cet objet, note le Conseil d'Etat, doit particulièrement intéresser Sa Révérendissime Grandeur. Elle oblige, dans ses visites épiscopales, tous les curés à établir dans leur paroisse une sage-femme. Elle doit désirer que celles qui prennent cette profession se mettent à même de donner aux femmes en couches et aux enfants nouveaux-nés les secours de l'art, en même temps que les soins religieux; et elles reçoivent cette double instruction au cours d'accouchement. Le Conseil d'Etat espère donc que le Révérendissime Evêque voudra bien lui-même exciter le zèle des révérends curés et encourager, dans leur paroisse ou dans l'arrondissement de plusieurs, une femme propre à la profession de sage-femme à venir suivre le cours; et nous proposons à la Diète de se joindre au Conseil d'Etat pour en faire l'invitation à Sa Grandeur.»⁹⁴

Pour l'étude de ce problème, les députés désignent une commission. Celle-ci formule aussitôt des propositions détaillées. Elle demande l'abrogation des lois du 26 novembre 1804 et du 27 mai 1807, l'adoption d'une nouvelle loi par laquelle le cours serait obligatoirement établi «jusqu'à ce que le pays soit suffisamment pourvu de sages-femmes», la prise en charge des frais par les dizains pour un nombre d'élèves proportionné à celui des députés et la durée du cours étendue sur trois mois. Pour que les élèves donnent satisfaction, il faudrait qu'elles soient «choisies par le Conseil du dizain, à tour dans

⁹² AV, Département de Justice et Police, Police des juriconsultes, thèque 1, N° 1.

⁹³ AV, Intérieur, thèque 176, fasc. 5, N° 2, du 13 décembre 1809.

⁹⁴ AV, Intérieur, vol. 170, pp. 159-161.

chaque commune en commençant par les plus peuplées»; qu'elles le soient «parmi celles qui sauraient au moins lire, dont l'âge ne surpasserait celui de 30 ans, ou au moins ne s'en éloignerait pas beaucoup, reconnues probes, de bonnes mœurs, naturellement intelligentes, d'un tempérament propre à supporter les veilles et les fatigues, conformées convenablement pour la pratique des accouchements et exclusivement parmi celles munies de bonnes attestations de MM. les curés dans le cas que Sa Grandeur participerait à la dépense de leur instruction». En compensation de leurs peines, les sages-femmes recevraient une rétribution de deux à quatre francs «par chaque accouchement naturel selon la fortune de l'accouchée» et seraient exemptées de toutes les charges et dépenses municipales ordinaires telles que «corvées, tailles, droit d'habitation, de logements militaires» en même temps qu'elles bénéficieraient des avantages attachés aux bourgeoisies pour aussi longtemps qu'elles exerceraient leur activité ⁹⁵.

Le 27 novembre, la Diète transmet ces suggestions au Conseil d'Etat qui trouve inutile l'abrogation des lois antérieures et inopportune l'adoption d'une nouvelle «dont on ne pourrait pas se promettre plus d'effet que des précédentes». Par ailleurs, les mesures d'encouragement préconisées par les députés relèvent presque toutes des communes dont il faut respecter les prérogatives. Il n'entre pas non plus dans les vues du gouvernement d'inviter l'évêque à contribuer aux dépenses causées par ce cours. En conclusion, il ne reste qu'à espérer la continuation de l'appui des ecclésiastiques et une bonne volonté accrue de la part des communes. Il sera temps, au vu des résultats obtenus, de proposer de nouvelles dispositions légales ⁹⁶. Elles ne viendront pas avant longtemps.

Au sujet des goitreux et des crétins

Peut-on ne pas s'étonner que le Conseil de santé ne se soit pas préoccupé de l'existence des nombreux goitreux et crétins qui vivaient surtout dans la vallée du Rhône, de Martigny jusqu'aux abords de Sierre? Leur présence accrédite les observations des géographes de la Renaissance jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, celles des voyageurs en quête du «bon sauvage» quand la sensibilité préromantique prend la place de «la fureur de l'histoire naturelle» et celles que l'*Encyclopédie*, dans sa parution de 1754, avait fixée dans l'esprit des lecteurs.

L'existence d'un crétinisme endémique dans les régions alpestres est connue depuis fort longtemps. Il a sévi dans notre pays tout comme dans la Maurienne, le Dauphiné, la vallée d'Aoste et la Lombardie. Pendant près de trois siècles, les écrivains ont faussement établi une intime relation entre les

⁹⁵ AV, Intérieur, vol. 170, pp. 163-166.

⁹⁶ AV, Intérieur, vol. 170, pp. 167-168.

notions de crétinisme et de goitre. De plus, ils ont souvent ouvert des débats sur l'idée que les familles se faisaient de leurs crétins. Fallait-il les considérer comme des gens tarés dont on a pitié ou comme des individus irresponsables dont il faut reconnaître l'incapacité à commettre le mal? Représentaient-ils une charge pour leur entourage ou étaient-ils des anges protecteurs?

Il est superflu de remonter à l'époque de la Renaissance pour délimiter la matière de cette étude ⁹⁷. Des prodromes de la Révolution jusqu'à la fin de l'Empire napoléonien, les deux thèses du débat sont soutenues simultanément. On les rencontre maintes fois mentionnées dans les récits des naturalistes, des voyageurs et des militaires. Des médecins s'intéressent ensuite aux goitreux et aux crétins. Ils présentent l'avantage d'être Valaisans eux-mêmes. Leurs observations sont effectuées sur de nombreuses années et dans des circonstances qui leur sont familières. Elles méritent donc de retenir notre attention. Dans les deux types de témoignages, on côtoie le pittoresque, l'anecdotique. N'est-ce pas une invitation à les approcher?

Le regard des étrangers

Au milieu du XVIII^e siècle, au mois d'octobre 1754, une publicité scandaleuse pour les Valaisans commence à la suite des remarques que l'*Encyclopédie* fournit pour expliquer le terme *crétin*:

«On donne ce nom à une espèce d'hommes qui naissent dans le Valais en assez grande quantité, et surtout à Sion leur capitale. Ils sont sourds, muets, imbéciles, presque insensibles aux coups, et portent des goitres pendants jusqu'à la ceinture; assez bonnes gens d'ailleurs, ils sont incapables d'idées, et n'ont qu'une sorte d'attrait assez violent pour les plaisirs des sens de toute espèce, et leur imbécillité les empêche d'y voir aucun crime. La simplicité des peuples du Valais leur fait regarder les Crétins comme des anges tutélaires des familles...»

Victor Capperonnier de Gauffecourt, secrétaire du résident de France à Genève et directeur des fournitures de sel pour le Valais, déplore la bourde des rédacteurs car ses «chers Valaisans s'en sont extrêmement formalisés» ⁹⁸. Un rectificatif paru au printemps 1756, en tête du tome VI de l'*Encyclopédie*, ne dissipe pas l'image désavantageuse de notre population. Les trompettes de la renommée ne sonnent heureusement pas toutes à l'unisson.

La calomnie est pourtant faite et ses conséquences ont la vie longue. Preuve en est William Coxe qui a traversé le Valais.

⁹⁷ La plus récente publication sur ce sujet, celle de Max LINIGER-GOUMAZ, *De l'éradication du crétinisme et autres phénomènes remarquables...*, éd. de l'Aire, 1989, 256 p., n'apporte malheureusement rien de nouveau. En particulier, elle ne mentionne même pas les apports des médecins valaisans de l'époque napoléonienne dont les sources sont pourtant aisément accessibles.

⁹⁸ Sur ce drame mineur, voir Bernard GAGNEBIN, *Rousseau et le Valais (avec des documents inédits)*, dans *Vallesia*, t. XXI, Sion, 1966, pp. 169-188.

Après de fortes études à l'Université de Cambridge, il s'occupe de précepteur; il entre dans les ordres et il s'applique à écrire de nombreux ouvrages d'histoire politique et constitutionnelle. Au cours de ses voyages dans différents pays, il s'instruit parmi les hommes de son état et il n'observe que très superficiellement les petites gens. Comme la plupart de ses contemporains cultivés, il se jette dans «la fureur de l'histoire naturelle». Il en résulte pour notre pays les fameuses *Lettres de M. William Coxe à M. W. Melmoth, sur l'état politique, civil et naturel de la Suisse...* qui fixent pour longtemps la notion erronée des Valaisans goitreux et idiots. Pourquoi ne pas relire une page au moins de ce naturaliste célèbre? On y apprend les causes physiques et morales auxquelles on attribue l'existence des goîtres à la fin du Siècle des lumières:

«Parmi les causes physiques, un air malsain, et des eaux peu salubres, doivent être mis au premier rang, surtout les eaux qui dans les lieux que j'ai désignés sont stagnantes et chargées de particules de tuf. Les torrents formés par les neiges fondues dissolvent dans leurs cours cette substance ou d'autres substances semblables, et l'on a attribué à l'eau de neige seule les effets dus à un mélange qui existe sûrement partout où cette eau en a de mauvais. On m'a montré divers amas de ces eaux croupissantes, dans lesquelles je n'aurais jamais cru qu'une créature pût puiser sa boisson.

»On peut, je crois, mettre au nombre des causes morales de la même infirmité, l'inconcevable paresse de ce peuple. Il ne lui arrive presque jamais de se précautionner contre la mauvaise qualité de ses eaux, ni de chercher des remèdes contre ses fâcheux effets. Il se résigne indolemment à toutes les conséquences qui en peuvent résulter, et néglige entièrement ce qui pourrait les détourner ou les éloigner.

»Les causes qui produisent les goîtres influent probablement aussi sur l'idiotisme, car dans toutes les parties du Valais où les goîtres abondent, l'imbécillité est commune. Telle est l'étroite et inexplicable connexion du corps et de l'âme, que l'un suit toujours la condition de l'autre. Le corps souffre quand l'âme est profondément affectée par la mélancolie ou le chagrin, et de même notre enveloppe matérielle n'est jamais ébranlée par de longues maladies et de maux cuisants sans que notre jugement dépérisse avec elle. Ce n'est donc pas hasarder une conjecture dépourvue de fondement que de supposer que dans les infirmités dont il est question, l'esprit cède à l'impression des mêmes causes qui affectent le corps, ou, en d'autres termes, que les mêmes eaux qui obstruent les vaisseaux et font naître les goîtres, occasionnent de même l'obstruction mentale et l'imbécillité. Mais il est encore une cause morale qui va de pair avec les causes physiques, et qui doit entrer en considération; c'est la négligence avec laquelle la classe inférieure du peuple élève les enfants. Ceux-ci, abandonnés comme les animaux du dernier rang, se traînent avec eux dans la boue, se rassasient et se désaltèrent comme eux de tout ce qui se présente à leurs appétits déréglés.»⁹⁹

⁹⁹ Voir t. 2, pp. 33-34, de William COXE, *Lettres de M. W. Coxe à M. W. Melmoth sur l'Etat politique, civil et naturel de la Suisse, traduites et augmentées des observations faites dans le même pays par M. Ramond de Carbonnières*, 2 vol., Paris, 1781-1782.

Quel est donc l'aspect de ces hommes qu'on dit goitreux et crétiens? L'année même où éclate la Révolution française, le géographe François Robert les a minutieusement décrits dans son *Voyage dans les huit cantons suisses, les Grisons, le Valais et autres pays et Etats alliés, ou sujets des Suisses*:

«Les crétiens sont des hommes petits, rabougris, imbéciles, qui ne parlent pas, qui n'entendent pas, qui sont presque insensibles aux coups. Ils sont bour-soufflés, joufflus; ils ont le visage large et plat, les yeux éteints, le nez écrasé, les lèvres décolorées, le teint livide, jaunâtre tirant au vert. Leurs chairs sont moiles et sans ressort: leur démarche est mal assurée, ils marchent en se balançant, se soutiennent à peine: quelques-uns même, quoique très rarement, ne peuvent se soutenir; leurs sens sont émoussés ou presque éteints. Il s'en trouve de si mal organisés que, dans tout le cours de leur vie, ils ne se levèrent jamais de leur place, et qu'à peine les besoins de la vie les plus pressants excitent en eux quelque signe de sensation ou d'idée; en général, ils présentent l'aspect d'une race d'hommes dégradée, dégénérée, dénaturée, abâtardie: il m'a semblé qu'ils étaient parmi les hommes ce que les champignons sont dans l'ordre des végétaux. Leur taille moyenne est de quatre pieds, il en est de trois pieds et demi; il est rare qu'ils passent quatre pieds et demi, souvent encore ces idiots sont défigurés par d'énormes goitres.

»Les crétiens sont très multipliés dans le Valais: on les voit dans les villes, dans les bourgs, dans les rues et les places publiques, dans les champs et à la campagne, dans l'un et l'autre sexe. Ce qu'il y a de pire est qu'il n'y a pas de ligne de séparation assignable entre les crétiens et ceux des habitants qui ne le sont pas. L'espèce va, en se dégradant par teintes, par nuances imperceptibles, du plus intelligent et du mieux constitué des Valaisans au plus stupide des crétiens, à celui des crétiens qu'on pourrait assimiler à l'huître. La difficulté, ou plutôt l'impossibilité d'assigner un terme entre ceux qui sont crétiens et ceux qui ne le sont pas, est cause qu'on en admet dans la judicature, dans l'Eglise et dans les différents emplois publics et particuliers. Ce sont des crétiens partiels qui participent plus ou moins au crétinage.

»Les crétiens ne sont point malfaisants; si on leur parle, ce dont ils s'aperçoivent par le mouvement des lèvres, ils rient, d'un rire stupide. Ils m'ont paru avoir bien moins d'idées et de connaissances, bien moins de sentiments qu'il n'y en a dans la classe de plusieurs espèces de brutes.

»Les crétiens ne sont point malheureux, puisque leurs facultés sont éteintes et qu'ils ne sentent pas. Dans les familles, ils sont bien soignés; ils sont même respectés. On les y regarde comme des prédestinés, préservés du péché et comme des anges tutélaires.»¹⁰⁰

¹⁰⁰ François ROBERT, *Voyage dans les XIII cantons suisses, les Grisons, le Valais et autres Pays et Etats alliés ou sujets des Suisses*, 2 vol., Paris, 1789. Voir t. 2, pp. 274-276. Les explications proposées par François Robert et les renseignements qu'il fournit contiennent bien des erreurs. Qu'elles soient d'ordre historique ou géographique, l'abbé Jean-Maurice Clément les rectifie dans les pp. 193-199 et 269-275 du *Journal littéraire de Lausanne*, III, I, Lausanne, 1795. Comme Robert incline à penser «qu'il est impossible de tracer une démarcation entre ceux qui dans le Valais sont crétiens et ceux qui ne le sont pas» et même «que tous les Valaisans le sont du plus au moins», Clément verse une fois dans la polémique et s'interroge si «M. Robert en est lui-même attaqué». Cette pointe ne représente heureusement qu'un élément anecdotique dans une mise au point soutenue.

Dans cette page, le géographe a cédé la place au naturaliste. Il faut bien admettre aussi qu'en plus de quelques notations abusives il n'a pas relevé l'infinie patience que les familles consacrent aux malades de cette sorte. Il est vraisemblable qu'il se soit laissé influencer par la phrase souvent entendue à l'occasion du décès de l'un de ces crétins: «C'est un ange de plus au paradis!»

Bien d'autres voyageurs, émules de Coxe et de Robert, se sont plu à écrire de la même plume. Apporter leur témoignage reviendrait à se répéter à quelques nuances près. On les rencontrera pourtant lorsque l'une ou l'autre de leurs remarques ajoute un supplément de pittoresque à une peinture souvent déplaisante. Pour l'instant, tournons-nous du côté du grand savant que la station de Chamonix a honoré d'un monument sculpté, en 1887, par Jean-Jules Salmson, directeur de l'Ecole des arts industriels de la ville de Genève: de Saussure.

Horace-Bénédict de Saussure est un homme de terrain. Il veut voir avant de décrire, observer avant d'expliquer. Il est géologue, botaniste, météorologue, minéralogiste et physicien. Jeune homme surdoué, il se voit offrir, à l'âge de vingt-deux ans, la chaire de philosophie expérimentale à l'Académie de Genève, en 1762. Il l'abandonne en 1786 pour se consacrer à l'étude des sciences naturelles et à ses voyages de naturaliste. Entre 1779 et 1796, il publie l'ouvrage qui lui vaudra le titre de «Peintre des Alpes», *Voyages aux Alpes précédés d'un essai sur l'histoire naturelle des environs de Genève*, et qui fut maintes fois réédité. Il a parcouru le Valais; il a, tout à loisir, observé ses habitants; à propos des crétins, il a rétabli la vérité:

«Il ne faut cependant pas croire qu'ils [= les Valaisans] se réjouissent de voir leurs enfants dans cet état d'abrutissement, et qu'ils regardent ces idiots comme la sauvegarde de leurs maisons et un gage de la protection du ciel. Ce qu'il y a de vrai, c'est que l'extrême apathie de ces imbéciles les rend ordinairement doux et tranquilles, et que leurs parents prennent pour eux cet attachement qu'inspirent souvent les soins et une dépendance absolue. Il est vrai aussi que l'idée de leur innocence et de l'impossibilité où ils sont de commettre des fautes qui puissent leur être imputées se joint à la compassion qu'ils inspirent et contribue à adoucir leur sort.»¹⁰¹

Quand les armées françaises répandent des milliers de soldats dans l'ancienne république des Sept Dizains, elles n'apportent guère d'observateurs attentifs à la réalité valaisanne. Ceux-ci s'étonnent surtout de l'aspect sauvage du pays, de la rudesse des habitants, de leur dépendance par rapport aux familles dirigeantes et au clergé et de leur aversion pour tout ce qui leur est étranger. Les généraux Lorge, Xaintrailles et Turreau traitent surtout de l'état politique du pays et de la nécessité de le transformer. A notre étonnement, il ne leur arrive jamais de décrire l'aspect physique de la population. Le capitaine Coignet lui-même, bien qu'il soit constamment porté à relever l'anecdote, l'insolite d'une situation ou le pittoresque d'une circonstance, n'accorde pas une ligne à la description de nos compatriotes. Avant de raconter les efforts

¹⁰¹ Voir t. 2, p. 487, de l'édition H.-B. DE SAUSSURE. *Voyage dans les Alpes*, Genève, 1786.

immenses qu'exige la traversée du Saint-Bernard, il lui suffit de deux remarques pour caractériser les lieux. A partir de Martigny, «on prend une autre vallée que l'on peut dire la vallée de l'Enfer». Puis la troupe parvient à Bourg-Saint-Pierre qui «n'est composé que de baraques couvertes de planches, avec des granges d'une grandeur immense où nous couchâmes tous pêle-mêle»¹⁰².

Autre soldat de la même armée, le capitaine Griois arrête son regard sur les Valaisans. Il se dit impressionné par leur laideur:

«Il est impossible de voir une population plus hideuse que celle-là; presque tous les habitants, hommes et femmes, ont des goitres énormes dont quelques-uns aussi volumineux que leur tête, et dans chaque hameau on rencontre un grand nombre de crétins, espèce particulière d'idiots qui se ressemblent tous par une figure bouffie, de grosses lèvres, des yeux hagards, une voix gutturale, un rire hébété; et, chose remarquable, ces malheureux sont regardés dans le pays comme des êtres sanctifiés; leurs familles en sont fières!»¹⁰³

Ces notations, rédigées bien longtemps après les événements, quand le capitaine est devenu général à la retraite, se ressentent de l'*Encyclopédie*, de Coxe par l'intermédiaire de Ramond de Carbonnières et de Robert. A peine convient-il encore de relever la brièveté du passage de Griois: même pas une semaine!

Des relations des militaires en marche vers le champ de bataille de Marengo, il vaut mieux retenir celle de Musset-Pathay, officier d'état-major de l'armée de réserve:

«A Martigny commence une autre espèce d'hommes que nous devons trouver jusqu'au fond de la vallée d'Aoste. Leur malpropreté, leur figure hideuse et répulsive, leur costume en font des êtres dégoûtants; on se croirait dans un autre monde, chez une race abandonnée de la nature et qui, je crois, ne mérite pas de faire partie de l'espèce humaine. Leurs goitres énormes, leur teint livide, leurs traits flétris, l'odeur de leur habitation m'ont, plus d'une fois, soulevé le cœur; là se voient ces monstres connus sous le nom de crétins. Ma surprise, en les voyant, n'avait rien d'égal, si ce n'est le dégoût que j'éprouvais.»¹⁰⁴

Il y a moins d'écœurement, mais plus de stupéfaction chez Déodat de Dolomieu. Un léger manque d'esprit critique contraste avec une démarche qui se rattache à celle d'un homme de science. Car Dolomieu est un scientifique à la vie riche en péripéties. A l'âge de dix-huit ans, en 1786, il tue en duel un de ses camarades. Il est condamné à mort. Le grand maître de l'ordre de Malte le

¹⁰² Voir p. 55 de [Jean-Roch COIGNET], *Les cahiers du capitaine Coignet (1776-1850)*, publiés par Lorédan LARCHEY, Paris, 1888, 294 p. Sur cet épisode de la campagne d'Italie de 1800, voir Lucien LATHION, *Bonaparte et ses soldats au Grand-Saint-Bernard*, Neuchâtel, 1978, 170 p. et PUTALLAZ, N° 2.

¹⁰³ Extrait du t. 1, p. 121 de [Charles-Pierre-Lubin] GRIOIS, *Mémoires du général Griois, (1792-1822)*, Paris, 1909.

¹⁰⁴ Voir pp. 94-95 de V[ictor]. D[onaten]. M[usset-Pathay], *Voyage en Suisse et en Italie fait avec l'Armée de réserve*, Paris, an IX - Septembre 1800.

gracie. Il met à profit sa liberté pour visiter l'Italie où il étudie les Apennins, les îles Lipari et la Calabre. En 1784, il publie ses premiers essais sur les tremblements de terre et sur la minéralogie. Quand la Révolution éclate, il rentre en France et, en l'an III de la République, il est nommé professeur de géologie à l'Ecole des mines. Puis Bonaparte l'emmène avec lui dans son expédition d'Egypte. Dolomieu y tombe malade après deux ans de travail. Il décide de rentrer en France. Mais, au cours du voyage, son navire fait naufrage. Lui-même est fait prisonnier et, à Messine où il est incarcéré, il rédige son ouvrage sur la *Philosophie minéralogique*. Il recouvre la liberté après la bataille de Marengo et il reçoit la chaire de professeur de minéralogie au Museum. C'est au retour de sa dernière excursion dans les Alpes qu'il décède en 1802. Cette même année paraît le récit d'une longue randonnée effectuée en 1801 et qu'il justifie par la considération suivante: «La contemplation de la nature étant plus satisfaisante que celle des hommes, je vais visiter les Hautes-Alpes.» Il est désabusé et la page suivante s'en ressent lorsqu'il dépeint les crétins rencontrés dans la ville de Sion, au début du mois de septembre 1801:

«Il est vrai que je n'en avais pas encore vu tant; leur nombre excède même celui des personnes qui sont affligées des goitres; rien n'effraie plus que de voir le germe de crétins se développer dans les petits enfants de deux à trois mois. On ne sait pas à quoi attribuer cette maladie, on a voulu l'expliquer par l'air comprimé des montagnes, d'autres par l'eau; mais rien n'est plus incertain. Souvent une femme a trois ou quatre enfants bien portants et le cinquième devient crétin; il y a des femmes qui n'en ont point du tout. Ils sont soignés avec une espèce d'idolâtrie, on se regarde heureux quand il s'en trouve un dans la famille; il faut soigner ces pauvres créatures, dit-on, parce qu'elles ne peuvent pas se soigner elles-mêmes; on pousse cela si loin qu'on nous raconta qu'un homme de distinction avait deux enfants, dont la fille était crétine; elle était toujours avec lui à table, pendant que l'autre n'y venait jamais, ce qui la rendit à la fin, faute d'éducation, ce que la première était par nature.»¹⁰⁵

Trouve-t-on une justification à citer le témoignage de Marc-Théodore Bourrit? Comme peintre et graveur, il a le mérite de représenter la montagne avec objectivité «à une époque où les petits-maîtres bernois et les peintres romantiques allemands [en] peignaient les horreurs terrifiantes et exagérées»¹⁰⁶. S'il ouvre quelques «voies nouvelles» dans le monde de l'alpinisme, il n'est jamais le premier à escalader une sommité prestigieuse. Ses publications de naturaliste ne lui apportent pas, à juste titre, le renom escompté. Pourtant, dans sa *Description des cols ou passages des Alpes*, on lit des remarques intéressantes par leur bizarrerie sur la cause des goitres. Il les

¹⁰⁵ Voir pp. 11-12 de Déodat de DOLOMIEU, *Journal du dernier voyage du citoyen Dolomieu dans les Alpes*, par T.C. BRUNN-NEERGAARD, Paris, 1802, an X, 154 p.

¹⁰⁶ Valentine ANKER, *Calame. Vie et oeuvre*, Fribourg, 1987, 486 p. Voir p. 205.

attribue aux eaux chargées de sédiments chisteux ou calcaires dont les particules «obstruent de leurs fins limons les vaisseaux sanguins de la tendre enfance». Il la trouve aussi dans la nourriture que l'on donne aux enfants. Celle-ci consiste surtout en soupes farineuses qui «n'obstruent pas moins les vaisseaux que les eaux imbibées de limons» ¹⁰⁷.

Qu'on ne s'attende pas à trouver des considérations scientifiques dans un récit de voyage de François Bourquenoud! L'homme est fort jeune en 1810. Vingt-cinq ans à peine. S'il a la botanique pour centre d'intérêt, il n'est pas dépourvu de curiosité pour tout ce qui concerne la vie quotidienne des Valaisans dont la misère, la malpropreté et l'indolence l'impressionnent. Dès qu'il pénètre en Valais par les alpages du Sanetsch, il voit que «tous les habitants de ces chalets étaient appuyés contre les murailles de leurs huttes comme des statues» et que «les alentours de leurs chalets étaient comblés de fumier». Puis, quand il traverse le hameau de Chandolin, dans la commune de Savièse, il rencontre «une espèce de crétine qui avait le sein découvert, assise dans la rue allaitant son enfant, semblable à une truie qui allaite ses petits, -que l'on me pardonne cette expression, mais la comparaison est parfaite, - elle ne se dérangea pas quoiqu'elle vît un religieux qui passait à côté d'elle». Son compagnon de voyage, le Père Nicolas, jeune capucin du couvent de Bulle, le conduit à Sion d'où ils admirent «un village sur une hauteur bien aérée appelé Nendaz; l'on dirait à voir ce village de loin qu'il est très sain; eh bien! c'est justement là où l'on trouve le plus de crétins». A Tourtemagne, le rouissage du chanvre exhale des odeurs pestilentielles. Bourquenoud y observe «l'espèce humaine plus dégradée qu'ailleurs dans le Valais». Ce n'est qu'à l'hospice du Simplon que les deux voyageurs trouvent «une chambre très propre». Durant leur retour, ils voient partout la même laideur, la même pauvreté qu'on découvre avec attention dans ces pages vivantes ¹⁰⁸.

Agé de vingt-quatre ans, Louis-Vivant Lagneau est au début de sa carrière militaire et médicale quand il traverse le Valais, de Monthey jusqu'à Gondo, durant la bonne saison de l'année 1805. Il deviendra chirurgien dans la Grande Armée avant d'obtenir la réputation de syphiligraphe distingué. Pour l'heure, il ne songe qu'à ses marches à travers l'Europe. Son passage à Sion lui laisse le souvenir de «force capucins très sales» et de «beaucoup de crétins et de goitreux». Par ailleurs, une observation plus explicite concerne les Haut-Valaisans: «Les habitants sont très sujets aux écrouelles, au rachitisme et au goitre, ceux du Haut surtout, parmi lesquels on voit grand nombre de crétins et d'idiots qui vous regardent d'un air stupide et ne vous répondent pas, quelque demande que vous leur fassiez.» ¹⁰⁹

¹⁰⁷ Voir pp. 261-264 de Marc-Théodore BOURRIT, *Description des cols ou passages des Alpes*, Genève, 1803.

¹⁰⁸ François BOURQUENOUD, *Relation du voyage fait en Valais en août 1810 par François Bourquenoud le Jeune*, publiée par André DONNET, dans *Annales valaisannes*, 2^e série, t. 7, (1949-1951), pp. 93-128.

¹⁰⁹ Louis-Vivant LAGNEAU, *Journal d'un chirurgien de la Grande Armée (L.-V. Lagneau) 1803-1815*, publié par Eugène TATTET, Paris, 1913. Voir pp. 60-61.

Pour clore le défilé des observateurs étrangers, il convient de retenir le témoignage de Joseph Eschassériaux. Diplomate bienveillant pour les Valaisans, spectateur curieux et attentif d'une population et d'un pays rébarbatifs, il représente l'Empire dans la République indépendante. Dès le mois de juillet 1804, il est de résidence à Sion jusqu'au mois de février 1806. De Paris, où il s'est installé avec sa famille, il dit ses amitiés à Charles-Emmanuel de Rivaz en même temps qu'il évoque des souvenirs heureux: «Le fracas de Paris et ses tumultueux plaisirs nous font penser bien des fois à la douce retraite de vos montagnes. Nous aimons à nous reporter dans des lieux que nous avons parcourus avec nos enfants et où nous avons trouvé de paisibles jouissances.»¹¹⁰ Dans ses cartons se trouve le manuscrit de sa *Lettre sur le Valais* qu'il fait paraître quelques mois plus tard. Elle offre la synthèse des multiples observations qu'il a remises à ses supérieurs, à Paris, durant son séjour séduisant. De l'un de ses rapports, celui du 14 janvier 1805, voici ses considérations sur le crétinisme, intégralement reprises dans sa fameuse *Lettre*:

«Il y a dans le Valais deux sortes de population différentes. L'une, habitant les montagnes, respirant un air pur, est saine, vigoureuse, mais un peu sauvage; l'autre, habitant le fond de la vallée et livrée à toutes les exhalaisons meurtrières des marais, est en grande partie l'espèce la plus disgraciée et la plus dégradée de la nature.

»*Crétinisme*. Quel tableau, Monseigneur! Il n'est point de voyageur qui, en traversant le Valais, n'ait le cœur navré, déchiré à l'affligeant spectacle que présente cette population. La tendre enfance qui offre partout ailleurs un aspect si intéressant, si doux, fait ici reculer d'horreur, attendrit de pitié. La vue de la vieillesse aussi dégradée dépouille l'imagination de tous les sentiments de respect dus à cet âge et ne laisse que les idées tristes de la brute. Des traits hideux, informes, la stupidité, la morne tristesse signalent tous les âges de cette race infortunée. (...) Non, je ne serais pas venu dans ces contrées sans jeter un cri de douleur en faveur de cette population malheureuse, sans faire appel à l'humanité des nations qui l'avoisinent. Ce saint devoir m'est inspiré. Je sens que j'agrandis ma mission! On cherche tous les jours à améliorer les races des animaux et l'on abandonnerait ainsi les hommes!»¹¹¹

¹¹⁰ AV, Rz, cart. 52, fasc. 12, N° 3, du 15 avril 1806.

¹¹¹ Paris, Archives des Affaires étrangères, Valais, t. 7, pp. 166 et seq. Son successeur en Valais, Derville-Malécharde, n'exprime que dans sa correspondance privée son écoeurément à l'égard des goitreux et des crétins. A l'ambassadeur de France en Suisse, le général Honoré Vial, qui l'invite à prendre quelques jours de congé à Berne, il formule ce souhait: «J'espère n'y pas rencontrer de crétins, race affreuse dont l'aspect flétrit l'âme» (Paris, Archives des Affaires étrangères, Valais, t. 13, p. 11, du 1^{er} novembre 1806). Le 4 janvier 1807, il se borne à cette phrase pour décrire au général Menou son pays de résidence: «Me voici tout à fait installé dans le triste séjour du crétinisme où je fais tant que je puis la guerre aux conscrits et déserteurs» (cité, p. 148, dans SALAMIN, N° 2).

Jusqu'à la fin de l'Empire napoléonien, les relations des voyageurs étrangers en Valais ne manquent pas. Comme elles n'apportent pas de connaissances supplémentaires au dossier des goitreux et des crétins, il vaut mieux nous tourner vers d'autres témoins pour en savoir davantage. Ceux-ci possèdent le double avantage d'être Valaisans et médecins. Ils connaissent leurs compatriotes et ils possèdent les qualités requises pour étudier la maladie qui retient leur attention.

Le regard des médecins valaisans

Deux jeunes hommes, presque du même âge et tous deux docteurs en médecine de l'Université de Montpellier, apportent leur contribution à la connaissance du crétinisme, à ses causes et aux mesures susceptibles d'en atténuer le mal. Le premier s'appelle François Odet; le second, Charles-Melchior Macognin de la Pierre.

François Odet naît à Saint-Maurice en 1779. Quand il atteint l'âge de trois ans, ses parents, Louis Odet et Julie de Rivaz, déménagent à Sion. Il y passe son enfance et sa jeunesse. Comme il se destine à la médecine, il se rend à Montpellier où, en 1805, il soutient sa thèse de doctorat intitulée *Idées sur le crétinisme* ¹¹².

Le médecin est encore inexpérimenté. La plupart de ses considérations demeurent donc livresques. On y trouve la phraséologie, le goût des classifications et l'intérêt pour les descriptions que les naturalistes de la fin du XVIII^e siècle affectionnent si souvent. Tout concourt à délaisser la première partie de ce travail. Quant à la seconde, elle a de quoi nous retenir car elle est tissée de constatations personnelles et de recommandations sensées.

Deux types de causes favorisent le développement du crétinisme dans le Valais. Les premières tiennent au pays lui-même; les secondes, aux habitants. Ceux-ci ne peuvent pas, ou très peu seulement, modifier les premières. Par contre, il dépend d'eux d'influer sur les secondes.

Du fait de sa configuration, le Valais forme une immense cuvette où l'air n'est que peu brassé par les vents sauf durant les équinoxes du printemps et de l'automne. «Il doit par conséquent être moins oxygéné, de là carboniser davantage nos humeurs, être moins élastique, condition très essentielle à nos fonctions.» De l'étendue marécageuse qui recouvre la plaine du Rhône se dégagent des gaz hydrogénés et sulfurés qui enlèvent à l'atmosphère une part importante de son oxygène. L'acide carbonique qui émane de l'eau bourbeuse éteint la sensibilité des individus. La température chaude et humide des mois d'été est constante au centre du pays et augmente les effets débilitants de l'air. Que valent ces explications? Il appartient aux scientifiques de le dire, vraisemblablement en d'autres termes. Il faut reconnaître que les récits des voyageurs recèlent, peu ou prou, ces considérations.

¹¹² François ODET, *Idées sur le crétinisme*, Montpellier, 1805, 30 p.

François Odet convainc beaucoup plus quand il développe les causes du crétinisme propres au Valais: l'habitat et les pratiques adoptées à l'égard des petits enfants.

Qu'elles sont sinistres les habitations! L'hygiène n'y trouve pas son compte:

«Lorsque, pour nous soustraire aux rigueurs d'un froid excessif, nous nous enfermons dans de petites cellules, où un fourneau, vulgairement appelé poêle, est chauffé plusieurs fois le jour, et entretient le thermomètre de quinze à vingt degrés au-dessus de la glace, tandis qu'au dehors il est de douze à quinze au-dessous. Là se rassemble toute la famille, souvent couchés les uns sur les autres; ils respirent un air dilaté par le calorique, chargé de différents gaz, les uns résultant de la digestion, les autres de la respiration; cet air croupit la saison entière; il ne peut se renouveler par les croisées qui, pour la plupart, ressemblent à celles des cachots, où la tête ne peut traverser, et ne s'ouvrant presque jamais; il n'y a que la porte qui, toutes les fois qu'elle s'ouvre, ce qui n'arrive qu'à regret, laisse pénétrer le feu de la vitalité.»

A l'égard des nourrissons et des petits enfants, il ne semble pas que leurs parents aient des pratiques admissibles. Selon François Odet, ils les abandonnent durant des heures entières dans leurs berceaux où ils se débattent, crient et croupissent dans leurs déjections. Nul ne pense à les laver, à les changer et à leur procurer le plus élémentaire confort. Quand on les sort de l'appartement, qu'importe qu'ils soient exposés aux ardeurs du soleil ou qu'ils soient bleuis par le vent et le froid! Ont-ils faim? On les bourre de nourriture en une seule fois au lieu de la leur dispenser avec mesure dans des repas réguliers. Le plus grave de tout, c'est ce qu'il appelle «l'usage barbare du maillot»:

«Commençant et finissant notre vie par la douleur, il semble que nous ne naissions que pour souffrir. A peine l'enfant est-il sorti du ventre de sa mère, qu'il se trouve, comme dit M. de Buffon, entouré, comprimé, étouffé de langes, d'entraves de toutes sortes; au lieu de laisser développer en liberté ses petits et débiles membres, on le prive de la liberté de les mouvoir et de les étendre; on le couche la tête fixe, les jambes allongées, les bras pendants à côté du corps; il ne peut changer de situation; heureux! si on ne l'a pas serré au point de le priver de la respiration, ou couché sur le côté, il puisse rendre les eaux qu'il doit rendre par la bouche. (...)

»Irrité par la douleur, l'enfant malheureux, dès sa naissance, se débat inutilement et avec violence pour se mettre à l'aise: de là, combien de mauvaises digestions, aidées par les ligatures serrées du ventre qui le mènent au rachitisme, aux engorgements, aux vicieuses dispositions des organes intestinaux, et enfin à la cacochymie qui le conduit des portes de la vie à celles du tombeau!

»Qui peut ignorer que les muscles, ainsi entravés sous les cuirasses du maillot, ne prennent aucune vigueur? Mais semblable aux corps qui compriment la taille, écrasent la poitrine de l'aimable sexe, il les rend phtisiques et languissants pour le reste de leurs jours; les organes du toucher ne peuvent se développer, s'exercer, s'instruire; ils ne peuvent prendre connaissance des objets qui les entourent, rectifier les impressions vagues qu'ils font naître: de

là, les fausses idées dont notre fragile intelligence se trouve imbue, avant qu'elle les ait pesées à la balance du jugement, et quel empire n'ont pas les sentiments prématurés à la raison, sur nos âmes?

»On se défie de la sagesse de la nature en voulant la réformer par de fausses institutions. Des sages-femmes pétrissent nos têtes, ou les contrefont par des ligatures serrées qui empêchent la mollesse du crâne de prendre sa forme et sa dureté naturelles. Elles ne s'imaginent pas l'irréparable malheur que cause cette compression qui, en resserrant le cerveau, rétrécit la sphère de notre intelligence, nous abrutit, nous rend stupides pour la vie, comme ces Omaguas qui aplatissent le front de leurs enfants entre deux planches.

»Qu'on considère à présent l'effet du maillot sur des êtres affaiblis par un concours de circonstances, et on verra que le sang refoulé si longtemps vers la tête pourrait bien troubler l'organisation du cerveau; comme les ballottements violents du berceau, ébranler, déranger même sa texture délicate.

»Peut-être me fera-t-on le reproche d'avoir insisté trop au long sur un sujet qui a été si souvent battu et rebattu par divers auteurs; mais je répondrai que, tant que des abus aussi criants existeront dans un coin de la terre, comme ils existent dans tout le Valais, on ne pourra assez déclamer pour les faire proscrire.»

Pour contrebalancer les effets débilitants de l'air et de l'éducation de la première enfance, le Dr Odet expose les moyens de les prévenir:

«La principale ressource du Valais étant les pâturages des montagnes, une partie des habitants est obligée de suivre les troupeaux de vallons en vallons jusque sous les glaciers, à mesure que le printemps passe d'une contrée à une autre plus élevée; je pense qu'il n'y aurait aucun inconvénient à ce que tous les enfants sevrés, surtout des villages les plus disgraciés par le site, suivissent les ménages ambulants des bergers sous la conduite de deux ou trois femmes. En attendant qu'en resserrant les limites du Rhône, on puisse accélérer son cours, ce qui le forcerait à creuser un lit plus profond, et par-là même donnerait lieu aux eaux marécageuses à s'y épancher, quel avantage n'en retirerait-on pas? Ils ressembleraient à leurs concitoyens habitants des montagnes dont la robusticité a été mise à l'épreuve, lorsque l'Empereur des Français traversant le Grand Saint-Bernard, ils se présentèrent au nombre de trois mille, qui seuls transportèrent toute l'artillerie qui remporta la bataille de Marengo.»

Aux bienfaits de l'air de la montagne, il faudrait ajouter les heureux effets d'une éducation physique plus développée. Les systèmes nerveux et musculieux se développeraient simultanément et l'adage *anima sana in corpore sano* se vérifierait. Dans les dernières lignes de sa thèse de doctorat, François Odet fait état de lui-même et de son frère pour prouver les bienfaits de l'éducation physique. Alors qu'il était «crétin au premier degré», un de ses oncles parvint, par la gymnastique, à le «remettre au rang des hommes». S'ils furent moins sensibles, les résultats ne manquèrent pas non plus chez son frère cadet:

«C'est encore en fortifiant le physique qu'on développa, petit à petit, l'intelligence de mon frère le plus jeune qui, encore à la mamelle, fut séparé de sa mère par ordre du médecin, et ne fut repris qu'au bout de deux ans et

деми, époque du rétablissement; quoiqu'on le visitât souvent, le crétinisme sapait sourdement ses facultés intellectuelles sous le masque de quelques maladies, compagnes de l'enfance. Rentré à la maison, on ne fut pas peu surpris du danger qui le menaçait, on mit tout en œuvre; mais il avait déjà pris de profondes racines, il était du second degré; il fallait du temps et de la patience; on ne se découragea pas et, à huit ans, il commença à se faire comprendre, à neuf ans à articuler des phrases entières, et à onze il se trouva à même d'aller au collège.»

La fréquentation des cours du collège n'impliquait peut-être pas un quotient intellectuel élevé. François Odet n'exagérât-il pas l'importance des résultats obtenus par la pratique de la gymnastique? Son frère cadet, Hippolyte, sera néanmoins placé «sous une tutelle perpétuelle», en 1823, selon la volonté de son père, et le Dr François Odet sera désigné comme l'un des deux «reconseillers» du tuteur ¹¹³.

Egalement natif de Saint-Maurice, Charles-Melchior Macognin de la Pierre se décide à exercer la médecine. Il fréquente l'Université de Montpellier où, en 1803, il obtient son doctorat. Il revient dans sa ville natale. La vie publique l'y occupe en partie. A l'âge de vingt-sept ans, en 1810, il assume la charge d'adjoint du maire. A la demande du préfet du département, il rédige un mémoire relatif aux crétins, aux sourds, aux muets et aux aliénés de sa région. Les archives cantonales du Valais en possèdent une copie incomplète mais néanmoins riche d'informations ¹¹⁴. En voici les aspects essentiels.

La région agaunoise compte neuf arriérés mentaux. Pour trois d'entre eux, la cause de l'aliénation est inconnue. Trois autres, domestiques au couvent des capucins avant sa suppression ordonnée par un décret impérial du 3 janvier 1812, sont victimes d'«un excès de dévotion» et d'«une trop forte contemplation des objets religieux». Une forte frayeur a dérangé l'esprit d'un

¹¹³ PUTALLAZ, N° 1, t. 1, p. 38.

¹¹⁴ AV, Rz, cart. 78, fasc. 13, *Portion d'un mémoire écrit par M. Charles de Macognin de la Pierre sur les questions proposées par le Préfet du Simplon relativement aux crétins, sourds et muets, aliénés, etc.*, 15 p. autographes. Hors pagination, la page de titre est de Ch.-Em. de Rivaz. Les Archives nationales et celles des différents ministères de l'Etat, à Paris, renferment l'essentiel des documents relatifs au département du Simplon dont l'histoire est encore à explorer. Dans DONNET, N° 2, p. 195, note 3, se trouve la bibliographie des rares publications sur ce sujet.

Pour qui recherche des précisions sur les diverses opinions relatives aux crétins, depuis le XVI^e siècle jusqu'en 1813, le *Mémoire envoyé le 1^{er} juillet 1813 au comte de Rambuteau sur la nature et les causes du crétinisme*, de Charles-Emmanuel de Rivaz (AV, Rz, cart. 42, fasc. 4) offre une base utile de recherches même si la majorité des quatorze auteurs retenus appartiennent au XVIII^e siècle. A consulter également le travail dactylographié de Hugues REY, *Les voyageurs en Valais, le pays et ses habitants à travers leurs témoignages (1770-1813)*, Mémoire de licence, Fribourg, Montana, 1984, 216 p. Les observateurs français y sont bien représentés. Ceux qui viennent de l'Angleterre et des territoires germaniques n'occupent qu'une place réduite. Une utilisation plus systématique de la *Bibliographie nationale suisse* et, entre autres ouvrages, de G. R. de BEER, *Travellers in Switzerland*, London, New York, Toronto, 1949, 584 p. aurait permis d'éviter ce défaut. Par ailleurs, pourquoi délaisser dans les Bibliothèques le fonds des manuscrits où sommeillent les récits de nombreux voyageurs? Ainsi en est-il de celles de Genève, de Versailles et de Paris, pour ne citer que celles-là.

septième. A la suite du décès de son époux, une femme n'a éprouvé qu'insomnies et malheurs domestiques; elle a trouvé un dérivatif dans l'abus du café et de l'eau de cannelle; il lui en est résulté une altération de l'intelligence. Un neuvième malade doit son état à «l'habitude de vivre avec une mère maniaque» et à «l'influence du système de la génération sur le nerveux produit par la masturbation». Le Dr Macognin de la Pierre fonde ses explications sur une publication de 1801, *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale ou la manie*, rédigé par Philippe Pinel, professeur de pathologie interne à l'Ecole de médecine de Paris.

Les treize pages suivantes du mémoire sont consacrées aux crétins et aux goitreux. L'auteur recherche longuement les causes de leur existence puis il propose des remèdes pour en diminuer le nombre. Le crétinisme est produit par quatre causes:

I. *Une malformation du cerveau.* «Les crétins ont presque toujours le cerveau d'une mollesse extraordinaire; il est lâche, dilaté; il s'abreuve facilement de sérosités ou matière lymphatique et gélatineuse; et les onze qui existent dans la commune de Saint-Maurice ont tous des vices dans leur organisation, leur conformation et la structure de leurs organes, plus ou moins.»

II. *L'atmosphère viciée par les gaz délétères.* A cet égard, Macognin de la Pierre a un maître dont il a suivi l'enseignement à Montpellier: le professeur Jean-Baptiste-Timothée Baumes. Celui-ci subordonne toute la médecine à la chimie. Macognin de la Pierre en tient compte dans les explications détaillées qu'il apporte et qu'il faut reproduire largement:

«La funeste influence des gaz délétères sur la production du crétinisme est bien sensible dans les différents endroits de la commune de Saint-Maurice. La ville de ce nom, située à quarante pieds au-dessus du niveau du Rhône, adossée au couchant à un rocher d'une élévation considérable, serait un endroit très malsain s'il n'était sans cesse exposé aux vents du nord et du sud qui règnent alternativement, principalement le premier, pendant les trois quarts de l'année, pour ne pas dire l'année entière. Ces vents balaient sans cesse les miasmes délétères qui se dégagent des fumiers et des habitations. L'atmosphère est en outre renouvelée par l'oxygène que produisent les eaux du Rhône dont l'encaissement et la course rapide ne leur permettent pas de s'étendre dans les campagnes environnantes, de s'y décomposer et de fournir les gaz carbonique, hydrogénique, ammoniacal et azotique si funestes à la santé.

»Avant que le Rhône eût été digué à Saint-Maurice, avant qu'on eût mis en culture les îles et qu'on ait desséché les marais des deux rives du fleuve, la ville était très malsaine; on y comptait beaucoup d'idiots; la constitution physique et morale des habitants portait l'empreinte de la dégénération; tout annonçait une mollesse, une indolence, une faiblesse excessive et la population était moindre de la moitié ¹¹⁵. Depuis qu'on a entrepris les importants

¹¹⁵ Selon le recensement de 1811, Saint-Maurice compte 2046 habitants.

travaux du dessèchement des palus, de la construction des digues et de la culture et amélioration des terres, tout y a changé de face depuis 25 à 30 ans, et les quatre crétins proprement dits qui s'y trouvent sont nés d'étrangers qui sont venus s'y établir. Les Nos 2 et 4 étaient des idiots achevés lorsque leurs parents les ont recueillis dans cette ville; et une observation bien frappante, c'est que les crétins, les sourds, les muets, etc. vivent et sont nés dans les quartiers, soit habitations, qui avoisinent les rochers, qui sont moins exposés au vent du nord et beaucoup plus à celui du midi et les plus éloignés des rives du Rhône. Dans la Grand-Rue de Saint-Maurice, et surtout dans les maisons qui donnent sur le fleuve, il n'y a point de crétins.

»Il n'en est pas de même des villages de La Balma, d'Evionnaz et de La Rasse. Quoique situés au bord du Rhône, - les deux premiers - ils ne sont pas aussi sains que la ville:

»1^o parce que les vents du nord n'y règnent presque pas, à moins qu'ils ne soient très violents, étant à l'abri de leur influence par la proximité de la forêt dite le Bois-Noir;

»2^o parce que le Rhône n'étant pas aussi bien digué qu'à Saint-Maurice, surtout sur la rive gauche, les eaux ont moins de rapidité, dégagent moins d'oxygène qui purifie l'air, et que plus ou moins les eaux stagnent dans les campagnes principalement en été;

»3^o qu'ils sont dans le voisinage des marais d'Outre-Rhône, soit de la commune de Collonges, et par là soumis aux funestes exhalaisons et miasmes qui se dégagent sans cesse de Les Paluds.

»Ces trois villages étant d'ailleurs soustraits plus ou moins aux vents du nord reçoivent de première main ceux du midi qui y apportent les gaz nuisibles fournis par les eaux stagnantes de Collonges, Dorennaz, Vernayaz et Martigny.»

III. *Le manque de soins aux enfants.* Bien que le sujet soit grave, le mémoire le traite brièvement: «A peine nés, on les comprime dans des maillots; on les laisse croupir dans la fange; on ne les lave jamais; on les abandonne seuls des journées entières dans des berceaux qui sont autant de prisons étroites et le plus souvent dans des chambres où ils étouffent. Point d'exercice pour eux; on ne leur parle que par signes, ou en faisant des singeries si je puis parler ainsi, ou en défigurant les mots et les phrases; on ne leur donne qu'une nourriture pesante et indigeste, telle que de la bouillie, des pommes de terre; on les gorge d'aliments tout à la fois afin d'en être débarrassé le reste du jour. Plus grands, ces malheureux enfants sont traités de la même manière; on ne les laisse qu'avec des animaux domestiques et plongés dans la plus crasse ignorance. Faut-il s'étonner, après une telle éducation, à la suite de laquelle les sens n'ont point été exercés, que des maladies ont suivi et [ont] porté dans l'organe cérébral une débilité relative? Faut-il, dis-je, s'étonner s'il y a des crétins?»

IV. *Un mode de vie déplorable.* L'existence des crétins s'explique mieux quand on observe le mode de vie des habitants. Dans quelles demeures vivent-ils? Que mangent-ils? Que boivent-ils?

Voyons d'abord leur habitat.

«Ils passent leur vie dans des habitations basses, étroites, à côté des écuries, au milieu de mares, de tas de fumiers, d'ordures abominables; dans des chambres où il n'y a que de petites fenêtres qu'on n'ouvre jamais, où l'air n'est jamais renouvelé, par conséquent toujours vicié; où on étouffe la moitié de l'année par la chaleur des fourneaux et où il règne une malpropreté sans exemple. Sera-t-on étonné de rencontrer des gens stupides, sourds, muets, hébétés, fous, maniaques, etc., quand on entre dans des maisons où les immondices sont accumulées de toute part, où l'on voit dans la même pièce une foule d'individus entassés les uns sur les autres, le plus souvent perchés avec des poules, ou environnés de chiens, de chats et autres animaux domestiques, même jusqu'à des cochons!»

Il n'y a guère plus de soin dans le choix de l'alimentation.

«Une nourriture malsaine, pesante, indigeste; de la viande salée, des pommes de terre, des châtaignes, du pain qui n'est point fermenté.»

Quant aux eaux, elles sont trop souvent de mauvaise qualité.

«L'eau qu'on boit à Saint-Maurice, et qui sort de l'abbaye, n'est point assez oxygénée parce que son cours n'étant pas rapide elle n'est pas assez battue, si je puis m'exprimer ainsi. Elle contient en outre beaucoup de muriate de chaux qui la rend crue, peu propre à la cuisson des viandes et du jardinage, et à la dissolution du savon. Les eaux qu'on boit à Evionnaz et à La Rasse sont encore plus mauvaises, renfermant également beaucoup de muriate et de carbonate de chaux, et sont en outre bourbeuses les trois quarts de l'année. Aussi ces deux villages sont-ils les plus malsains de toute la commune, pendant qu'à Mex et à Vérossaz, où les eaux sont de bonne qualité, où l'air est très oxygéné et nullement vicié par des miasmes délétères, et où aussi la malpropreté est moins à l'ordre du jour, la population est plus belle, plus nombreuse. Jamais il n'y règne d'épidémies et on y voit fort peu de goîtres et point de crétins.»

Par les pages qui précèdent, le Dr Macognin de la Pierre a répondu à la double question du préfet du département: «Quelle est dans votre commune l'opinion sur les causes de la démence et surtout du crétinisme?» Il lui reste à proposer les meilleurs moyens de les combattre et d'en diminuer les progrès. En deux pages à peine, il indique sept mesures susceptibles d'atteindre les objectifs que l'on s'est assignés. Comme elles sont exprimées avec concision, il n'est pas envisageable de les résumer si on tient à leur conserver leur précision. Avant de les reproduire, nous en indiquons les thèmes, jalons d'une mémorisation plus facile. Ils recouvrent les médicaments, les établissements hospitaliers, l'assainissement des marais, les soins particuliers à donner aux enfants, l'amélioration de l'habitat, la pratique de l'hygiène et la consommation d'une eau plus saine.

«1^o Donner aux fibres du cerveau plus de rigidité et d'excitabilité par tous les stimulants possibles pris dans la classe des médicaments sténiques, tels que le camphre, la valériane, le musc, l'opium, l'assafoetida, etc., l'électricité, le galvanisme, le magnétisme et par un exercice violent et fréquent du corps.

»2^o Envoyer de bonne heure les sourds et muets dans ce bel établissement qui fait tant d'honneur à notre France et à l'humanité, fondé par l'abbé [Charles-Michel] de l'Epée et continué par son digne successeur M. l'abbé

[Roch-Ambroise] Sicard ¹¹⁶. Mettre de même de bonne heure entre les mains de médecins ou de chirurgiens habiles, suivant les cas, les malheureux qui naissent avec des maladies, des virus qui leur ont été transmis par leurs parents, et qui ont des vices dans la conformation de leurs organes. Si on ne les guérit pas radicalement, on parviendra au moins en partie à les rendre à ce qu'ils doivent être.

»3^o Dessécher les marais de tout le département et notamment ceux de la commune de Collonges ou les tenir constamment submergés afin que les gaz malfaisants ne puissent pas s'en dégager et vicier l'atmosphère.

»4^o Envoyer de bonne heure les enfants dans les montagnes; leur faire prendre souvent de l'exercice; les purger plus souvent qu'on ne le fait communément dans ce département; leur faire prendre souvent des bains tièdes; les tenir propres, pas trop exposés aux intempéries des saisons, au chaud et au froid; leur parler beaucoup et lentement afin qu'ils comprennent ce qu'on leur dit et leur parler distinctement; ne pas les gorger de nourriture et surtout d'aliments indigestes; leur faire boire de temps en temps du bon vin, du café; les envoyer de bonne heure dans les collèges et ne pas les laisser croupir dans l'ignorance.

»5^o Rendre les habitations plus spacieuses, plus hautes, les rapprocher des endroits où il y a conflit entre les vents. Renouveler souvent l'air des appartements; ne pas échauffer les chambres comme si on était dans des étuves; se modérer dans l'emploi des aliments et des boissons.

»6^o Faire régner la plus grande propreté dans l'intérieur des maisons et sur les individus. Ne pas souffrir de cloaques, d'immondices, d'eaux croupissantes, de dépôts de fumiers à côté des habitations, dans les rues de la ville et des villages, surtout à La Balmaz et à Evionnaz. Faire déposer les fumiers derrière les bâtiments, les ôter de dessous les fenêtres des villageois et surtout les soustraire des lieux où les vents donnent avec le plus de force.

»7^o Enfin, à Saint-Maurice, être moins paresseux pour aller chercher de l'eau du Rhône qui est la meilleure ou de celle des Fontaines qu'on appelle *Vive*, dessous l'hôpital et dessous Saint-Laurent. Ne se servir de celle de l'abbaye que pour faire cuire les aliments ou laver. A Evionnaz et à La Rasse, leur procurer les moyens d'y établir des fontaines en y amenant l'eau d'une source assez abondante qui se trouve dans la montagne appelée Dessous-le-Jorat. Déjà la mairie s'est empressée de faire examiner cette source et de combiner les moyens de la conduire dans la plaine. Les villageois sont très contents de fournir les journées de travail en prestations en nature. Il ne manque plus que des bois pour faire les canaux, soit conduits nécessaires, et il faudrait que la commune voulût bien les leur accorder, soit l'administration forestière. Je ne doute pas qu'avant peu d'années Evionnaz et La Rasse ne changent de face quand ils auront de bonnes eaux.»

¹¹⁶ Auteurs d'importantes publications, très appréciées à cette époque, sur les soins à donner aux sourds-muets et sur l'instruction à leur dispenser.

Un troisième médecin, le Dr Hildebrand Schiner, s'était promis, en 1812, de rédiger un «ouvrage particulier sur ces deux fléaux de l'humanité valaisanne», le goitre et le crétinisme ¹¹⁷. Mais il n'a pas réalisé cette intention. Dans sa *Description du département du Simplon*, il apporte pourtant plusieurs précisions sur l'importance des dommages causés par ces «deux fléaux». Quand il se prononce sur les causes de leur existence, il se range plusieurs fois à l'opinion d'H.-B. de Saussure et à celle de la plupart des naturalistes de la fin du XVIII^e siècle. En dépit de leur lourdeur et de leur prolixité, ses pages apportent bien des renseignements sur la population plus ou moins touchée par ces deux maux. Pour quelques lignes, il se fait notre guide.

A Bellwald, les femmes sont généralement belles «et d'un beau coloris». Plus encore, «il n'y a point de crétins ni de goitreux». On en rencontre à Naters, mais en moins grand nombre qu'autrefois. Le site est désagréable, «dans un enfoncement, point aéré et tout entouré de noyers». Cette dernière constatation, que Schiner reprend à l'occasion, serait une des explications des goitres et du crétinisme. Les autres villages du Haut-Valais ainsi que ceux du district de Sierre n'en semblent guère atteints. Pour nuancer ce propos, pourquoi ne pas penser aux réflexions que se fait François Bourquenoud quand il parcourt le Haut-Valais en 1810?

Deux localités du Valais romand retiennent particulièrement l'attention du Dr Schiner, Brignon et Riddes.

Voyons d'abord Brignon, dans la commune de Nendaz. «Les habitants de ce village en général sont tellement vilains qu'ils font presque horreur à celui qui les voit; outre qu'il y a beaucoup de crétins et d'horribles goitres, ce qui ne m'a pas surpris, considérant l'air sans jeu dans ce village absolument sombre, même en plein midi, par les arbres trop rapprochés, dont les branches s'entrelacent les unes dans les autres de tout côté, jointe à l'excessive malpropreté qui y règne dans tous les ménages; et enfin, si on fait attention au défaut de mouvement corporel tant nécessaire de ces enfants malheureux qu'on y laisse croupir dans l'ordure.» Ne trouve-t-on pas, avec moins de concision, les remarques de Bourquenoud?

Dans le village de Riddes, deux maisons et deux familles se distinguent des autres par leur hygiène et par la santé de leurs occupants, celle du châtelain Gabriel Ribordy et celle du maire Jean-Bernard Meizoz. Partout ailleurs, il y a beaucoup à amender. «La propreté en général n'est pas non plus ce dont les habitants de ce village se piquent le plus, ni le soin dû à l'enfance, ou à l'éducation conforme à leur âge et à la situation du lieu, puisqu'on la laisse croupir dans les rues sans mouvement et sans exercice corporel quelconque, puisqu'on y trouve les enfants devant les portes des maisons au bord de la route, comme des statues, presque immobiles, pâles, blêmes, fort bouffis, et avec des ventres énormes, en un mot, remplis d'obstructions.» Rien de surprenant, si on y rencontre «beaucoup de crétins et de goitreux»! Tout concourt à en augmenter le nombre: l'air marécageux et humide, la nourriture pesante, le

¹¹⁷ SCHINER, p. 79.

manque d'exercice physique et la mauvaise qualité de l'eau utilisée pour la boisson et pour les besoins domestiques.

Saxon diffère peu de Riddes. La Bâtiaz, non plus, pour des raisons identiques. Les habitants d'Ardon sont sains car l'eau de la Lizerne, dont ils se servent, est «assez battue, limpide et froide». A Chamoson se rencontrent «des plus gros crétins et goitreux du pays» si l'on excepte quelques-uns de La Bâtiaz. L'eau ferrugineuse de Saillon préserverait les gens du goitre et du crétinisme, «tandis que Leytron et Fully, qui avoisinent Saillon, en fourmil-lent» ¹¹⁸.

La lutte contre la petite vérole

Si le crétinisme débilite, la petite vérole tue. Pour les deux villages de Val-d'Illiez et de Champéry, dont la population s'élève à près de 700 et de 400 habitants, l'abbé Clément signale 25 et 19 décès d'enfants pour la brève période du 1^{er} janvier au 31 mai 1799 ¹¹⁹. J.-B. Bertrand en indique 39 à Martigny durant l'année 1797 ¹²⁰. La moyenne des décès, dans la commune de Salvan, s'élève à 25 pour les années 1783 à 1812. L'épidémie de petite vérole emporte 71 victimes en 1803 et le nombre de feux s'abaisse de 243 à 220 de 1798 à 1804. A Finhaut, il chute de 59 à 10 pendant la même durée ¹²¹.

On ne possède guère de précisions sur la mortalité causée par la petite vérole dans les différentes régions du canton. Mais peut-on s'interdire de penser qu'elle eut un peu partout une semblable intensité?

Pour s'opposer au fléau, les autorités supérieures, l'un ou l'autre particulier et quelques rares médecins conjuguent leurs efforts. Mais on ne constate point d'unanimité. En 1812, le Dr Hildebrand Schiner affiche ses hésitations: «De même qu'il est possible qu'en Valais la petite vérole soit épidémique, de sept ans en sept ans, ce qui est un fait réel, ou du moins l'a été jusqu'à ces dernières années que des médecins fort bien intentionnés pour l'avantage de l'humanité ont introduit l'inoculation pour rendre cette petite vérole moins

¹¹⁸ SCHINER, p. 245 pour Bellwald; p. 439 pour Brignon; pp. 448-449 pour Riddes; p. 454 pour Saxon; p. 488 pour Ardon et Chamoson; p. 495 pour Saillon, Leytron et Fully. Par ailleurs, selon BERTRAND, p. 619, Sion, dont la population s'élève à 2790 habitants d'après le recensement de 1811, compterait alors 49 crétins dont 7 jusqu'à 3 ans, 19 de 3 à 15 ans, 18 de 15 à 30 ans et 5 au-dessus de cet âge. L'auteur se réfère à un document qu'il dit contemporain et dont il extrait la phrase suivante: «Le nombre des demi-crétins, quarts de crétins et octavaires est *quorum non est numerus*.»

¹¹⁹ AV, Manuscrits Clément, N° 73, p. 65.

¹²⁰ BERTRAND, p. 616.

¹²¹ Voir pp. 22 et 43 de Louis COQUOZ, *Démographie du vieux Sylvanum-Salvan*, dans *Annales valaisannes*, 1924, pp. 1-45.

meurtrière. Mais aussi elle est par contre devenue une maladie permanente parce que, selon moi, on n'a pas pris les précautions nécessaires de tenir les inoculés séparés des autres enfants, et qu'on les laissait promener dans toutes les rues de la ville, ce qui propageait nécessairement la contagion de cette maladie.»¹²²

Un correspondant anonyme du *Bulletin officiel*, dans le N° du 15 avril 1804, établit pour notre étonnement une relation entre l'utilisation du vaccin contre la petite vérole et celle du vaccin contre la clavelée des moutons. «La vaccine, écrit-il, serait la découverte la plus utile, la plus bienfaisante pour l'humanité si, en même temps qu'elle préserve les hommes d'une maladie funeste, elle préservait aussi les troupeaux de la clavelée, ce fléau qui cause la ruine de tant de cultivateurs.» Que les éleveurs se rassurent! Les progrès scientifiques sont tels que les moutons eux-mêmes en profiteront bientôt. Il suffit, pour l'instant, de se contenter du mieux-être des hommes: «Toutes les expériences qui ont été faites jusqu'à présent déposent en faveur de la vaccine appliquée à l'espèce humaine.»

La vaccination ne soulève qu'une seule opposition ouverte. Elle émane du Dr Chrétien Desloges mais le gouvernement prend des mesures pour qu'elle demeure inconnue du public. Dans le N° 3 de l'année 1807, en date du 18 janvier, le *Bulletin officiel* insère un article dont le premier paragraphe révèle le ton de son auteur: «Je ne suis pas partisan de la vaccine, et je ne veux cependant pas la blâmer; mais il faut, il me semble, attendre quatre à cinq lustres avant de décider la question.» Pourquoi demeurer sur la réserve? Parce qu'«il n'est pas moins démontré qu'on expose ici les enfants à un essai». En outre, la vaccination ne peut procurer qu'une santé artificielle, elle ne préserve pas les familles «de maux incalculables», elle met «le genre humain à l'épreuve». Il en résulte la profession solennelle que voici: «Père de deux enfants également chéris, je désirerais les conserver tous les deux; mais je préfère que la petite vérole m'en emporte l'un et qu'elle me laisse l'autre robuste et vigoureux. Je me dédommagerais de ce sacrifice par la jouissance complète de mes petits-enfants.» Trois pages font référence à son acceptation du sacrifice; au rôle de la petite vérole qui, «en purgeant l'espèce humaine», «en établit au contraire la prospérité»; à l'autorité des pères de la médecine qui «n'ont jamais songé d'enfermer le loup dans la bergerie» en inoculant la maladie aux enfants qui en sont exempts et à la constatation que les inoculés jouissent rarement «d'une parfaite santé après l'âge de 20 à 30 ans».

¹²² SCHINER, pp. 223-224.

Cette prise de position rédigée par le Dr Desloges, le 15 décembre 1806, n'est pas portée à la connaissance des lecteurs. Les exemplaires imprimés sont retenus et les abonnés au *Bulletin officiel et Feuille d'Avis* reçoivent, la semaine suivante, le N° 3 et 4, daté des 18 et 25 janvier 1807 ¹²³.

Deux médecins se font les apôtres de la vaccination. L'un, le Dr Emmanuel Gay, exerce les fonctions de président du Conseil de santé. L'autre, le Dr Eugène-Arnold Gard, s'est établi à Saint-Maurice. Ses patients l'obligent à de longs déplacements jusqu'à Champéry, Bex et Salvan ¹²⁴. Leurs efforts sont soutenus par l'abbé Clément.

Celui-ci admire les résultats obtenus par le Dr Gard à Val-d'Illiez où, le 13 mars 1803, il a vacciné avec succès un enfant de l'agent local Claude Durrier et à Champéry où huit enfants ont subi la même intervention avec un égal résultat ¹²⁵.

Il n'en faut pas plus pour que Clément prononce un premier sermon sur la vaccination, le dimanche 24 juillet 1803. Moins de deux ans plus tard, le dimanche 19 mai 1805, il s'adresse une nouvelle fois à ses paroissiens «à l'occasion de l'opération qu'en vint faire en ce jour, ici et à Champéry, M. le Dr Gard, médecin». Le thème du sermon est insolite et sa longueur, treize pleines pages d'une fine écriture, a dû rebuter bien des auditeurs. On y trouve heureusement de très nombreuses considérations qui nous instruisent sur les préoccupations des gens, sur leurs habitudes éducatives et sur leurs raisons de refuser les progrès médicaux. Comme les réflexions moralisatrices ne manquent pas, on peut, à leur lecture, trouver des sujets de méditations ¹²⁶.

«Noli prohibere benefacere eum qui potest; si vales, et ipse benefac.» Cette citation du livre des *Proverbes*, chap. 3, v. 27, introduit le sermon et sous-tend la pensée du prédicateur: n'empêchez pas les médecins de guérir et facilitez-leur la tâche. Le cadre est délimité. Il est donc temps de contrer les opposants.

Dans les rangs des adversaires de la vaccination se comptent nombre de parents irréflechis qui prétendent se préoccuper de la santé de leurs enfants et qui n'en ont cure dès qu'il s'agit de petite vérole. «Quelques bonnes femmes se plaisent à dire qu'il faut laisser au bon Dieu le soin de préserver leurs

¹²³ Une note manuscrite placée en tête de la collection du *Bulletin officiel* pour l'année 1807, conservée à la Bibliothèque cantonale, à Sion, apporte les précisions suivantes: "L'observation que M. le Docteur Desloges, médecin valaisan, a cherché à faire insérer dans le *Bulletin officiel* est le seul exemplaire qui existe; le propriétaire de cette collection occupant le fauteuil du Conseiller d'Etat chargé du Ministère de l'Intérieur au moment qu'elle fut soumise à la censure, s'opposa à ce que cette diatribe contre la vaccine fût imprimée et publiée dans une pièce officielle du gouvernement du Valais; son suffrage prévalut sur celui de S.E. Augustini, alors grand bailli et toujours grand ami de l'auteur; en se refusant à la publication de cette pièce, le Dr Gay, le seul apôtre et propagateur de la vaccine alors en Valais n'ignorait pas qu'il fallait beaucoup de crédit pour faire peu de bien, mais qu'avec une bien petite autorité l'on faisait beaucoup de mal."

¹²⁴ Eugène-Arnold Gard est né au Châble en 1776 et son décès survint à Saint-Maurice en 1854 (identification aimablement communiquée par M. Jean-Maurice Gard).

¹²⁵ AV, Manuscrits Clément, N° 74, p. 114.

¹²⁶ AV, Manuscrits Clément, N° 11, 14 p.

enfants de la petite vérole, et que d'ailleurs tant plus il en mourra dans l'âge d'innocence, tant mieux pour eux, étant plus assurés du Paradis.» Quelle bêtise! Pourquoi se préoccuper de soigner les autres maladies et ne rien entreprendre contre celle-ci, «la plus vilaine, la plus dégoûtante, la plus horrible et en même temps l'une des plus dangereuses et meurtrières que l'on connaisse»? De plus, qu'elle est profonde l'illusion de croire que ses victimes sont toutes «de belles recrues pour le Ciel!» Elles ne décèdent d'ailleurs pas toutes dans l'âge d'innocence. «Combien n'en voit-on pas qu'elle estropie pour le reste de leur vie, dans tous les pays, et avons-nous besoin de sortir de cette paroisse pour en voir des exemples?» Enfin, si les parents souhaitaient vraiment le bonheur éternel pour leurs enfants, ne s'efforceraient-ils pas «de leur donner une bonne éducation, de leur donner bon exemple et de les détourner du mal et des occasions du péché»? En réalité, c'est trop souvent le contraire que l'on constate:

«Car c'est une chose aussi vilaine, aussi honteuse et criminelle qu'elle est ruineuse pour vos familles, de voir aujourd'hui les excès et abus énormes de la boisson du vin, par laquelle vous ruinez vos familles, vous vous rendez coupables de mille injustices envers vos créanciers et tous ceux qui travaillent pour vous, que vous ne payez que de belles promesses, souvent même de mauvaises paroles. Cependant la perte de votre argent et souvent de votre santé est peu de chose en comparaison de la perte de vos âmes et de celle de vos enfants dont vous faites si peu de cas en n'écoulant plus rien de ce qu'on vous dit si ce n'est pour faire tous les jours encore plus mal.»

L'argent dépensé inconsidérément au cabaret, il vaudrait mieux l'affecter à la vaccination. Celle-ci n'est d'ailleurs pas d'un prix excessif. Qui pourrait légitimement contredire le prédicateur?

«Voici ce qu'on vous fera payer pour cette opération: un écu neuf par tête, là où il n'y a qu'un enfant. Mais dans les familles où il y a plusieurs enfants, on ne paye que l'écu neuf pour tous ensemble. Quant aux pauvres, on ne leur demande rien. Y a-t-il de quoi se plaindre? Et pour celui qui n'est pas pauvre, y a-t-il quelqu'un qui ne donnât de bon cœur un écu neuf et au-delà, seulement pour être délivré de l'embarras et du spectacle dégoûtant de soigner un, et souvent une troupe d'enfants à la fois, en respirant nuit et jour des odeurs insupportables, indépendamment de la juste crainte de les voir rester estropiés ou de les perdre, surtout quand cette maladie se trouve de mauvais caractère?»

La vaccination n'est-elle donc pas moins coûteuse que la consultation des charlatans?

Jusqu'ici, le prédicateur a écarté les critiques infondées des parents induits en erreur par une mauvaise interprétation de l'enseignement religieux et par une information insuffisante de la réalité des coûts. Il aborde alors une question judicieuse, celle de l'efficacité du traitement proposé. Elle est indéniable. Depuis trois ans déjà, il s'informe des expériences qui la concernent. Dans le Valais, le Dr Emmanuel Gay pratique la vaccination «avec grand succès». Le Dr Eugène-Arnold Gard enregistre «le même succès dans un bon nombre de paroisses de ce pays, et même du côté de Bex». Les princes et les

monarques de l'Europe «se sont déterminés à faire vacciner leurs enfants malgré toutes les craintes que les grands ont ordinairement de les perdre». Sa Sainteté le Pape Pie VII a accordé une audience particulière au Comité central de la lutte contre la petite vérole, à Paris, le 1^{er} mars 1805. C'est l'occasion pour l'abbé Clément de lire à ses ouailles le discours du Dr Guillotin et de rapporter l'intérêt du pape pour les travaux des médecins en cette matière.

La péroration s'impose d'elle-même: «Aimez-vous donc vos enfants? Il paraît d'abord que oui, puisque souvent vous en faites vos idoles; mais il faut les aimer selon Dieu et pour leur salut. Pour cela, il faut avoir soin de leur corps et de leur âme. Donnez-leur donc une éducation chrétienne et procurez-leur la vaccine.»

Les efforts conjoints des bonnes volontés ne stoppent pas les méfaits de la maladie. A la fin du printemps de l'année 1809, une nouvelle épidémie de petite vérole se répand dans le Valais. Le 4 juin, le public sédunois apprend, par le *Bulletin officiel*, qu'elle sévit dans leur ville et que «la plupart des médecins du pays sont fournis de *Virus vaccin* pour ceux qui auraient de la confiance en cette découverte». Puis, le N° du 18 juin attire l'attention des lecteurs sur les progrès de la vaccination qui «fait tous les jours des conquêtes sur la routine, l'ignorance et la superstition». L'exemple vient de haut puisqu'il est donné par Derville-Malécharde lui-même:

«Le premier mai, a été vacciné le fils de S. E. Monsieur le Ministre de France près de cette République. Le vaccin a subi avec une régularité admirable tous les périodes décrits par les auteurs français, allemands et anglais. Les détails en ont été suivis dans cette circonstance avec un soin tout particulier par un médecin. Le quatrième jour déjà, manifestation du bouton avec *dépression au centre* signe certain et unique de la présence du véritable virus. Huitième, neuvième, dixième et même onzième jour, chaleur fébrile plus ou moins vive, et toujours plus prononcée sur le soir. *L'auréole rosacée* indiquée comme indispensable décrivant parfaitement son cercle autour du boreton: douzième jour, déclin de tous les symptômes ainsi que de la diarrhée compagne presque inséparable de cette inoculation.

»S. E. Monsieur le Ministre de France a bien voulu permettre que le *virus vaccin* de Monsieur son fils fût inoculé aux enfants de toutes les personnes de la ville qui ont pu le désirer, et il ne nous a point laissé ignorer qu'il formait avec nous des vœux pour que cet utile exemple eût de nombreux imitateurs.»

Ce n'est qu'à l'époque du département du Simplon que la vaccination est rendue obligatoire. Dans le *Mémorial administratif* du 8 avril 1812, le baron Jean-François Locard, sous-préfet de Borgo-San-Donnino et administrateur provisoire du département du Simplon depuis le mois de novembre 1811, adresse une longue lettre circulaire à tous les maires du Valais. Il attire leur attention sur le fait que la petite vérole a sévi dans leurs communes en 1811 et qu'elle y a «défiguré, mutilé ou tué un grand nombre d'enfants». Il entend donc éliminer ce fléau. Les pauvres eux-mêmes ne pourront pas refuser la vaccination puisqu'ils la recevront gratuitement. A l'égard de chacun, les autorités se montreront inflexibles. En conséquence, «aucun enfant qui n'aura pas eu la petite vérole ou n'aura pas été vacciné ne pourra être admis dans les

écoles, et comme la petite vérole est une maladie contagieuse, une véritable peste, si elle venait à se manifester dans une famille, je prendrais les mesures les plus rigoureuses, soit pour l'isolement, soit pour la désinfection aux frais des parents du malade.»

Dans chaque commune, les maires s'entoureront de collaborateurs pour mener à bien la vaccination de la population. Les ecclésiastiques useront de leur influence morale pour convaincre les parents; les médecins mettront leur savoir au service des efforts gouvernementaux; des commissaires visiteront, maison par maison, les quartiers de chaque commune; ils dresseront la liste des personnes encore épargnées par la maladie et non vaccinées; ils mentionneront l'attitude des particuliers à l'égard des mesures de police sanitaire; les qualificatifs «bien disposé», «incertain», «très opposé» permettront de convaincre les indécis, de gagner les adversaires et de comprendre les réticences de certains.

Le 15 avril 1812, le *Mémorial administratif* publie un arrêté sur la vaccination dans le département. La semaine suivante, un avis fort détaillé fournit des renseignements sur la vraie et sur la fausse vérole, sur le cours ordinaire et régulier de l'inoculation et surtout sur la manière de procéder à l'administration du vaccin. C'est cet aspect qu'il faut relever puisqu'il fournit des indications sur une facette de la vie quotidienne:

«On fait trois incisions avec une lancette très propre, à la face antérieure et au tiers supérieur du bras, chacune d'une demi-ligne de long sur une idée de profondeur, représentant la trace d'une virgule tant pour la longueur que pour la profondeur, et à la distance de 8 à 10 lignes l'une de l'autre en forme triangulaire.

»On laisse un peu écouler le sang qui s'en échappe (si toutefois il en sort) ce qu'on peut et doit éviter en glissant légèrement sous la peau. Dans le même instant qu'on fait les insertions brachiales, on trempe la pointe de la lancette dans le bouton; bientôt il s'en échappe un fluide clair comme de l'eau de roche. On recueille avec soin cette liqueur sur la lame de la lancette et on la passe comme si on cherchait à l'essuyer, par-dessus ces légères incisions, de façon toutefois que chaque incision obtienne une certaine provision de virus; si la cueillette d'une opération ne suffisait pas, il faudrait retremper la lancette dans le bouton et en attendre l'issue d'un nouveau virus, jusqu'à ce que chaque incision soit suffisamment pourvue de matière vaccine. On laisse bien sécher les places et on couvre le vacciné.»

La dernière mention officielle de la petite vérole dans le département paraît dans le *Mémorial administratif* du 3 juin 1812. A cette occasion, Derville-Malécharde se réjouit des succès obtenus par la vaccination et publie une information du Dr Emmanuel Gay sur les avantages qu'elle apporte aussi bien «pendant l'épidémie de la petite vérole qu'en tout autre temps». Dans un domaine au moins de la santé publique, les efforts du Conseil de santé contribuent immédiatement au mieux-être de la population. Il faut mettre encore à son actif les améliorations apportées aux multiples facettes de l'hygiène. Pour le reste, pourquoi ne pas reconnaître que les pratiques médicales se ressentent de la routine et du semi-charlatanisme des soigneurs de tous ordres?

La médecine au quotidien

Dans le Valais napoléonien, l'effectif des médecins est peu élevé; celui des guérisseurs et des charlatans l'est bien plus. Il n'est point de famille, enfin, qui ne possède ses recettes médicales, ses secrets infailibles. On hésite à se soustraire à la routine, à rompre avec la tradition. On est très éloigné de penser que la science est une panacée. Même chez les personnes dont la formation intellectuelle est enviable par comparaison avec celle de notre population, le recours aux habitudes est coutumier. Ainsi, Eugénie de Treytorrens décrit à son fiancé Charles d'Odet le traitement qu'elle s'est choisi: «Pour la poitrine, il faut du lait, de l'air, point de vins, point de liqueurs, point d'échauffants et, pour l'estomac, le lait est contraire: il faut les vins les plus chauds, les élixirs les plus toniques. Je ne sais ce que tout cela deviendra. Je fais ce qu'on me dit, mais, en dépit des ordonnances, quand j'ai bien mal à l'estomac, je bois de la liqueur et, quand je souffre de la poitrine, je bois du lait.»¹²⁷ Elle se soigne à son gré quand elle ne suit pas les conseils de son médecin. Dès que celui-ci prescrit une cure thermale, elle agréee cette thérapie qui lui rend la santé et lui procure les distractions d'une vie mondaine. Ce faisant, elle ne diffère en rien d'un grand nombre de contemporains.

La santé par les eaux

Quand les Valaisans de cette époque disent qu'ils vont prendre les eaux, il faut comprendre qu'ils se rendent à Loèche-les-Bains. La localité jouit d'un renom qui s'étend en Suisse et dans les pays limitrophes. Dans deux autres endroits, il est pourtant possible de se soigner par les eaux thermales: à proximité de Brigue et de Val-d'Illiez. On n'y rencontre que les gens du lieu et le Dr Hildebrand Schiner se contente de les mentionner. Il est d'ailleurs le seul à le faire.

Les eaux minérales de Brigue proviennent de différentes sources. L'une répand une eau très froide; quelques autres déversent des eaux chaudes dans deux bassins où la baignade des malades est difficile car rien n'est aménagé pour les accueillir. Le Dr Schiner rapporte les propriétés qu'on leur attribue. «On dit ces eaux de Brigue bonnes pour guérir les plaies corrosives, les ulcères rongeants et la galle; on les dit même utiles pour guérir le spasme convulsif des membres et leur tremblement, les cathares habituels, le tintement des oreilles et la stérilité des femmes; mais elles doivent être nuisibles à ceux qui ont la tête infirme, ou qui sont débiles de corps, de même qu'aux fébricitants et à ceux qui ont le foie et les reins chauds.»¹²⁸

¹²⁷ Cité dans PUTALLAZ, N° 1, t. 2, pp. 254-255.

¹²⁸ SCHINER, p. 261.

Quant aux sources thermales de Val-d'Illiez, «fort salutaires, à ce que prétendent quelques voisins», le médecin haut-valaisan suspend son opinion puisqu'il ne pourrait l'étayer ¹²⁹.

Les autochtones de Saas utilisent une eau sulfureuse, «chaude à sa source», que l'on dit «bonne pour fortifier ceux qui sortent d'une maladie grave» ¹³⁰. Ceux d'Ulrichen devraient mettre en valeur leur eau soufrée que le Dr Schiner apprécie: «Je les crois avantageuses pour les maladies tant intérieures qu'extérieures; comme dans la galle, en les buvant chaudes ou froides, seules ou combinées avec des décoctions convenables, même avec du lait pour les sujets qui auraient la poitrine faible, délicate ou même déjà ruinée.» ¹³¹

Les eaux de Loèche-les-Bains sont connues depuis des siècles et leur réputation ne cesse d'augmenter à partir de la Renaissance. Il n'est pourtant pas facile d'y aller. Dès le milieu du XVIII^e siècle, les curistes en provenance des territoires germaniques, de la région rhénane et de l'ouest de la France, se rendent d'abord à Kandersteg avant de gagner la station accessible par la Gemmi depuis qu'un chemin muletier a été ouvert vers 1740. Les autres rallient Loèche avant de poursuivre vers les bains, à dos de mulet. Avec les montures, ils passent par Inden. Ils éprouvent d'assez fortes émotions quand le tracé fait corniche au-dessus des précipices. Les piétons désireux de sensations plus violentes préfèrent le détour par Albinen. C'est cet itinéraire que choisit le marquis Marc-Marie de Bombelles quand, peu d'années avant que n'éclate la Révolution, il quitte la Franche-Comté pour les Pays suisses.

Quelle curieuse destinée que celle du marquis de Bombelles! Jeune homme, il s'engage dans les troupes du roi en qualité de mousquetaire puis de hussard. Bien vite, il prend une autre orientation puisqu'il entre dans la diplomatie en 1764, à l'âge de vingt ans. Le baron de Breteuil l'épaula et lui confia des missions. Il se rend à Vienne, à Naples, en Hollande, à la Diète de Ratisbonne. Le 23 janvier, il épouse Angélique-Charlotte de Mackau qu'il fait nommer dame d'honneur de Madame Elisabeth. Tout lui sourit, à la cour et en ménage. Le 10 mai 1781, il s'éloigne des fastes du pouvoir pour une mission dans les Pays suisses. C'est à cette circonstance que l'on doit son *Voyage dans une partie de la Franche Comté et en Suisse* dont il subsiste la première partie. Le manuscrit appartient à la Bibliothèque de la ville de Versailles où il est conservé dans le fonds de la Bibliothèque Lebaudy. C'est un beau document de 169 pages précédées de deux autres non numérotées, réservées à une lettre dédicatoire «A Madame Elisabeth de France», et suivies de trois autres non paginées à la «Table des matières, par ordre alphabétique».

De retour en France, il est envoyé comme ambassadeur au Portugal, puis à Venise. Fidèle à son roi, il s'engage dans l'armée des Princes. Louis XVI lui confia alors une mission secrète en Russie, puis à Vienne. C'est dans cette capitale que son épouse décède, le 27 septembre 1800. Profondément attristé

¹²⁹ SCHINER, p. 538.

¹³⁰ SCHINER, p. 267.

¹³¹ SCHINER, p. 238.

par ce deuil, le marquis se fait ordonner prêtre en 1804. Une nouvelle carrière commence pour lui. En 1816, lors de la Restauration, il devient aumônier de la duchesse de Berry, puis il est sacré évêque d'Amiens en 1817. Cinq ans plus tard, il décède à l'âge de 78 ans.

Il est dans la force de l'âge, à trente-sept ans, quand il parcourt de Valais, depuis Saint-Maurice jusqu'au sommet de la Gemmi. Comme le trajet s'étire en longueur, pourquoi le suivre dans sa totalité et n'accompagner le marquis que de Sierre jusqu'aux bains où se trouve notre intérêt?

«Le comte de Courten, maréchal de camp au service de France et propriétaire du régiment valaisan de son nom, habite Sierre. Nous arrivâmes chez lui au moment où il allait se mettre à table. Qui le croirait! Au centre du Valais, la simplicité de nos vêtements nous fit grand tort. Le général nous prit pour des aventuriers; aucun de nos compliments ne réussit et, quoiqu'il vît clairement notre désir de partager son dîner, il nous éconduit avec toute l'adresse d'un Gascon.

»Alors, en maudissant notre mine chétive,

Et de ce général la prudence excessive,

Il fallut revenir au cabaret voisin,

Où du lait et des œufs calmèrent notre faim.

»Pendant ce frugal dîner, l'hôte, sa femme, ses enfants nous dirent tant de bien de M. de Courten que nous retournâmes le voir avant de partir de Sierre. Il avait pris, de son côté, quelques informations assez satisfaisantes pour l'engager à nous donner une tasse de café, d'excellente crème, un guide sûr et de bons chevaux qui nous portèrent en trois petites heures aux bains de Loèche.

»On laisse à droite, dans la même vallée que Sierre, le bourg de Loèche, chef-lieu d'un dizain. Le chemin qu'il faut suivre devient rapide et impraticable en voiture. La descente à une lieue plus loin est taillée dans le roc. Cet ouvrage, de la plus grande hardiesse, exigea un travail considérable. On prétend que l'ingénieur qui le dirigeait y perdit la vie en tombant du haut d'un rocher dans des précipices affreux. L'œil peine à mesurer leur profondeur et, si fatigué de cet aspect, les regards se portent à gauche, ils frappent sur une masse surplombante dont le couronnement ne s'aperçoit que lorsque le ciel est absolument sans nuages. Mais une surprise plus agréable fixe bientôt l'attention du voyageur. Dans la vallée, à mi-côte, et sur des hauteurs en face qui paraissent inaccessibles, il découvre de toutes parts des villages superbement bâtis, habités par une race d'hommes aussi nombreuse, aussi belle qu'heureuse, et qui ne connaît point les infirmités dont le centre du Valais est affligé. Pour aller d'une partie de ce village aux bains de Loèche, il faut descendre par de longues échelles scellées à des rochers et mises les unes au bout des autres jusqu'aux endroits où quelque inégalité du roc permet d'y frayer un sentier. Les habitants d'Albinen ne peuvent commercer avec les voisins qu'au moyen de ces échelles. Souvent, des hommes chargés de lourds fardeaux les descendent et les remontent la nuit comme le jour. Les femmes, les enfants se servent avec la même intrépidité de ces communications, dont la seule image nous effraie.

»On voit aussi dans le Valais des greniers d'une construction singulière. Seize poteaux d'environ trois pieds de haut portent la charpente d'un bâtiment carré. Entre ces poteaux et les poutres qui reposent sur eux sont seize pierres plates, rondes et unies en-dessous, afin d'empêcher les souris de pénétrer dans les greniers. Lorsqu'elles grimpent de terre le long des poteaux, elle trouvent cette pierre polie qui, en débordant, les arrête et ne leur donne aucune prise pour se glisser plus loin.

»Après avoir traversé le beau village d'Inden, nous le vîmes un instant ensuite à cent pieds au-dessus de nous. Enfin, redescendant un chemin raboteux, on découvre les bains de Loèche. L'étroite vallée dont ils occupent le fond est ornée de deux cascades remarquables par leur volume d'eau et leur emplacement pittoresque.

»Il faut que la bonté des eaux de Loèche soit bien constatée pour qu'on aille les prendre en bravant et la difficulté d'arriver jusqu'à leur source, et les incommodités de leur local. De deux auberges, la plus apparente est celle où on est le plus mal. L'autre, moins spacieuse, est aussi bien tenue qu'il est possible dans un village dont les environs ne produisent rien. Le Sr Monet, propriétaire de cette auberge, s'y transporte de Vevey, tous les ans, avec sa famille. Il est obligé de tirer de fort loin, à dos de mulets, jusqu'à des légumes. Lui, sa femme, ses enfants, sont remplis d'attention; mais il faudrait séjourner longtemps chez eux pour s'accoutumer au bruit qui s'y fait. Afin de recevoir beaucoup de monde, ils n'ont pu se dispenser d'entasser les chambres dans une petite maison de bois. On s'entend d'un étage à l'autre comme si l'on couchait dans une même alcôve. Les gens qui font usage des bains ont presque tous des heures différentes pour s'y rendre. Enfin, le calme de la nuit est encore interrompu, les veilles des jours de fêtes, par les paysans des environs qui viennent, en vertu de leur souveraineté, se jeter pêle-mêle dans ces bains. Ils y chantent, ils y font des cris inhumains et personne n'ose leur imposer silence.

»Six sources bouillantes et d'une même qualité d'eau sortent à 400 pas du village, au pied d'une colline formée des débris de la montagne. C'était dans cet emplacement qu'était l'ancien établissement des bains; mais une avalanche tombée en 1719, ayant tout détruit dans un moment, pour éviter un semblable malheur, on construisit plus loin les bâtiments qui subsistent aujourd'hui. Les eaux y arrivent sans perdre de leur vertu. Les deux grands bains sont divisés en quatre bassins revêtus de pierres. Le troisième n'en renferme que deux. Celui-ci sert aux pauvres des deux sexes qui s'y baignent sans qu'on exige d'eux les précautions qu'indique la pudeur. On n'a aucune commodité, aucune recherche de propreté dans les autres bains. Ils sont tous également couverts d'un hangard. Le plus distingué n'offre qu'un retranchement en planches, destiné à y changer de linge lorsqu'on sort d'un bassin où tous les malades sont confondus, quelle que soit la différence de leurs infirmités.»

Le marquis de Bombelles n'en dit pas davantage. Il a décrit le site et quelque peu les bains. Pour connaître les lieux d'hébergement, les pratiques des baigneurs et les distractions des curistes, il faut consulter d'autres sources. Au préalable, sachons quelle est la valeur de ces eaux vers lesquelles convergent tant de malades et de gens soucieux de leur santé.

Quelques voyageurs relèvent les propriétés des sources thermales. Leur opinion importe peu parce qu'ils informent sans compétence. Deux médecins méritent notre attention: le Dr Emmanuel Gay et le Dr Hildebrand Schiner. Dans l'*Annuaire de la préfecture du département du Simplon* de 1813, le premier insère une notice publicitaire où de rares données médicales accompagnent des informations relatives au pittoresque de la région. Le lecteur apprécie les glaciers, les cascades, les chemins taillés dans le roc, les cimes élevées. L'inspecteur des bains recherche une clientèle. Le Dr Schiner détaille les vertus curatives des eaux. A le lire, qui ne trouverait son compte?

«Les vertus médicinales et curatives de ces eaux sont les suivantes, comme le pensent encore d'autres médecins; elles sont bonnes pour les maladies froides humorales; elles échauffent, dessèchent, et sont abstergives, résolvantes, astringentes; et s'il fallait croire à Simbler, elles adouciraient la goutte, mais j'en douterais fort, et même je serais d'avis qu'elles l'exaspéreraient au contraire et provoqueraient ses accès. Elles conviennent aux estomacs languissants qu'elles fortifient et elles font naître l'appétit; on les croit de même utiles pour les obstructions ou engorgements de la rate, du foie et des poumons, ainsi que les yeux larmoyants, chassieux et troubles, comme aussi pour le spasme et catarrhes habituels; mais dans toutes ces indispositions on les emploie différemment selon les diverses causes qui les ont produites. Pour les hydropiques et les gravelleux, je ne leur conseille point leur usage, contre l'avis de quelques autres et notamment de Simbler. Elles sont encore bonnes pour les femmes et les filles dont la matrice est faible; elles rendent périodiques leurs règles; elles relâchent le ventre à ceux qui en boivent, mais ce n'est pas un effet continu; elles les constipent au contraire quelquefois. Enfin elles rouvrent les plaies et les ulcères lorsqu'ils ont été maltraités ou qu'ils se sont fermés trop tôt, et les guérissent ensuite pour toujours. Elles sont encore excellentes pour les douleurs sciatiques et rhumatismales, ainsi que pour certaines espèces de coliques provenant d'humeurs froides, pituiteuses et visqueuses; elles conviennent aussi pour les membres rétrécis par contraction des nerfs, de même que dans certaines paralysies, surtout dans celles qui sont la suite des apoplexies, ainsi que dans certaines stérilités des femmes.»¹³²

En dépit de la quasi inaccessibilité de Loèche-les-Bains, les curistes surmontent leurs fatigues et leurs peines, tant ils accordent de vertus à ces eaux. Ils viennent de toutes parts. Dans la dix-huitième lettre de son *Essai sur l'état présent, ... de la Suisse*, Coxé rapporte qu'il y a vu «beaucoup de gens des différents districts de la Suisse». Robert déplore l'inconfort qui y règne et assure que des améliorations notables y attireraient «des flots de riches étrangers, des sociétés brillantes dont le luxe corromprait, à la longue, la simplicité valaisanne, et jetterait, dans les mœurs, une teinte qui ne pourrait que leur être dommageable». Telles sont ses réflexions contenues dans le chapitre fort concis intitulé *Vallée de Leuck*. Etienne-François de Lantier se manifeste compilateur

¹³² SCHINER, pp. 288-289.

intéressant dans *Les Voyageurs en Suisse*. Rousseau, Bourrit, Coxe, de Saussure et bien d'autres lui fournissent une ample moisson d'informations qu'il livre aux Français. Il façonne une image du Valais parfois fantaisiste mais dont le pittoresque contribue à la réputation d'un pays austère, beau et habité par une population que la civilisation n'a pas encore altérée. Il rencontre aux bains un comte et l'épouse d'un fermier général de Paris venus en berline jusqu'à Kandersteg et «transportés par-dessus la Gemmi enveloppés dans des couvertures et des manteaux fourrés». Comme ils se plaignent tous deux de la lenteur de leur guérison, un quidam de bon conseil leur suggère la marche pour l'obtenir. «De par tous les diables! comment voulez-vous qu'avec une sciatique je grimpe ces rochers escarpés?» réplique le comte. La réponse fuse: «Comme vous pourriez. D'abord, vous feriez un pas; ensuite deux, trois; et d'encore en encore, et d'effort en effort vous finiriez par marcher légèrement et opérer votre guérison.» Le comte promet de l'essayer, mais la dame se récrie. «En ce cas, Madame, reprit milord, habituez-vous à être malade; je ne tiens pas à mes ordonnances.»¹³³

Un séjour sur la Côte d'Azur ou sur la Costa del Sol, suivi de vacances aux sports d'hiver s'imposent actuellement à qui désire tenir son rang. A l'époque napoléonienne, se rendre aux bains participait aussi aux obligations mondaines. Le Conseil d'Etat ne manque pas à cette exigence. On s'en amuse en ville de Sion quand, en été 1806, la plupart de ses membres s'y trouvaient et que les langues indiscrètes disaient en plaisantant «que la cour était à Saint-Cloud»¹³⁴.

Dans une étude extrêmement intéressante où abondent les renseignements relatifs à la vie quotidienne, Pierre-Alain Putallaz relève les noms des personnes qui séjournent aux bains à la mi-juillet 1813. L'écriture est dense; il n'y a pas à la résumer:

«Les indigènes y sont nombreux: le 17 juillet 1813, il [= Charles d'Odet] précise qu'il s'y trouve «une affluence extraordinaire de Valaisans» et signale les arrivées, le 15 juillet, de Marguerite Tousard d'Olbec et de Charles de Rivaz, le deuxième fils de Charles-Emmanuel; il annonce, pour le 17, celle de Marie-Catherine de Rivaz et de l'une de ses petites-filles, de Marie-Françoise Macognin de la Pierre, de Catherine-Eugénie Tousard d'Olbec et de son frère Maurice; et, pour le 19, celles d'Antoinette Duc, de Louis Tousard d'Olbec et de sa fille Anne-Louise. A tous ceux-ci vont se joindre d'autres Valaisans, tels Charles d'Odet lui-même, son frère François, Anne Macognin de la Pierre, la fille cadette de Marie-Françoise, Maurice de Stockalper et son épouse Françoise, née Augustini. Mais c'est surtout la venue d'*étrangers* qui nous prouve la notoriété du lieu: en 1813, Charles y signale notamment la présence du marquis de Louvois et de son épouse Athenaïs, née Grimaldi, la princesse de Monaco, du législateur Charles Pictet et de Rodolphe de Treytorrens, un cousin d'Eugénie.»¹³⁵

¹³³ Etienne-François de LANTIER, *Œuvres complètes*, Paris, 1937, 946 p., voir p. 483.

¹³⁴ SALAMIN, N° 2, p. 114.

¹³⁵ PUTALLAZ, N° 1, t. 2, pp. 243-244.

Dès qu'ils arrivent sur place, les curistes se rendent dans les établissements où ils ont réservé leurs chambres ou dans des chalets qu'ils ont loués. En 1795, il y a deux pensions recommandables. Celle du veveysan Monet où l'on paie, par jour, 45 batz pour les maîtres et 22 batz pour les domestiques, est la plus coûteuse. Celle d'un dénommé Lorétan jouit aussi d'une bonne réputation. Elle est un peu moins chère: 20 batz pour les maîtres et 15 pour les domestiques. Celui qui doit veiller à la dépense séjourne plutôt chez Anne-Marie Lorétan, chez Jean Brunner ou chez Michel Lehner où l'on s'en tire avec 16, 13 et 12 batz et demi ¹³⁶. Chez Monet, la table est succulente, mais elle offre «trop de sauces, trop de gras, trop de pâtisseries». Chez un deuxième, il y a des punaises; un troisième vous fait dévorer par les puces.

En 1806, le tenancier de l'auberge de la Maison-de-Ville, à Berthoud, un dénommé Schaeffly, annonce l'ouverture de sa pension à Loèche-les-Bains pendant la saison des eaux, qui dure de la mi-juin jusqu'à la fin septembre. A ses pensionnaires, il promet «bonne table, logement, propreté et prix les plus honnêtes» ¹³⁷. Ce restaurateur est encore en activité en 1813. Il demande 40 batz par jour à ses clients; sa maison est «fort bruyante». Mieux vaut alors séjourner à la pension de Werra car «les domestiques y sont soigneux et, en général, le service s'y fait bien». Autre avantage, le prix est moindre, 31 batz et demi par jour ¹³⁸.

La pension de Werra jouit d'une bonne réputation. Qu'on ne s'attende pourtant pas à y trouver du confort. Charles de Miéville l'apprend par la même lettre du 4 juillet: «Il vous faut essentiellement des vêtements d'hiver, deux chemises de bains très amples en flanelle avec collerettes à chacune, une grosse enveloppe, et des pantalons à vous et une capote en drap ou une douillette à Madame pour aller à l'eau; des duvets, deux paires de draps de lit, quelques serviettes, un chauffe-lit et, du reste, rien pour le luxe car on ne fait presque

¹³⁶ ANONYME, pp. 41-42.

¹³⁷ *Bulletin officiel*, du 1^{er} juin 1806.

¹³⁸ *Aux bains de Loèche en 1813. Lettre de Ch.-Rodolphe de Felice à Charles de Miéville de Rossens, à Orbe, 4 juillet 1813*, dans *Revue historique vaudoise*, 1928, pp. 60-61. Il convient de comparer ces prix aux salaires versés aux ouvriers de cette époque. Selon Pierre REICHENBACH, *Les comptes personnels de P.-J. de Riedmatten, ancien bourgmestre de Sion, pour les années 1800-1804*, dans *Vallesia*, t. XIII, Sion, 1958, pp. 239-265, la moyenne des salaires, dans l'agriculture, s'établit autour de 6 batz par jour; dans l'artisanat, un ouvrier gagne environ 10 batz (voir p. 255). Selon PUTALLAZ, N° 2, p. 173, les ouvriers valaisans qui transportent l'artillerie au Grand Saint-Bernard, au mois de mai 1800, travaillent à la tâche. En conséquence, «les mauvais ouvriers pouvaient gagner, par ce procédé, 15 à 20 batz par jour; les médiocres, 25 à 30, et les bons, jusqu'à 60 batz». Lors de la construction de la route du Simplon, en 1805, les entrepreneurs allouent aux ouvriers un salaire journalier de 13 batz. Les communes, qui doivent fournir un contingent d'ouvriers, complètent ce salaire. François-Emmanuel Joris, président de l'Entremont, s'en plaint au grand bailli Augustini: «Mais toutes [les communes] ont été obligées de défrayer leurs ouvriers pour le voyage; les unes leur passent en outre un supplément de 4 batz, d'autres de 5 batz et d'autres enfin de 7 batz par jour aux 13 batz la journée que donnent les entrepreneurs» (AV, Travaux publics, Route du Simplon, thèque 8, fasc. 3, N° 4, du 3 août 1805). Des réflexions de même type émanent également d'autres présidents.

pas de toilette ici. Vous trouverez du café et du sucre, mais vous ferez bien de vous munir d'une livre ou deux de bon chocolat, celui des bains n'étant guère bon.»

L'auteur du *Tableau des Bains de Leück* détaillait, en 1795, les précautions à prendre avant de se rendre à la station thermale:

«D'abord, les lits sont à tous ceux qui se présentent; il y a quelques inconvénients à coucher sur des matelas où des dartreux peuvent avoir transpiré; en sorte qu'on fait prudemment d'apporter son propre matelas, on le fait fort mince, pour en diminuer le volume; on y joint un bon oreiller, une couverture, un duvet, des draps et surtout des rideaux, parce qu'on n'en fournit à personne; ils sont très utiles pour garantir des mouches, du soleil et quelquefois des vents coulis. On doit avoir une grosse paire de pantalons pour aller au bain et en sortir; les chemises de flanelle sont préférables à celles de toile, celles-ci étant mouillées se collent sur la chair, et on a beaucoup de peine à se déshabiller en sortant de l'eau; d'ailleurs la flanelle tient plus chaud et cause une friction insensible qui convient à la situation dans laquelle on se rencontre. Comme on doit fournir à ses déjeuners, on doit prendre sa petite provision de café, de thé, de chocolat et de sucre.»

Il recommande en outre d'apporter avec soi de l'eau-de-vie de cerise car «on n'en trouve pas pour de l'argent»; une caisse de bouteilles de vin qui, une fois bues, serviront à ramener chez soi de l'eau minérale; du tabac, si l'on est fumeur, puisque «celui qu'on trouve au village est détestable»; du sel pour se purger, celui qu'on vend aux bains «est dégoûtant et trop actif»; de l'encre, du papier, des plumes et de la cire, «sans cela, on est obligé de courir de porte en porte pour emprunter une écritoire»; une bassinoire pour chauffer son lit et un service de table si l'on ne veut pas utiliser «une cuillère d'étain, une fourchette de fer et un couteau dentelé» mis à la disposition par les restaurateurs ¹³⁹.

Maintenant que le curiste dispose d'un logement à sa convenance, il lui reste à reconnaître les lieux. Se contente-t-il de boire chaque jour un grand nombre de verres d'eau et de faire trempette des pieds? La source Saint-Laurent est à sa disposition sur la place du village. Dès les quatre heures du matin, il y rencontre des gens «en robe de chambre, grosses mules, ample mouchoir de cou et tous armés d'un gobelet qu'ils placent dans une poche à bords gras». La journée commence par trois verres à jeun, suivis de nombreux autres jusqu'à la tombée de la nuit. Les conversations, les bavardages et les considérations inutiles sur les difficultés de la vie occupent toutes les heures. A l'extérieur du village, trois sources permettent aux désargentés de se baigner gratuitement. L'eau de la première remplit huit bassins en pierres taillées. Celle de la deuxième servait autrefois aux lépreux. Durant l'époque impériale, les galleux la fréquentent alors que celle de la troisième est à l'usage de ceux dont la peau s'ulcère dans des eaux plus actives. Dans le village lui-même, deux bains couverts accueillent encore les pauvres. L'un d'eux est réservé aux personnes qui se font appliquer les ventouses par douzaines ¹⁴⁰.

¹³⁹ ANONYME, pp. 95-98.

¹⁴⁰ ANONYME, pp. 68-69, 76-77; SCHINER, pp. 287-288.

Les curistes qui ont de l'argent choisissent entre le Grand Bain, le Bain des Nobles et le Bain des Zuricois, tous situés à l'intérieur du village. Dans chacun d'eux, il est possible de se baigner et de se doucher. Voici les tarifs qui y sont appliqués:

«L'assemblée des propriétaires des eaux minérales et différents bains de Loèche en Valais, tenue à Loèche le 7 juillet 1807, a fixé le prix que chaque baigneur doit payer au Badmeister pour chaque différent bain et celui de la douche, comme suit:

	batz	creutzer
»Au Grand Bain: pour chaque cure de quatre semaines et au-dessous: aux deux carrés inférieurs munis des cabinets à fourneaux: les étrangers paieront	120	
les gens du pays	60	
Aux deux carrés supérieurs: les étrangers	60	
les gens du pays	40	
Pour la douche, étrangers et gens du pays, indistinctement, de chaque quart d'heure et au-dessous	2	
»Aux Bains des Nobles: pour une cure de quatre semaines et au-dessous: les étrangers	30	
les gens du pays	15	
Pour la douche, étrangers et gens du pays, par quart d'heure et au-dessous	1	2
»Aux Bains des Zuricois: pour une cure de quatre semaines et au-dessous: les étrangers	30	
les gens du pays	15	
La douche: les étrangers et gens du pays, par quart d'heure et au-dessous	1	
»Pour chaque bouteille d'eau		1/2

»N.B. Jamais le prix de 120 batz n'a été perçu; il a toujours été payé 100 batz.» ¹⁴¹

¹⁴¹AV, Intérieur, thèque 179, fasc. 1, N° 1, pap. 3, avec les signatures du Dr Gay et du maire de Loèche-les-Bains, Johann-Josef Lorétan.

Une fois qu'il s'est acquitté de la taxe d'entrée, le baigneur commence sa cure. Il lui reste toutefois à prendre connaissance du règlement auquel il est soumis. Il est impossible d'affirmer ce qu'il contient exactement. Le document officiel fait défaut. Les Archives cantonales du Valais possèdent une pièce, sous la forme d'une version provisoire, qui pourrait être un extrait du règlement des bains pour cette époque. Une correction épatée en cache la date qu'on croit lire 1807 et lui substitue celle de 1600 qui est peu satisfaisante.

Quoi qu'il en soit, voici ce document dans son intégralité:

«Comme il pourrait arriver que des personnes inconsiderées se permis-sent dans les bains quelques actions qui fatigueraient les baigneurs ou leur déplairaient, soit en nageant dans l'eau, soit en l'agitant, soit enfin en trou-blant les bains de quelque manière que ce fût, nous avons établi des règles pour les prévenir ou les réprimer; et afin que personne ne puisse en prétendre faute d'ignorance, nous avons ordonné qu'il en serait affiché un extrait ainsi qu'il suit.

»1^o Il est défendu à toute personne de quelque qualité et condition qu'elle soit, de rien dire ou faire, soit dans le bain, soit hors du bain, qui tendrait à y porter le trouble et le désordre sous peine de 3 L. d'amende ou même de plus grande peine suivant la nature du délit.

»2^o Tous jurements, imprécations, blasphèmes et autres propos sem-blables sont défendus sous peine de baiser publiquement la terre et de 3 L. d'amende pour la première fois et 6 L. pour la seconde et enfin de punition exemplaire en cas de récidive.

»3^o Toute personne, de quelque sexe qu'elle soit, qui aurait des ulcères ouverts ou d'autres plaies qui pourraient causer de la répugnance ou du dégoût aux autres baigneurs, n'entrera pas dans le Grand Bain à moins qu'elle en eût obtenu la permission du juge des bains sous peine de 10 schillings chaque fois qu'elle contreviendra à cette règle.

»4^o Il est défendu d'entrer au bain avec des armes sous peine de 3 L.

»5^o Il est défendu sous la même peine de traiter quelqu'un de menteur ou de l'insulter par quelques autres termes injurieux qui pourraient occasionner des rixes et des querelles.

»6^o Personne, soit homme, soit femme, ne doit entrer au bain sans être couvert d'une chemise ou vêtu décentement sous peine de 10 schillings.

»7^o Il est défendu aux hommes d'entrer dans les cabinets attenants aux bains lorsqu'une femme s'y habille ou déshabille, sous peine de 10 schillings.

»8^o Toute personne qui introduirait dans le bain de l'eau chaude ou qui fermerait les conduits pratiqués pour l'y introduire, sans le consentement de la pluralité des baigneurs, payera 10 schillings.

»9^o Quiconque se soustrairait frauduleusement au payement de la taxe courante pour l'usage des bains payera le double.

»10^o Ceux qui, par des mouvements tumultueux ou des conversations trop bruyantes, interrompraient les personnes qui voudraient ou qui assistent à la messe dans la chapelle de Saint-Laurent, seront condamnés à 3 L. d'amen-de; ceux qui se permettraient de dire des plaisanteries ou des discours impies contre la religion seront poursuivis selon la rigueur des lois du pays.

»11° Seront également poursuivis tous ceux qui liraient ou produiraient des livres, élèveraient des disputes contre notre sainte religion catholique, apostolique et romaine.

»12° Il est défendu de jeter dans les bains des chiens, chats et autres animaux, en un mot toutes choses qui pourraient causer de la frayeur et du dégoût aux baigneurs, sous peine de 3 L. d'amende.

»13° Quiconque lavera dans les bains des chemises et autre chose malpropre payera 14 schillings.

»14° Si quelqu'un s'emparait dans les cabinets de choses qui ne lui appartiennent pas et ne voulant pas les rendre sera sévèrement puni par le juge des bains.

»15° Quiconque entrera dans les bains avant les 3 heures du matin et n'en voudra sortir à 5 heures précises du soir sera puni.»¹⁴²

Le baigneur connaît ses obligations. Il peut entrer dans le «Temple d'Hygiène», selon l'expression du Dr Schiner. Dans sa course hâtive, le marquis de Bombelles n'a vu que les bains sis à l'extérieur du village. Il les a rapidement décrits. Le Dr Schiner s'est accordé le loisir de dessiner le Grand Bain. Pourquoi se priver de sa compagnie durant quelques instants?

«C'est un carré oblong et régulier, dans lequel l'eau des Bains est renfermée, et qu'on y fait entrer de grand matin, afin qu'elle se tempère et diminue de sa chaleur naturelle, pour que les baigneurs puissent y entrer. Il y a quatre carrés dans cet édifice, et chacun d'eux est garni de garde-fous tout à l'entour, avec une allée intermédiaire; il y a encore deux allées au milieu qui se croisent, toutes pavées en pierres taillées. C'est entre ces garde-fous, dans les allées que se placent les curieux qui veulent voir les baignants, comme parents, amis et autres. C'est encore de là qu'on fait passer le déjeuner des malades, quelquefois avec des pots de fleurs fraîches, que ces eaux ont la qualité de faire renaître si elles ont été flétries; c'est enfin encore sur ces petites tables de sapin qu'on sert le chocolat, le café et les bons vins; la société y est brillante, amusante, et souvent réjouie par des concerts de musique, et que les bals, les danses, et toutes sortes de divertissements attendent à leur sortie des bains; et pendant que les uns se baignent, les autres boivent les eaux minérales pures, ou mêlées avec du lait, en se promenant toute la matinée sur la place, ou dans les sentiers des prairies voisines. Les personnes des deux sexes s'y baignent dans le même carré.»¹⁴³

¹⁴²AV, Intérieur, thèque 179, fasc. 1, N° 1, pap. 2, *Extrait du règlement fait à Sion pour la police des bains l'an 18...* Les art. 2, 10 et 11 traduisent l'esprit de la Restauration. Il se pourrait donc que le document soit de 1827. Autre fait, révélateur de la même mentalité: lors de la session de mai 1826, le Conseil d'Etat propose une loi sur la création d'un tribunal des mœurs, version plus contraignante que celle du 7 novembre 1802 sur le même sujet et qui fut de peu d'efficacité. Il subsiste un point de détail peu facile à expliquer: le montant des amendes est parfois indiqué en "schillings". Dans deux études relatives à cette époque, ce terme ne se rencontre ni sous la plume de Pierre Reichenbach, ni sous celle de Jean-Henri Papilloud. Pour l'article de Pierre REICHENBACH, voir ci-dessus note 138. Celui de Jean-Henri PAPILLOU, *Les prix des marchés de Sion au XIX^e siècle*, pp. 81-117, est publié dans *Société et culture du Valais contemporain*, Sion, 1974, 187 p.

¹⁴³ SCHINER, pp. 285-286.

Vingt à trente personnes occupent simultanément chaque carré. Dès qu'elles ont adopté le rythme de la cure, elles y demeurent jusqu'à neuf heures par jour. Les baignades commencent à partir de trois heures du matin. Les curistes attentifs ne les pratiquent pas durant l'après-midi car alors «les bains ne sont proprement qu'un mélange d'urines amalgamées avec une quantité plus ou moins considérable de sérosités, de viscosités, et de tout ce que l'on sait et ne sait pas»¹⁴⁴.

Les heures de l'après-midi et de la soirée sont occupées par les divertissements. L'escalade des échelles d'Albinen, la montée à la Gemmi, les promenades dans les prés et dans les forêts ouvrent l'appétit que l'on apaise par des goûters partagés entre amis et connaissances. Afin d'agrémenter les soirées, on se cotise pour couvrir les frais d'un concert ou d'un bal. En dépit des règlements, il est parfois plus de dix heures du soir quand on continue à accorder une valse, une allemande ou une anglaise. On s'acquitte donc de l'amende et on fait ample moisson d'observations caustiques et de potins peu charitables qui alimenteront les conversations des jours suivants. A la pinte de Michel Lehner, les domestiques se retrouvent pour danser une fois qu'ils ont conduit leurs maîtres dans leurs chambres, qu'ils les ont préparés pour la nuit et qu'ils leur ont souhaité un repos bien calme. Ils ont des précautions à prendre: «Aller dans leur chambre à pas de plomb afin que l'oreille du maître les suive, ouvrir et fermer brusquement la porte pour d'autant mieux convaincre que les voilà bien chez eux; puis sans poser la chandelle sur la table ils reviennent lestement sur leurs pas; descendent l'escalier avec leurs souliers à la main, se rejoignent dans la salle des plaisirs, dansent à leur tour et rient aux éclats d'en avoir imposé. Le matin, de retour chez eux, ils vont réveiller leurs maîtres, pour aller aux bains.» Il est vrai que l'aube approche et que les baignades commencent très tôt. Pour les domestiques, il est bientôt l'heure d'aller se reposer¹⁴⁵.

Dès qu'arrivent les premiers jours de septembre, les restaurateurs prennent congé de leurs clients; les deux frères Fontaine ferment leur magasin sur la place du village et les curistes s'apprêtent à regagner leur domicile. Seuls les bains populaires et gratuits continuent à guérir les gens des environs.

La médecine familiale

La majorité de la population valaisanne n'a que faire des baignades et des cures. Elle se satisfait des remèdes prescrits par les guérisseurs, ordonnés par les médecins reconnus et surtout imposés par la tradition. A l'époque du département du Simplon, les autorités accordent une attention nouvelle aux épidémies qui, périodiquement, affectent les habitants. Leurs efforts pour

¹⁴⁴ ANONYME, pp. 42-43.

¹⁴⁵ Sur les divertissements aux bains, voir SCHINER, p. 286; ANONYME, pp. 50-55, 103-110 et 118-119; PUTALLAZ, N° 1, t. 2, pp. 244-246.

diminuer le nombre des goitreux et des crétins, pour combattre la petite vérole et pour former en suffisance des sages-femmes ne sont pas demeurés vains. Elles espèrent des succès semblables dans la lutte contre les épidémies.

Le 13 janvier 1813, le *Mémorial administratif* publie un arrêté à leur sujet. Dorénavant, dès qu'une maladie touche un nombre important d'individus dans une localité, le médecin de l'arrondissement concerné inspecte les lieux pour déterminer si la maladie est contagieuse ou non. Dans ce premier cas, il prend les mesures propres à empêcher toutes communications avec les personnes contaminées. Il distribue gratuitement les médicaments aux nécessiteux et il les vend à ceux qui peuvent les payer. Comme il voyage beaucoup, de village en village, «il lui est spécialement recommandé de veiller à la conservation du nécessaire pharmaceutique qui lui aura été confié, et d'empêcher qu'aucun des objets qu'il renferme ne soit détruit pendant les absences qu'il sera obligé de faire». Les maires et les curés des communes touchées par une épidémie sont invités à procurer aux convalescents le vin et les bouillons nécessaires à leur état, soit en utilisant les fonds publics, soit en sollicitant la charité des particuliers. A notre connaissance, les archives ne mentionnent pas de telles interventions officielles.

La lecture du *Bulletin officiel* apporte maintes indications sur diverses maladies et sur les médicaments susceptibles de les éliminer. Dans le N° du 18 août 1804, on apprend que la goutte est l'effet de l'obstruction de pores de la peau et qu'un médecin étranger, le Dr Stenhouse, préconise les bains de vapeur pour la combattre. L'auteur de l'article cautionne ce traitement peu compliqué: «Il est notoire qu'un empirique a guéri à Martigny deux personnes par le moyen du bain de vapeur. L'un marchait très laborieusement avec deux béquilles depuis trois ans; aujourd'hui il marche facilement appuyé sur une petite canne. Sa guérison est l'effet d'un seul bain de vapeur, à la suite immédiate duquel il a pu quitter ses béquilles. L'autre était affligé d'une maladie peu connue, qui lui enlevait l'usage total de ses forces, au point qu'il était obligé de rester étendu dans un lit sans mouvement. Il est de même guéri au moyen de quelques bains de vapeur. A la vérité, ces bains étaient imprégnés du suc de quelques herbes qui y avaient cuit; mais il paraît que ces guérisons miraculeuses et suffisamment attestées sont dues principalement aux effets de la vapeur.»

Les personnes qui éprouvent une faiblesse des yeux peuvent recourir à la recette publiée le 24 février 1805: «Prenez beurre de chèvre, 2 onces. Tutie préparée, demi-once. Camphre, 2 gros ou un quart d'once, de sucre, 3 quarts d'once.

»Il faut laver le beurre avec de l'eau de roses blanches jusqu'à ce qu'il devienne très doux et très blanc. Il faut piler le sucre en poudre très fine, ainsi que la tutie, couper le camphre bien menu: mêler alors ces ingrédients avec le beurre purifié puis exposer le mélange au soleil pour le faire fondre et l'on bat ensuite le beurre jusqu'à l'entier mélange des ingrédients ci-dessus.

»Pour se servir de cet onguent, on en frotte à froid et légèrement les paupières avec le doigt, le soir en se couchant, avec la précaution de tenir les yeux fermés jusqu'à ce que l'on s'endorme. Il faut répéter ce remède quelques jours

de suite. Il soulage les personnes qui ont la vue fatiguée. On conserve cette composition dans des pots de verre ou de faïence tenus au frais, et l'on ne se servira jamais d'aucun ustensile de métal pour tirer cette pommade des pots, mais d'une spatule de bois ou d'ivoire.»

Le *Bulletin officiel* du 18 août 1805 fait de la publicité pour des pilules propres à éliminer les impuretés du sang et à combattre l'âcreté des humeurs. Elles dissipent les engorgements et les obstructions des glandes et des viscères; elles adoucissent les aigreurs fréquentes dans les maladies de longue durée; elles facilitent l'écoulement des urines; elles stimulent en douceur les sécrétions de l'organisme. Leurs propriétés sont telles «que l'on peut les employer avec succès dans les douleurs de rhumatisme, les obstructions du foie, de la rate, des glandes mésentériques, dans les écrouelles, dans la faiblesse d'estomac qui cause de mauvaises digestions, dans les dartres et autres maladies de la peau, dans les vieux ulcères, dans le scorbut, la phtisie, la pulmonie; en un mot dans toutes les maladies chroniques qui dépendent de l'altération des humeurs; dans tous les cas, elles peuvent remplacer les jus d'herbes que l'on peut se procurer dans toutes les saisons, particulièrement si l'on fait en même temps usage de petit-lait».

Le Dr Cottier s'offre souvent de la publicité dans le *Bulletin officiel*. Il se prétend titulaire de patentes du Bureau de santé générale du canton de Vaud. Dans les Nos du 6 puis du 13 avril 1806, il avise le public que les médicaments qu'il vend se trouvent en dépôt à l'imprimerie du *Bulletin officiel*. Le 11 mai, il informe ses patients qu'il loge à Sion, chez «Madame veuve Bernardinis, vis-à-vis de la maison du St-Bernard». Le 24 août, il fait savoir que ses remèdes se trouvent également en dépôt à l'auberge de la Cigogne, à Martigny. Enfin, le 21 décembre de la même année, il fait une fois de plus de la réclame pour ses médicaments. A le croire, ils sont de très grande valeur.

Il s'agit d'une essence de fleurs qui rétablit la vue des vieillards, dissipe la rougeur, l'inflammation, les démangeaisons, les fluxions, les nuages et les larmes; elle nettoie les yeux de leur sanie; elle élimine l'ophtalmie, la cataracte; elle dessèche les petits ulcères et les orgelets; elle fortifie la vue. Ce collyre se vend par bouteille de 8 et 16 batz. Selon le Dr Cottier, il mérite le qualificatif de «souverain».

Ce médecin propose en outre une poudre qui guérit les maux de dents, les rhumatismes et les fluxions. Il conseille l'utilisation d'un vinaigre médicinal qui soulage de la goutte en très peu de temps et qui l'élimine en peu de jours. Il offre aussi un remède «pour faire disparaître toutes sortes de goitres sans offenser la moindre chose à l'intérieur de la personne». Il vend encore un «sirop de longue vie» qui dissipe les chaleurs d'entrailles, rétablit les poumons malades, apaise les douleurs d'estomac, la sciatique, les migraines et les douleurs de la rate. Son remède miracle n'est autre qu'une «toile balsamique en forme de taffetas d'Angleterre», aux propriétés innombrables et extraordinaires. Selon le prospectus, elle «guérit toutes sortes de plaies, d'ulcères chancreux, gangrène, charbons bubons; elle fait fondre et dissoudre les tumeurs dures et cancéreuses et fait disparaître le goitre, et guérit les coupures et piqûres; morsures de bêtes vénimeuses, blessures d'armes blanches et à feu;

les brûlures, entorses, foulures, maux d'aventures, clous, panaris, humeurs froides, les engelures, les douleurs de reins et de côté, les maux de mère et d'estomac en l'appliquant dessus; elle fortifie les jointures faibles et relâchées, les pieds tendres, sensibles et douloureux».

Louis Jaillet, de Nyon, propose une crème contre les rhumatismes. Elle produit «les plus heureux effets sur les personnes de tout âge atteintes de rhumatismes chroniques, de goutte portée aux reins ou à la tête», sur celles qui souffrent de suites de paralysies ou qui éprouvent des crampes d'estomac. D'après le *Bulletin officiel* du 8 juin 1806, son prix est de 15 batz la bouteille. La même publicité est reprise dans le N° du 8 février 1807. Elle est complétée par l'énumération de quelques personnes guéries par ce remède: M^{me} Garcin, née Sturler, septuagénaire de Cottens; Alexandre, «un enfant de 12 ans à Alexandre Mayet, de Saint-Cergue, qui depuis 5 ans avait perdu l'usage de ses jambes»; une fille de M. Hauphan, tailleur à Nyon; M. Chambel, «maître bachelier, à Nyon». Quel Valaisan pouvait contrôler ces références?

C'est encore le *Bulletin officiel*, celui du 22 février 1807, cette fois, qui donne une recette pour soigner les malades de la coqueluche: «Prenez du sel de tartre dépuré, 1 scrupule; de la cochenille, 10 grains; de l'eau froide, 4 onces. Mêlez le tout ensemble.» La dose, qui doit être absorbée en quatre fois, est de deux à trois cuillerées à soupe pour les enfants jusqu'à l'âge de trois ans et d'une de plus pour ceux qui dépassent cet âge. Dans le N° du 8 mars 1807, un avis signé D. M. Perey, de Lausanne, informe les lecteurs que son auteur a expérimenté ce remède dont voici les effets: «Dès lors, l'ayant employé chez un grand nombre d'individus, et particulièrement sur un de mes enfants, j'ai constamment observé qu'il ne réussissait qu'après l'emploi des remèdes généraux, quand la maladie était sans fièvre et dégagée de toute complication, réduite en un mot à son état de simplicité. C'est dans ces cas seulement où le remède de sel de tartre et de cochenille peut être de la plus grande utilité, produire un succès étonnant, abréger singulièrement la maladie et diminuer promptement la violence des accès.»

Les «Grains de santé du Dr Franc» retiennent souvent les faveurs du public. Ce laxatif «purge doucement sans dégoût, sans empêcher qu'on ne vaque à ses affaires». Il ne peut être rangé au nombre des recettes des empiriques «puisqu'il émane d'une officine légale». Sa préparation est conforme aux principes «de la saine médecine et de la nouvelle chimie». En conséquence, «il peut même dans les campagnes tenir lieu de pharmacie» ¹⁴⁶. Un autre jour, le négociant sédunois Jean-Maurice Lugon propose à ses clients du «Simola», au prix de cinq batz la livre. Cette substance farineuse et blanchâtre, que l'on mélange à du bouillon, est recommandée comme analeptique dans les fièvres lentes, les diarrhées, les dissenteries et les affections à traiter par des produits mucilagineux ¹⁴⁷.

¹⁴⁶ *Bulletin officiel*, du 27 août 1809.

¹⁴⁷ *Bulletin officiel*, du 14 janvier 1810.

Par trois fois, le 3 août 1806, le 10 mai puis le 20 septembre 1807, le Dr Forer, ancien chirurgien-major dans les armées françaises domicilié d'abord au Landeron puis à Morat, vante les mérites d'une de ses compositions «L'Eau d'Or médicinale». On ignore le résultat de sa publicité dans le *Bulletin officiel*. Si l'on fait confiance au contenu du prospectus qu'il adresse aux autorités valaisannes, cette potion fait merveille. Son efficacité se révèle «dans les maux de tête et les migraines qui proviennent de l'estomac, les coliques venteuses, les digestions difficiles, les dispositions à faire des amas bilieux et glaireux, les pâles couleurs, les fleurs-blanches et généralement toutes les maladies qui proviennent d'une fibre lâche et d'un sang appauvri». Après les vomitifs et les purgations, elle rétablit les forces de l'estomac et réduit les suites fâcheuses des hydropisies ¹⁴⁸.

Le 17 janvier 1808, le Dr Forer propose au gouvernement un secret «pour détruire les goîtres qui existent actuellement et le moyen qu'il n'y en aura plus par la suite, en corrigeant les eaux de votre pays qui sont la principale source de cette difformité». A la condition que ce secret ne soit pas divulgué hors du pays, il en coûtera à l'Etat la somme de cent louis d'or ou de 2400 livres de France ainsi qu'une indemnité journalière de 10 livres de Suisse pour le mois qu'il résidera dans le Valais pour y composer ses remèdes ¹⁴⁹. Le 14 mars 1810, il s'offre à guérir les goîtres, les épilepsies accidentelles et la petite vérole pour peu que le Conseil d'Etat l'autorise à s'installer à Sion pendant deux à trois semaines ¹⁵⁰. Quelques semaines plus tard, il estime excessive l'exigence de l'Etat de subir un examen auprès du Conseil de santé. Il est, dit-il, «la bête noire des médecins et chirurgiens qui ne sont attachés qu'à leurs vils intérêts» puisque, par ses découvertes, il «leur renverse la marmite». S'il refuse de communiquer la préparation de ses produits, il accepte pourtant de dévoiler les drogues qui entrent dans leur composition ¹⁵¹. La réponse le déçoit. Il en résulte une lettre du 5 mai où le mécontentement s'exprime ouvertement: «Malgré mon peu d'orthographe, puisqu'ils sont si savants, si instruits, pourquoi avez-vous dans votre pays des goîtres et autres maladies chroniques; ainsi qu'il est inutile de soumettre des découvertes célèbres à votre gouvernement puisque vos médecins surpassent tous les autres en capacité.» ¹⁵²

Cette correspondance s'achève avec cette lettre. Les Valaisans n'ont plus qu'à s'adresser aux apothicaires vaudois s'ils veulent posséder de «L'Eau d'Or médicinale» et éliminer leur goitre par le port d'un collier fabriqué par le Dr Forer. Une fois de plus, on hésite à parler de médecine, d'empirisme ou de charlatanisme. La crédulité du public et sa confiance entretiennent un commerce et confortent ses espoirs de guérison. C'est beaucoup, quoique peu efficace.

¹⁴⁸ AV, Intérieur, thèque 175, fasc. 3, N° 1, pap. 7.

¹⁴⁹ AV, Intérieur, thèque 175, fasc. 3, N° 1, pap. 2.

¹⁵⁰ AV, Intérieur, thèque 175, fasc. 3, N° 1, pap. 3.

¹⁵¹ AV, Intérieur, thèque 175, fasc. 3, N° 1, pap. 4.

¹⁵² AV, Intérieur, thèque 175, fasc. 3, N° 1, pap. 6.

La lecture de la correspondance privée apporte parfois des renseignements sur le traitement de certaines maladies. Pour combattre la toux, le Dr Desloges conseille «la teinture de myrrhe non spiritueuse» ¹⁵³. S'agit-il de réduire une grave inflammation des paupières dont souffre son enfant, Marie-Catherine de Rivaz utilise des compresses de safran cuit dans du vin ¹⁵⁴. Le Dr Eugène-Arnold Gard prescrit du vin, du café et des excitants «pour augmenter la partie rouge du sang de Mademoiselle», fillette qui n'a que «du sang froid et lymphatique» ¹⁵⁵. Quand les sirops de magnésie ne suppriment pas la constipation et que «le sel de Glauber» demeure inefficace, Marie-Catherine de Rivaz recourt aux lavements maintes fois renouvelés ¹⁵⁶. Pour guérir les plaies et les ulcères, on se sert avantageusement, selon le Dr Schiner, de la térébenthine de mélèze ¹⁵⁷.

Dans la pharmacopée populaire de cette époque, les vertus médicinales des plantes, le fruit des prières et des pratiques qui confinent à la sorcellerie se mêlent souvent à des degrés divers. Il en résulte des remèdes auxquels la population accorde beaucoup de crédit. L'abbé Clément en a retenu une moisson dispersée dans ses manuscrits et particulièrement nombreuse dans ses recueils N^{os} 54 et 75. Les recenser et les exposer représenterait une entreprise de longue haleine qu'un jeune chercheur pourrait un jour offrir à notre curiosité. Deux exemples suffisent pour illustrer les recettes utilisées par les paroissiens du vicaire.

La jaunisse est une maladie ordinaire. Si elle touche quelqu'un dans une famille, il est facile de s'en débarrasser: «Il faudra prendre une jeune branche vierge, *id est* qui n'ait point été coupée, des épinées ou rosiers sauvages dont l'écorce est ordinairement rougeâtre, avec de grosses épinées en crocs. Ayant pris une de ces jeunes tiges, vierge, droite et sans branche, on la lie par les deux bouts. Ensuite on la fend par le milieu avec un couteau, jusqu'aux deux ligatures, de façon que cela forme une espèce de cercle dans lequel on fait passer trois fois, en bas et en haut, la personne malade, récitant à chaque fois un *pater*, un *ave* et un *credo* pour le soulagement ou délivrance des âmes qu'on aurait pu embarrasser en allant par les chemins, les bois, etc.» ¹⁵⁸

Un autre secret permet l'élimination des verrues. Il s'utilise encore de nos jours, avec quelques variantes. Preuve de son efficacité ou simplement permanence d'une croyance? Le voici: «Pour se défaire des verrues, quand on en a, on prend autant de petites pierres comme des pois qu'on a de verrues. Les uns les enveloppent même dans un papier. Ensuite on les jette loin de soi en arrière sans regarder où elles tombent, car si on regardait après, les verrues ne guériraient pas et, quand même elles seraient loin, elles reparaîtraient.» ¹⁵⁹

¹⁵³ AV, Rz, cart. 49, fasc. 2, N^o 32, Joseph-Alphonse de Nucé à Charles-Emmanuel de Rivaz, du 6 juillet 1800.

¹⁵⁴ AV, Rz, cart. 46, fasc. 10, N^o 14, à Charles-Emmanuel de Rivaz, du 15 août 1803.

¹⁵⁵ AV, Rz, cart. 53, fasc. 11, N^o 25, Benjamin de Nucé à Charles-Emmanuel de Rivaz, du 8 mai 1806.

¹⁵⁶ AV, Rz, cart. 46, fasc. 11, N^o 11, à Charles-Emmanuel de Rivaz, du 26 mai 1808.

¹⁵⁷ SCHINER, p. 203.

¹⁵⁸ AV, Manuscrits Clément, N^o 55, p. 169.

¹⁵⁹ AV, Manuscrits Clément, N^o 55, pp. 181-182.

D'après une recette voisine, il convient de jeter ces pierres dans une croisée de chemins.

D'un autre fonds d'archives, voici une recette de la même époque, efficace contre les maux d'oreilles: «On se sert du lait des femmes tiré de la mamelle dedans icelles. On y applique aussi du coton imbu en huile d'amandes ou de roses ou de violettes auquel on ajoute quelques gouttes de vinaigre.» ¹⁶⁰

La préparation de ces recettes n'est pas toujours aisée. Les ingrédients nécessaires font parfois défaut. Celui qui jouit d'un esprit avisé tient constamment à sa disposition une réserve d'emplâtre universel qu'une recette du 4 février 1798 permet de reconstituer: «Demi-livre cire menue; quart livre d'huile d'olives. Il faut découper la cire bien menue et la mettre dans un vase ou cassolette, puis la laisser fondre au petit feu, et quand elle sera fondue, vous y mettrez l'huile peu à peu en remuant toujours, puis vous y ajouterez cinq onces de céruse bien pulvérisée. Vous la mettrez peu à peu avec la cire et l'huile et vous la remuerez bien. La céruse étant tout dedans, vous la remuerez bien avec une spatule et regarderez plusieurs fois sur une assiette en faisant tomber quelques gouttes et lorsque vous la verrez couler roussâtre ou brune, vous la tirerez du feu, la laissant refroidir. On y ajoutera demi-once de camphre que l'on aura bien pulvérisé ou dissous avec un peu d'huile. Ensuite vous l'incorporez dedans avec la spatule en remuant toujours jusqu'à ce qu'il soit froid, c'est-à-dire qu'on ne la puisse plus remuer. Ensuite, vous la mettez en rouleau et la tiendrez dans une boîte bien fermée.» ¹⁶¹

C'est avec plaisir que je transmets cette recette aux lecteurs de ces pages. Leur patience mérite récompense. Qu'ils sachent enfin dans quelles circonstances on utilise cette pommade. Le document cité affirme qu'elle soigne les maux de tête, les maux d'estomac, les points de côté, les hémorroïdes, les brûlures, les seins enflammés ou crevassés, les panaris, les piqûres, les engelures, la gangrène, les coupures et meurtrissures, les piqûres des bêtes venimeuses, les vieilles plaies et les ulcères.

Il y a quelques années à peine, la mode était à la cure d'oignons, véritable panacée. Puis vint le tour de la guérison du cancer par la consommation presque exclusive du raisin, selon quelques personnes, du maïs, selon d'autres. Aux empiriques succèdent les magnétiseurs. Pendant peu d'années, les médecins philippins ont connu leurs heures de renom. Il n'est pas de localité où l'on ne conseille tel ou tel rhabilleur aux dons avérés. Certaines âmes plus religieuses recourent aux pratiques charismatiques ou ne mettent leur confiance qu'en Dieu.

Peu importe, à vrai dire, la voie suivie pour retrouver la santé! On espère légitimement beaucoup de la médecine et elle n'est pas avare de réussites. Ses progrès sont indéniables. Mais si l'on ne considère que les pratiques populaires, les différences sont peu notables entre les secrets d'autrefois et les médications d'aujourd'hui. L'essentiel n'est-il pas que le patient s'en trouve mieux?

¹⁶⁰ AV, 107, Défago N° 7.

¹⁶¹ AV, 66, N° 130/1.

Liste des abréviations

Fonds d'archives

AV = archives du Valais, à Sion
H = fonds de l'Helvétique, aux AV
M = fonds de la Médiation, aux AV
Rz = fonds de Rivaz, aux AV

Bibliographie

- ANONYME = *Tableau des Bains de Leüick 1795*, Genève, 1907, 156 p.
- BERTRAND = Jules-Bernard BERTRAND, *Notes sur la santé publique et la médecine en Valais jusqu'au milieu du XIX^e siècle*, dans *Annales valaisannes*, t. 3, (1936-1939), pp. 603-662.
- DESLOGES = Chrétien DESLOGES, *Observations sur les épidémies les plus meurtrières*, Vevey, 1806, 70 p.
- DONNET , N° 1 = André DONNET, *Les années d'apprentissage d'Etienne-Bonaventure Bonvin (1775-1863), Dr en médecine, futur secrétaire d'Etat adjoint, avec une note sur François-Paul Bonvin (1761-1814), son frère*, dans *Annales valaisannes*, 1984, pp. 3-34.
- DONNET , N° 2 = André DONNET, *Personnages du Valais fichés par l'administration française du département du Simplon (1811). Trois exemples de la «Statistique morale et personnelle» de l'Empire*, dans *Vallesia*, t. XLI, Sion, 1986, pp. 193-308.
- DONNET , N° 3 = André DONNET, *La Révolution valaisanne de 1798*, 2 vol. Martigny, 1984, (*Bibliotheca Vallesiana*, t. 17-18), 321 et 375 p.
- DONNET , N° 4 = André DONNET, *Documents pour servir à l'histoire de la révolution valaisanne de 1798. II. Documents relatifs à l'activité de Mangourit, résident de la République française en Valais (16 novembre 1797-25 juin 1798)*, dans *Vallesia*, t. XXXI, Sion, 1976, pp. 1-186.
- DONNET , N° 5 = André DONNET, *Quelques notes historiques et observations recueillies par l'abbé Jean-Maurice Clément (1736-1810), vicaire de Val-d'Illiez*, dans *Annales valaisannes*, 1988, pp. 3-37.
- KAEMPFFEN = Antoine KAEMPFFEN, *Deux cahiers des «Souvenirs» du Dr Antoine Kaempfen (1784-1856)*, publiés par Georges FOEX, dans *Vallesia*, t. XVII, Sion, 1962, pp. 1-120.
- PUTALLAZ , N° 1 = Pierre-Alain PUTALLAZ, *Eugénie de Treytorrens et Charles d'Odet. Etude de leur correspondance inédite (1812-1817)*, 2 vol. Martigny, 1985, (*Bibliotheca Vallesiana*, t. 19-20), 308 et 363 p.

- PUTALLAZ , N° 2 = Pierre-Alain PUTALLAZ, *Sur le passage du Saint-Bernard par Bonaparte en 1800, témoignage inédit de Charles d'Odet, responsable des manœuvres valaisans*, dans *Annales valaisannes*, 1975, pp. 157-201.
- A.-J. de RIVAZ = Anne-Joseph de RIVAZ, *Mémoires historiques sur le Valais (1798-1834)*, 3 vol., publiés par André DONNET, Lausanne, 1961, (*Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire de la Suisse romande*, 3^e série, t. V-VII). Voir t. 1.
- CH.-E. de RIVAZ = Charles-Emmanuel de RIVAZ, *Mémoires historiques sur l'occupation militaire du Valais par le général Turreau*, publiés par P.-A. GRENAT, Sion, 1890, IV + III + 384 p.
- SALAMIN , N° 1 = Michel SALAMIN, *Histoire politique du Valais sous la République helvétique (1798-1802)*, dans *Vallesia*, t. XII, Sion, 1957, pp. 1-280.
- SALAMIN , N° 2 = Michel SALAMIN, *La République indépendante du Valais 1802-1810. L'évolution politique*, Sierre, 1971, (*Le passé retrouvé*, t. 1), 287 p.
- SCHINER = [Hildebrand] SCHINER, *Description du département du Simplon, ou de la ci-devant République du Valais*, Sion, 1812, X + 557 p.

Table des matières

Les médecins	4
Guérisseurs et charlatans	17
Le Conseil de santé	25
La formation des sages-femmes	27
Au sujet des goitreux et des crétins	33
Le regard des étrangers	34
Le regard des médecins valaisans	42
La lutte contre la petite vérole	51
La médecine au quotidien	57
La santé par les eaux	57
La médecine familiale	68
Liste des abréviations	75
Table des matières	76